REVUE DE PRESSE

PORTRAIT LA RIBOT (au 18 nov.)

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018

Service presse :
Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou– assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

Portrait La Ribot

RADIO

Mardi 10 septembre
France Inter / *Boomerang* / Augustin Trapenard – de 8min29 à 9min05
Annonce de la 48ème édition du Festival d'Automne à Paris, annonce des portraits Merce Cunningham, La Ribot, *Retrospective* de Jérôme Bel et *La Vita Nuova* de Roméo Castellucci.
https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-10-septembre-2019

Vendredi 20 septembre
France Culture / *Par les temps qui courent* / Marie Richeux – de 21h à 22h
Invitée : *La Ribot*
https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/la-ribot

Jeudi 3 octobre
France Inter/ *L'Heure bleue* / Laure Adler – de 20h à 21h
Invitée : La Ribot
https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-03-octobre-2019

Lundi 4 novembre
Radio Campus / *Pièces détachées : signes d'automne*
Sujet : *Se Vende* de La Ribot
https://www.radiocampusparis.org/pieces-detachees-signes-dautomne-04-11-19/
(52min18-57min54)

Lundi 28 octobre
France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte – de 19h à 20h
Sujet : *Isadora Duncan* + *Please Please Please*
Intervenants : Marie Sorbier, Philippe Noisette, Florian Gaité
+ coup de cœur de Florian Gaité pour *Sweat baby Sweat* de Jan Martens.
https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/theatre-please-please-please-body-and-soul-isadora-duncan

TV

Mercredi 16 octobre
RTS (tv Suisse) / *Le 19h30* / Philippe Revaz
Sujet : La Ribot
https://www.rts.ch/play/tv/19h30/video/portrait-de-la-choregraphe-hispano-genevoise-la-ribot-figure-de-la-danse-depuis-les-annees-90-?id=10791699

PRESSE

Avoiretadanser.blogspot.com – 28 août 2019

Elle – 30 août-5 septembre 2019

Anousparis.fr – 30 août 2019

Arts-chipels.fr – 31 août 2019

La Terrasse – Septembre 2019

Code Couleur – Septembre 2019

Mouvement – Septembre–Octobre 2019

La Scène – Septembre–Novembre 2019

BALL ROOM – Automne 2019

Maze.fr – 1er septembre 2019

Paris-art.com – 1er septembre 2019

Le Figaro – 2 septembre 2019

Les Échos – 2 septembre 2019

Sceneweb.fr – 2 septembre 2019

Sceneweb.fr – 3 septembre 2019

Les Inrockuptibles (Supplément) – 4 septembre 2019

Maculture.fr – 4 septembre 2019

Le Figaroscope – 4-10 septembre 2019

Le Monde (Supplément) – 7 septembre 2019

Dansesaveclaplume.com– 9 septembre 2019

Swissinfo.ch - 9 septembre 2019

Le Figaroscope – 11-17 septembre 2019

Les Inrockuptibles – 11-17 septembre 2019

Libération – 13 septembre 2019

M Le magazine du Monde – 14 septembre 2019

Télérama Sortir – 14-21 septembre 2019

Anousparis.fr – 16 septembre 2019

Arts-chipels.fr – 16 septembre 2019

Unfauteilpourlorchestre.com - 17 septembre 2019

Culture.gouv.fr – 18 septembre 2019

Tdg.ch– 18 septembre 2019

Télérama Sortir – 18–24 septembre 2019

Resmusica.com – 19 septembre 2019

Toutelaculture.com – 19 septembre 2019

Grazia – 20–26 septembre 2019

Sceneweb.fr – 21 septembre 2019

Ricketpick.fr – 22 septembre 2019

Iogazette.fr – 24 septembre 2019

The Financial Times – 30 septembre 2019

Art Press – Octobre 2019

I/O Gazette – Octobre 2019

Paris Mômes n°124 – Octobre–Novembre 2019

Paris-art.com – 2 octobre 2019

Télérama Sortir – 2–8 octobre 2019

Telerama.fr – 5 octobre 2019

Unfauteuilpourlorchestre.com – 8 octobre 2019

Télérama Sortir – 9–15 octobre 2019

L'Humanité – 14 octobre 2019

Télérama Sortir – 16–22 octobre 2019

Lesinrocks.com – 17 octobre 2019

Le Monde – 20 -21 octobre 2019

Pasunecritique.wordpress.com – 21 octobre 2019

Unfauteuilpourlorchestre.com – 22 octobre 2019

Avoiretadanser.blogspot.com – 30 octobre 2019

La Terrasse – Novembre 2019

Mouvement – Novembre-Décembre 2019

Paris-art.com – 5 novembre 2019

Dansercanalhistorique.fr – 13 novembre 2019

Unfauteuilpourlorchestre.com – 14 novembre 2019

Portrait La Ribot

RADIO

Mardi 10 septembre
France Inter / *Boomerang* / Augustin Trapenard – de 8min29 à 9min05
Annonce de la 48ème édition du Festival d'Automne à Paris, annonce des portraits Merce Cunningham, La Ribot, *Retrospective* de Jérôme Bel et le nouveau spectacle de Roméo Castellucci.
https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-10-septembre-2019

Vendredi 20 septembre
France Culture / *Par les temps qui courent* / Marie Richeux – de 21h à 22h
Invitée : *La Ribot*
https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/la-ribot

Jeudi 3 octobre
France Inter/ *L'Heure bleue* / Laure Adler – de 20h à 21h
Invitée : La Ribot
https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-03-octobre-2019

Lundi 4 novembre
Radio Campus / *Pièces détachées : signes d'automne*
Sujet : *Se Vende* de La Ribot
https://www.radiocampusparis.org/pieces-detachees-signes-dautomne-04-11-19/
(52min18-57min54)

Lundi 28 octobre
France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte – de 19h à 20h
Sujet : *Isadora Duncan* + *Please Please Please*
Intervenants : Marie Sorbier, Philippe Noisette, Florian Gaité
+ coup de cœur de Florian Gaité pour *Sweat baby Sweat* de Jan Martens.
https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/theatre-please-please-please-body-and-soul-isadora-duncan

TV

Mercredi 16 octobre
RTS (tv Suisse) / *Le 19h30* / Philippe Revaz
Reportage : La Ribot
https://www.rts.ch/play/tv/19h30/video/portrait-de-la-choregraphe-hispano-genevoise-la-ribot-figure-de-la-danse-depuis-les-annees-90-?id=10791699

PRESSE

Avoiretadanser.blogspot.com – 28 août 2019

Elle – 30 août-5 septembre 2019

Anousparis.fr – 30 août 2019

Arts-chipels.fr – 31 août 2019

La Terrasse – Septembre 2019

Code Couleur – Septembre 2019

Mouvement – Septembre–Octobre 2019

La Scène – Septembre–Novembre 2019

BALL ROOM – Automne 2019

Maze.fr – 1er septembre 2019

Paris-art.com – 1er septembre 2019

Le Figaro – 2 septembre 2019

Les Échos – 2 septembre 2019

Sceneweb.fr – 2 septembre 2019

Sceneweb.fr – 3 septembre 2019

Les Inrockuptibles (Supplément) – 4 septembre 2019

Maculture.fr – 4 septembre 2019

Le Figaroscope – 4-10 septembre 2019

Le Monde (Supplément) – 7 septembre 2019

Dansesaveclaplume.com– 9 septembre 2019

Swissinfo.ch - 9 septembre 2019

Le Figaroscope – 11-17 septembre 2019

Les Inrockuptibles – 11-17 septembre 2019

Libération – 13 septembre 2019

M Le magazine du Monde – 14 septembre 2019

Télérama Sortir – 14-21 septembre 2019

Anousparis.fr – 16 septembre 2019

Arts-chipels.fr – 16 septembre 2019

Unfauteilpourlorchestre.com - 17 septembre 2019

Culture.gouv.fr – 18 septembre 2019

Tdg.ch– 18 septembre 2019

Télérama Sortir – 18–24 septembre 2019

Resmusica.com – 19 septembre 2019

Toutelaculture.com – 19 septembre 2019

Grazia – 20–26 septembre 2019

Sceneweb.fr – 21 septembre 2019

Ricketpick.fr – 22 septembre 2019

Iogazette.fr – 24 septembre 2019

The Financial Times – 30 septembre 2019

Art Press – Octobre 2019

I/O Gazette – Octobre 2019

Paris Mômes n°124 – Octobre–Novembre 2019

Paris-art.com – 2 octobre 2019

Télérama Sortir – 2–8 octobre 2019

Telerama.fr – 5 octobre 2019

Unfauteuilpourlorchestre.com – 8 octobre 2019

Télérama Sortir – 9–15 octobre 2019

L'Humanité – 14 octobre 2019

Télérama Sortir – 16–22 octobre 2019

Lesinrocks.com – 17 octobre 2019

Le Monde – 20 -21 octobre 2019

Pasunecritique.wordpress.com – 21 octobre 2019

Unfauteuilpourlorchestre.com – 22 octobre 2019

Avoiretadanser.blogspot.com – 30 octobre 2019

La Terrasse – Novembre 2019

Mouvement – Novembre-Décembre 2019

Paris-art.com – 5 novembre 2019

Dansercanalhistorique.fr – 13 novembre 2019

Unfauteuilpourlorchestre.com – 14 novembre 2019

Avoiretadanser.blogspot.com – 28 août 2019

A voir et à danser

Petit agenda chorégraphique, actualité de la danse contemporaine, chroniques de spectacles.

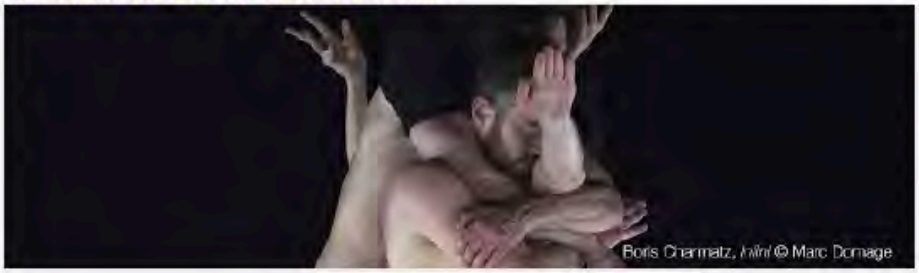
A voir et à danser : agenda de septembre 2019

C'est pour bientôt !

Le Festival d'Automne.
Comme chaque année, le *Festival d'Automne* se propose de nous accompagner durant plusieurs semaines avec une large programmation consacrée au théâtre, à la musique, aux arts plastiques et bien entendu à la danse. Cette année le focus est mis sur Merce Cunningham, disparu il y a dix ans. Le festival n'a pas de lieu en propre, c'est donc dans des lieux partenaires qu'il faudra se rendre pour découvrir toute l'étendue et la richesse de la programmation à consulter au olus vite sur le site du festival.

Merce Cunningham, CCN - Ballet de Lorraine, Sounddance © Laurent Philippe

< Le Théâtre de la Ville - Espace Pierre Cardin >
 # *Infini* de Boris Charmatz du 10 au 14 septembre.
Avec cette création Boris Charmatz entreprend de se frotter à la question de l'infini. On se rappelle qu'avec sa pièce intitulée *10000 gestes* il y était déjà question du multiple, de la multitude et d'une forme d'infini dans ces 10000 gestes qu'on était bien en mal de décompter tant ils excédaient le regard. Dans cette nouvelle création, les interprètent danseront tout en comptant, "à l'endroit, à l'envers, vers l'infiniment petit et l'infiniment grand, en solitaire ou à l'unisson, pour marquer la mesure ou défier le temps" (Entretien avec Boris Charmatz), cela afin de mettre à l'épreuve ces moments de friction entre ce qui s'énonce par la voix et le mouvement du corps. Donner corps à l'infini, tel semble être le nouveau grand défi du chorégraphe. Réservation auprès du Théâtre de la ville ou du Festival d'Automne.


Boris Charmatz, *Infini* © Marc Domage

< CN D >

 # *Musicircus* le 28 septembre de 14h à 22h en continu, entrée libre.

Il revient au Centre national de la Danse d'accueillir, dans le cadre du *Festival d'Automne*, la première manifestation consacrée à Merce Cunningham. Pour l'occasion le CND, rappelant que John Cage fut le directeur musical de sa compagnie jusqu'à sa disparition en 1992, a souhaité mettre en avant la relation tout à fait féconde que les deux hommes ont entretenue. Ainsi sera réactivé la pièce *Musicircus* qui prendra la forme d'un "chaos organisé" avec des performances, de la danse, des conférences, des studios jusqu'au bord du canal. Le CND lance à cette occasion un appel à participation à celles et ceux, amateurs ou professionnels, désireux de s'investir dans cette (ré)activation inédite. Pour participer toutes les infos sont par là >.

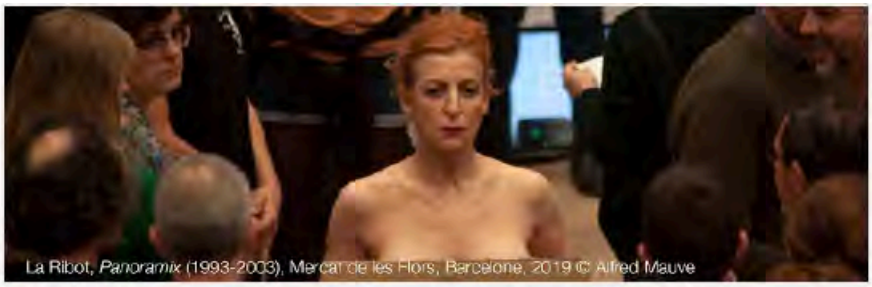
 # *Danses partagées* les 28 et 29 septembre.

Ce même weekend, le CND ouvre sa saison avec *Danses partagées*, rendez-vous incontournable de la pratique amateur. Echauffement, répertoire Cunningham ou Marthe Graham, voguing, country, disco, etc., ces ateliers sont accessibles à tous. Il reste encore de la place... Réservation par ici >.

< Centre Pompidou >

 # *Panoramix* de La Ribot du 14 au 22 septembre.

Le Festival d'Automne offre à La Ribot, danseuse, chorégraphe et performeuse tout à fait singulière dans le paysage de la danse contemporaine une place non négligeable dans sa programmation puisque six de ses projets seront repris et réactualisés pour l'occasion. Le premier d'entre eux propose ici un condensé ou plus exactement un panorama de ses *Pièces distinguées* conçues sur plusieurs années. Dans un espace ouvert dans lequel le public peut déambuler à sa guise, la performeuse qui se présente nue va successivement se saisir d'objets et vêtements disposés au sol ou scotchés au mur pour activer de petits tableaux de quelques minutes qui se succèdent au gré de ses transformations et déplacements à travers l'espace d'exposition. Car il s'agit bien là, aussi, de sortir de l'espace scénique et de faire du corps et de ses actions un objet d'exposition. Réservation : Centre Pompidou ou Festival d'Automne.



Elle – 30 août-5 septembre 2019

DANSE

LA RIBOT, C'EST BEAU LA VIE

PAR **MANOU FARINE**

Guest star du Festival d'automne, Maria Ribot, dite La Ribot, chorégraphe et performeuse demeure, à 57 ans, impeccablement féroce et joueuse. Portrait express.

Radicale. La Madrilène commence par affûter corps et grammaire côté danses classique et contemporaine avant de faire dérailler sa discipline en 1991 avec « Socorro ! Gloria ! (Striptease) », où la jeune femme s'arrache sur scène de folles couches de vêtements. Faussement burlesque, franchement féministe, voilà La Ribot, diva rousse et crue, exposant son corps comme arme de critique massive.

Culte. À voir absolument, « Panoramix », marathon rétrospectif qui aligne ses premières fameuses « Pièces distinguées », vignettes acides essorées en quelques minutes, cavalant de galerie en musée depuis 1993. Soit 34 petites formes performatives, aussi barrées que millimétrées, manipulant nudité, couleurs fétiches, vêtements et objets domestiques, devant un public actif, plus visiteur que spectateur.

Multiple. Spectacles, installations live, films et même expo : en six rendez-vous, le Festival d'automne brasse l'identité formidablement instable de celle qui ne cesse d'atomiser les contours de son art. La preuve ? « Please Please Please », fraîche création avec la chorégraphe Mathilde Monnier et le metteur en scène Tiago Rodrigues, qui promet sauvagerie plastique, chorégraphique et théâtrale… multipliée par trois.

LA RIBOT, du 14 septembre au 16 novembre, Festival d'automne, Centre Pompidou, Paris-4e, le CentQuatre, Paris-19e, Lafayette Anticipations, Paris-4e, CND, Pantin (93), et Espace 1789, Saint-Ouen (93).

« Panoramix »

Anousparis.fr – 30 août 2019

Elsa Pereira

Accueil » A.Voir »

Festival d'automne 2019 : notre sélection

Égypte, Corée, Portugal, Taïwan, Chypre... Voilà presque 50 ans (48 pour être précis) que le Festival d'Automne offre à des artistes du monde entier une scène pour s'exprimer, partager leur regard et interrogations sur le monde. La 48ème édition de ce festival fleuve étiré sur quatre mois ne déroge pas à la règle avec une programmation européenne et internationale pointue et éclectique, « fruit de regards croisés et de cultures plurielles » comme le souhaitait son directeur Emmanuel Demarcy-Mota. Pour vous aider à faire votre choix dans cette programmation pléthorique, nous avons sélectionné quelques spectacles, mois par mois, du 10 septembre au 31 décembre.

À voir en septembre

Milo Rau, »Oreste à Mossoul » © Fred Debrock

• *Oreste à Mossoul* de Milo Rau

Inventer une *Orestie* d'aujourd'hui, avec les préoccupations et les interrogations qui éprouvent notre réalité. Le metteur en scène et directeur du NTGent Milo Rau s'empare de la tragédie d'Eschyle pour la glisser dans les décors détruits des villes de Mossoul et de Sinjar, au nord de l'Irak. En documentant le réel et en se rendant plusieurs fois sur place avec son équipe de comédiens, il invente un théâtre d'investigation.

***Oreste à Mossoul* de Milo Rau du 10 au 14 septembre aux Amandiers-Nanterre**

Gisèle Vienne, « Crowd » © Estelle Hanania

• *Crowd* de Gisèle Vienne du 25 au 28 septembre au Centre Pompidou

Pièce de danse contemporaine essentielle, *Crowd* réunit sur le plateau du Centre Pompidou une quinzaine de danseurs le temps d'une fête improvisée. Une chorégraphie polyphonique traversée par un DJ set de musique électro signée Peter Rehberg. Pour Gisèle Vienne, *Crowd* exprime « la façon dont une communauté spécifique peut gérer (ou non) l'expression de la violence ». Inspirée par le *Sacre du printemps*, la chorégraphe déroule une rave euphorique où violence et désir cohabitent.

***Crowd* de Gisèle Vienne du 25 au 28 septembre au Centre Pompidou**

À voir en octobre

Robert Wilson, « Jungle Book » © Lucie Jansch

• Jungle Book d'après « The Jungle Book » de Rudyard Kipling par Robert Wilson et CocoRosie du 6 octobre au 8 novembre au 13ème art

Difficile de ne pas reconnaître l'esthétique bleutée des spectacles de Robert Wilson. Des œuvres théâtrales et poétiques que l'on retrouve fréquemment programmées au Festival d'Automne. Après *Peter Pan*, le metteur en scène et plasticien américain s'est de nouveau entouré du duo musical CocoRosie pour son adaptation du *Livre de la jungle*. Un spectacle jeune public qui devrait séduire un large public.

Jungle Book d'après « The Jungle Book » de Rudyard Kipling par Robert Wilson et CocoRosie du 6 octobre au 8 novembre au 13ème art

La Ribot, « Laughing Hole » (2006), Galeria Soledad Lorenzo, Madrid, 2007 © Oronoz

• Laughing Hole de La Ribot

Impossible de passer outre le magnifique focus du Festival d'Automne sur Maria Ribot alias La Ribot. Performeuse, danseuse et chorégraphe suisso-espagnole, La Ribot est un véritable OVNI. Influencée par l'histoire du théâtre et des arts visuels, ses chorégraphies se sont souvent affranchies des normes sociétales, investissant des lieux tels que des musées ou des galeries. Pour *Laughing Hole*, spectacle créé en 2006, la chorégraphe a mis en scène trois interprètes et des centaines de pancartes. Dans un rire nerveux constant, les cartons « brutal killing », « my terror », « sales here » s'affichent sur les murs du décor. Une performance cynique et brutale dédiée au traitement médiatique des tortures qui ont eu lieu à Guantanamo.

Laughing Hole de La Ribot le 5 octobre au CND – Pantin

Arts-chipels.fr – 31 août 2019

QUOI FAIRE, DANSE, THÉÂTRE, CONCERTS, CINÉMA, EXPOSITIONS

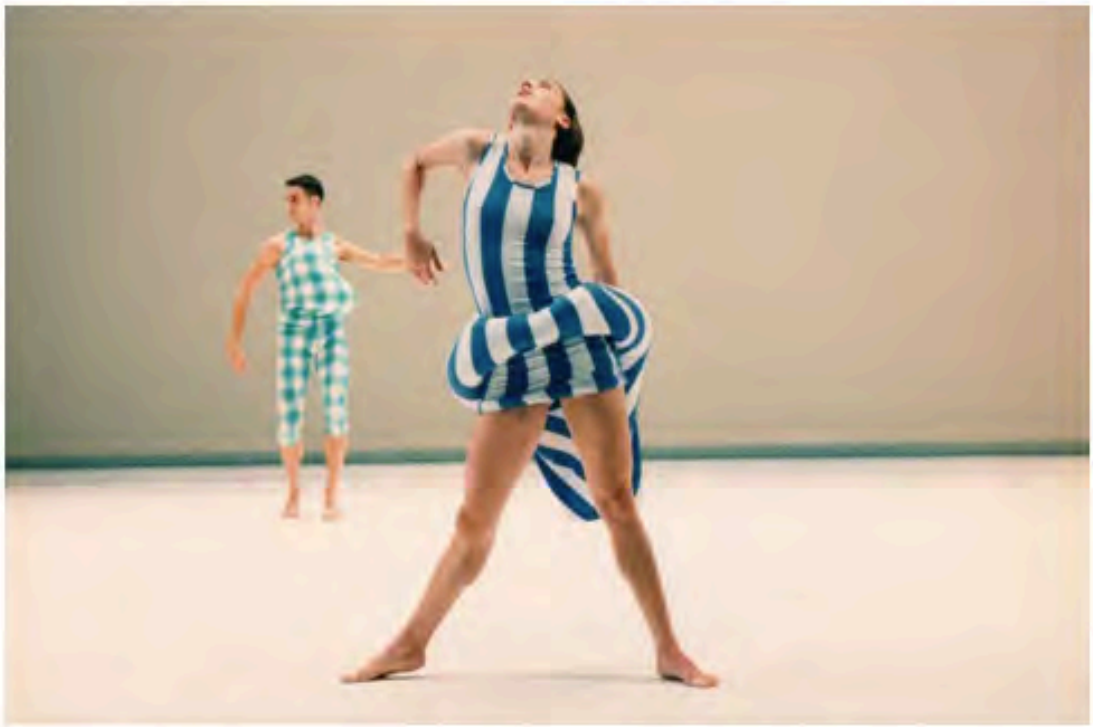
FESTIVAL D'AUTOMNE 2019. SOUS LE SIGNE DE LA DIVERSITÉ, DE LA RENCONTRE ET DE L'ÉCLATEMENT

31 AOÛT 2019

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Du 10 septembre au 21 décembre 2019, le 48e Festival d'Automne présente ses programmes dans 27 lieux parisiens et 29 d'Île-de-France. Pluridisciplinaire, international, nomade et fédérateur, il s'inscrit dans les théâtres et les centres dramatiques mais aussi hors les murs.

Une centaine d'artistes venus d'Europe (Chypre, Italie, Allemagne, Belgique, Portugal, Danemark, Grande-Bretagne...), mais aussi d'Égypte, de Corée, de Taiwan, de Chine, d'Australie, du Brésil, d'Afrique du Sud, du Canada ou de la République Démocratique du Congo offrent le regard de culturelles plurielles qui s'enrichissent mutuellement, parfois dans des parcours communs ou croisés. Danse, théâtre, performances, musique, cinéma et arts plastiques s'y côtoient et s'y répondent.



Summerspace. Jean Freebury, Matthew Mohr, Scen. Timothy Greenfield-Saunders. Courtesy Merce Cunningham Company.

Un focus sur trois grands artistes contemporains

Merce Cunningham, né il y a cent ans, aura révolutionné la danse. En la débarrassant de son folklore narratif et de sa théâtralité pour en faire un outil de la pensée et du geste, Cunningham a fait de la danse un art en prise avec son temps entretenant avec les autres arts un rapport étroit. Plastique, avec toute l'avant-garde artistique de son époque, Marcel Duchamp, Jasper Johns, Robert Rauschenberg, Andy Warhol ou La Monte Young, mais aussi musical à travers sa longue et fructueuse collaboration avec John Cage. Reprenant à son compte les mouvements erratiques des électrons pour développer les notions de décentrement et d'espace, en particulier à travers les *events*, il a intégré le hasard dans la chorégraphie et une composition aléatoire dépouillée de l'affect. Il a consacré la disparition du danseur étoile autour duquel gravitent les satellites. Chaque danseur est devenu son propre centre. Le nombre et le rôle des danseurs comme l'ordre et la durée des séquences gestuelles ou les combinaisons de mouvements ont été joués aux dés. Dans la même démarche, danse et musique ont été créées simultanément mais en totale indépendance, les danseurs ne découvrant la partition qui les accompagne qu'en même temps que le public. Il a également contribué à l'élaboration d'un système de notation du mouvement chorégraphique.

Laughing Hole. LaRibot © Neyda Paredes

La Ribot, née en Espagne, enfant de la Movida, est une performeuse, danseuse et chorégraphe mais aussi une artiste vidéaste et une metteuse en scène. Elle a été parmi les premiers à investir musées et galeries. Son vocabulaire nerveux et saccadé, toujours exécuté avec précision, fonctionne en rythme avec sa critique du monde contemporain et son humour acide, avec pour seul principe de ne jamais rien tenir pour figé. Dans ses pièces, corps, images, sons, textes et objets prennent place dans un espace indifférencié de manière à mettre en défaut les attentes et les grilles de lecture du spectateur. Le Festival montre les différentes facettes de cette personnalité singulière et révoltée, du spectacle-performance *Panoramix* à *Se Vende* qui permet de voir son travail de vidéaste et d'installation et ses carnets de bord, en passant par ses questionnements du monde contemporain (*Laughing Hole*, sur l'absurdité irrationnelle de Guantanamo) ou les façons laternatives de pratiquer la danse (*Happy Island*, avec des handicapés, *Please Please Please* où elle s'attaque aux conventions théâtrales).

Claude Vivier. Centre culturel canadien. Photo Daniel Dion

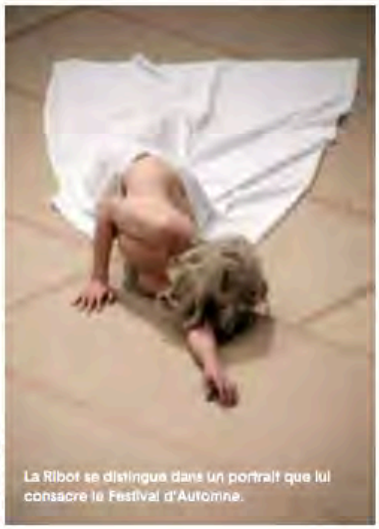
La Terrasse – Septembre 2019

La Ribot, une œuvre et ses métamorphoses

FESTIVAL D'AUTOMNE / PORTRAIT

L'artiste espagnole n'a jamais cessé de susciter la curiosité, avec une œuvre foisonnante aux multiples formats. Le coup de projecteur du Festival d'Automne en dévoile différents aspects, jusqu'à ses plus méconnus.

L'exposition *Se Vende*, conçue en deux parties entre le Centre Pompidou et le Centre National de la Danse, permet de découvrir, parmi les photos et les vidéos, quelques éléments habituellement cachés comme les cahiers d'artistes de La Ribot, ou les références qui alimentent son travail. Un pas de plus pour se plonger dans son univers, que le grand public a d'abord découvert dans ses *Pièces distinguées* dans les années 1990 : une série de solos qui la mettaient en scène avec des objets du quotidien, dans une approche très performative et conceptuelle de l'art. On aurait pu la ranger parmi les plasticiennes, mais on ne pouvait oublier ni sa formation de danseuse, ni la place importante qu'elle donnait au corps dans ses prestations. Principe et démarche qu'elle n'a jamais abandonnés, puisque multipliés à l'envi et avec d'autres interprètes pour un jour dit-elle en réaliser jusqu'à 100. Le focus du Festival d'Automne permet au spectateur, dans un temps record, de traverser un maximum de ses pièces, avec *Panoramix* qui offre une anthologie des trois premières séries créées pendant 10 ans, et *Another distinguée*, qui regroupe 8 pièces réalisées 16 ans plus tard.



© Alfred Mauve

La Ribot se distingue dans un portrait que lui consacre le Festival d'Automne.

De l'espace du musée à la scène

Mais là n'est pas toute l'œuvre de l'Espagnole. Une création constituera l'événement de ce temps fort, avec un casting particulièrement attirant : plusieurs années après *Gustavia*, La Ribot retrouve sur scène Mathilde Monnier, pour *Please Please Please*, qui convoque également des textes de Tiago Rodrigues écrits pour l'occasion. Deux autres projets montreront l'engagement de l'artiste. Sa performance *Laughing Hole*, toute de pancartes brandies, s'attaque à la prison de Guantanamo. *Happy Island*, davantage poétique, est un travail qui exalte la liberté, conçu avec la compagnie de danse Dançando com a Diferença, dont la plupart des interprètes sont en situation de handicap.

Nathalie Yokel

Panoramix, du 14 au 22 septembre 2019 au **Centre Pompidou.**
Another Distinguée, du 13 au 16 novembre 2019 au **CentQuatre-Paris.**
Se Vende, partie 1, du 14 au 27 septembre 2019 au **Centre Pompidou.**
Se Vende, partie 2, du 5 octobre au 16 novembre 2019 au **Centre National de La Danse.**
Laughing Hole, le 5 novembre 2019 de 15h à 21h au **Centre National de la Danse.**
Happy Island, du 7 au 9 novembre 2019 au **Centre National de La Danse.**
Please Please Please, le 15 octobre 2019 à 20h à **l'Espace 1789**, et du 17 au 20 octobre au **Centre Pompidou.**
Festival d'Automne à Paris. Tél. 01 53 45 17 17.

LA RIBOT

SE VENDE (PARTIE I)

PAR MARCELLA LISTA
CONSERVATRICE, COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION, MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE, CENTRE POMPIDOU

ARTISTE CONCEPTUELLE, DANSEUSE ET CHORÉGRAPHE, LA RIBOT VOUS ENGAGE PLEINEMENT DANS UN PARTAGE POLITIQUE ET CHORÉGRAPHIQUE DE L'ESPACE.

DU 14 AU 23 SEPTEMBRE 2019

GALERIE 3

Artiste conceptuelle, danseuse et chorégraphe, La Ribot est née en 1962 à Madrid et vit et travaille à Genève. Formée au ballet classique, elle abandonne cette pratique dès les années 1980 pour explorer d'autres cultures du mouvement et s'intéresse notamment aux amateurs. Dans les années 1990, elle se fait connaître avec ses séries de *Pièces distinguées* (1993-2015), performances où elle déambule nue au milieu d'objets ordinaires, activés par des actions très brèves qui mettent en évidence les aliénations du corps-instrument. Ces œuvres, dont des « propriétaires distingués » peuvent se porter acquéreurs, questionnent en profondeur l'économie des objets et des corps, jusqu'à penser les transactions immatérielles qui entourent la performance.

Au tournant des années 2000, elle présente ses performances-installations en musée. En déplaçant les questions du théâtre dans le « cube blanc » du lieu d'exposition, elle engage pleinement le public dans un partage politique et chorégraphique de l'espace. C'est également à cette époque qu'elle développe une approche expérimentale de la vidéo avec un outil conçu à partir d'une pensée proprioceptive, le « corps-opérateur ». Cette démarche est à l'origine de sa série de *Travelings* ou du film *Mariachi 17*, qui mêlent, de manière organique, la danse et une élaboration complexe de l'image en mouvement.

Invitée régulièrement dans le contexte d'expositions, elle conçoit en 2010 *Walk the Chair*, une installation de cinquante chaises pliantes mises à la disposition des spectateurs. Une collection subjective de citations liées au mouvement orne ces objets de mobilier, devenus compagnons polyvalents des visiteurs du musée : supports du corps ou de la lecture, sculptures involontaires aux arrangements changeants qui esquissent en permanence de nouveaux paysages. Elles poursuivent la danse dans l'espace des idées, de la simple définition du dictionnaire à celles de Pina Bausch : « C'est curieux, les belles choses ont toujours quelque chose à voir avec le mouvement », ou de Gilles Deleuze : « Le style d'une pensée, c'est son mouvement. »

Le Centre Pompidou et le Festival d'Automne à Paris présentent le travail de La Ribot depuis plus de quinze ans. *Se Vende* réunit pour la première fois à Paris une exposition et une performance. Autour de *Panoramix*, grande installation chorégraphique qui prend la forme d'une performance de trois heures, le projet accueille des œuvres plastiques, récemment entrées dans les collections du Centre Pompidou, et une sélection inédite de carnets de notes, constamment mises et remises au travail dans cette œuvre protéiforme. ✕

Se Vende
Partie I (Centre Pompidou)
du 14 au 23 septembre
Coproduction Centre Pompidou (Paris), Festival d'Automne à Paris
Partie II (CND Centre national de la danse) du 5 octobre au 16 novembre
Coproduction CND Centre national de la danse (Pantin), Festival d'Automne à Paris

Performance **Panoramix**
Les 14, 16, 18, 20 et 22 septembre, 19h
Centre Pompidou
Galerie 3

LA RIBOT, **WALK THE CHAIR**, 2010, GENÈVE, SEPTEMBRE 2010, PHOTO © RARES DONCA

Code Couleur – Septembre 2019

DU JEUDI 12

JEUDI 12

11H-21H PAROLES CONTEMPORAINES (F-1, PS)
Festival Extra!
(VOIR P 69)
GRATUIT

19H30 PAROLES AUX EXPOSITIONS (F-1)
Le Bacon Book Club avec Christian Prigent et Violaine Lochu.
(VOIR P 69)
GRATUIT

20H CINÉMA BPI (C1)
Ouverture du cycle « Plus vite, plus haut, plus fort ». *Time Trial* (2017, 82') de Finlay Pretsell.
(VOIR P 69)
SÉANCE SEMI-PUBLIQUE
5€, TR ET ADH 3€

VENDREDI 13

11H-21H PAROLES CONTEMPORAINES (F-1, PS) FESTIVAL EXTRA !
(VOIR P 69)
GRATUIT

12H CINÉMA BPI (C2)
Les yeux doc à midi. *Maman colonelle* (2017, 72') de Dieudo Hamadi. (VOIR WWW.BPI.FR)
GRATUIT

17H CINÉMA BPI (C2)
Cycle « Plus vite, plus haut, plus fort ». Le temps du match (47') : sept courts métrages.
(VOIR P 48)
5€, TR 3€, GRATUIT ADH*

20H CINÉMA BPI (C2)
Cycle « Plus vite, plus haut, plus fort ». *Beau Joueur* (2019, 98') de Delphine Gleize.
(VOIR P 48)
5€, TR 3€, GRATUIT ADH*

DANSE / PERFORMANCE

LA RIBOT
PANORAMIX (1993-2003)

14, 16, 18, 20 ET 22 SEPTEMBRE, 19H-22H, GALERIE 3

Panoramix est un spectacle anthologique qui réunit, réorganise et repositionne les *Pièces distinguées* (courts solos de trente secondes à sept minutes) des trois premières séries/spectacles créées entre 1993 et 2000 : 13 *Piezas distinguidas* (1993), *Más Distinguidas* (1997) et *Still Distinguished* (2000). Durant trois heures, La Ribot se met en scène. En constante métamorphose, sur un sol de cartons où les costumes et accessoires sont tenus par des bouts de scotch contre les murs, son corps sert de fil conducteur aux différentes scènes. Le public est libre de se mouvoir dans le même espace et de déterminer son point de vue sur le défilé des *Pièces distinguées*. ✕

En écho à l'exposition « Se Vende (Partie I) ». (VOIR P 38)
Avec le Festival d'Automne à Paris, dans le cadre du portrait La Ribot.

LA RIBOT, PANORAMIX. PHOTO. © ALFRED MAUVE

Code Couleur – Septembre 2019

AU JEUDI 17 OCTOBRE

JEUDI 17

19H PAROLES CONTEMPORAINES (PS)
L'Encyclopédie des guerres (109)
(VOIR P 92)
GRATUIT

19H PERFORMANCE (MUSÉE)
Emmanuelle Huynh et Dj Automat.
(VOIR CI-DESSOUS)
BILLET M&E

19H FACE AUX ŒUVRES (MUSÉE)
Cycle « L'art peut-il changer le monde ? ». Séance 3 (en cycle ou à l'unité). (VOIR P 150)
10€ / TR 9€

20H CINÉMA BPI (C1)
Soirée France Télévisions.
(VOIR WWW.BPI.FR)
GRATUIT

20H30 DANSE / PERFORMANCE (GS)
La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues, *Please Please Please.*
(VOIR CI-CONTRE)
18€, TR ET ADH 14€, -14 ANS 9€

AGENDA EN LIGNE SUR **WWW.CENTRE POMPIDOU.FR**

LA RIBOT, MATHILDE MONNIER, TIAGO RODRIGUES, **PLEASE PLEASE PLEASE**. PHOTO © CHRISTOPHE MARTIN

DANSE / PERFORMANCE

LA RIBOT / MATHILDE MONNIER / TIAGO RODRIGUES

PLEASE PLEASE PLEASE

17, 18, 19 OCTOBRE, 20H30, 20 OCTOBRE, 17H, GRANDE SALLE

Les chorégraphes et danseuses La Ribot et Mathilde Monnier et le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues façonnent des histoires de corps extras-ordinaires face à l'urgence écologique. Sur le plateau, deux femmes s'adressent à leurs enfants au sujet du monde à venir, témoignent de son évolution et livrent une vibrante réflexion sur une humanité qui court à sa perte. Une confession sur ce que chacune a pu, a su mettre en œuvre pour préserver son environnement mais aussi sur ce qui n'a pu l'être. Telle une figure double, Mathilde Monnier et La Ribot dansent cette fragile transmission entre générations. ✕ **Avec le Festival d'Automne à Paris.**

Code Couleur – Septembre 2019

DU DIMANCHE 15

DIMANCHE 15

11H-21H PAROLES CONTEMPORAINES (F-1, PS) Festival Extra !
(VOIR P 71) GRATUIT

14H ET 16H VISITES (MUSÉE) Les icônes du Musée. (VOIR P 150)
4,50€ + BILLET M&E

15H VISITES (G2)
Exposition « Francis Bacon ».
(VOIR P 150)
4,50€ + BILLET M&E

17H VIDÉO ET APRÈS (C1)
La Ribot en conversation avec Jérôme Bel.
(VOIR CI-DESSOUS)
GRATUIT

17H CINÉMA BPI (C2)
Cycle « Plus vite, plus haut, plus fort ». *Playing Men* (2017, 60') de Matjaz Ivanisin.
(VOIR P 48)
5€, TR 3€, GRATUIT ADH*

LUNDI 16

19H PERFORMANCE (G3) La Ribot, *Panoramix (1993–2003)*.
(VOIR P 68)
18€, TR ET ADH 14€, -14 ANS 9€

19H RENCONTRES DE LA BPI (PS)
Cycle Place aux revues.
La géopolitique des revues.
(VOIR WWW.BPI.FR) GRATUIT

20H CINÉMA BPI (C2)
Cycle « Plus vite, plus haut, plus fort ». Figures libres (103') : huit courts métrages.
(VOIR P 48)
5€, TR 3€, GRATUIT ADH*

MERCREDI 18

19H PERFORMANCE (G3)
La Ribot, *Panoramix (1993–2003)*.
(VOIR P 68)
18€, TR ET ADH 14€, -14 ANS 9€

19H RENCONTRES DE LA BPI (PS)
Cycle Psychiatrie, psychanalyse et malaise social. Nouvelles formes de l'angoisse chez l'enfant et l'adolescent.
(VOIR WWW.BPI.FR)
GRATUIT

19H FILM (C2)
Lothar Baumgarten.
(VOIR P 71)
5€, TR 3€, GRATUIT ADH*

20H CINÉMA BPI (C1)
Cycle « Plus vite, plus haut, plus fort ».
Sport national Canada (49') : quatre courts métrages.
(VOIR P 48)
5€, TR 3€, GRATUIT ADH*

VIDÉO ET APRÈS

LA RIBOT 15 SEPTEMBRE, 17H, CINÉMA 1

La Ribot compte aujourd'hui parmi les figures importantes associées aux démarches conceptuelles qui, depuis les années 1990, ont émergé de la chorégraphie pour questionner l'évolution des arts visuels. Depuis 2000, cette artiste hors catégories emploie la vidéo dans le contexte de performances et d'installations qui interrogent les limites du corps et du « temps réel » de l'œuvre vivante. La séance est consacrée à la présentation de ses œuvres majeures et de ses recherches actuelles, commentées par La Ribot et Jérôme Bel. ✕ **La Ribot en conversation avec Jérôme Bel. En écho à l'exposition « Se Vende (Partie I) ».** (VOIR P 38)

Mouvement – Septembre–Octobre 2019

« LA VIOLENCE CONTRE LE CORPS EST PARTOUT »

Discussion distinguée avec La Ribot

Elle est aussi incontournable que mal connue, la faute à son œuvre : tentaculaire. En plus des arts plastiques et du cinéma, La Ribot s'est fixé avec les *Pièces distinguées* un programme chorégraphique pour toute une vie. Le festival d'Automne lui consacre une rétrospective à Paris. Mise au point.

Propos recueillis par Léa Poiré
Photographie : Calypso Mahieu, pour *Mouvement*

Lorsqu'elle lance sa carrière solo au début des années 1990, son premier geste est de changer de nom. Maria José Ribot bazarde son prénom et s'entiche d'un article pour devenir La Ribot. *« En Espagne, c'est comme ça qu'on désigne les gens au quartier : La Maria, La Carmen. C'est très populaire mais ça a un côté sublime. Comme La Callas ! »* Ses premiers travaux sont ceux du peu : chaises, Scotch, cartons, bois, les matériaux sont précaires, son corps souvent entièrement nu. Cette tête brûlée autodidacte louche vers les déviations de la danse et navigue entre arts visuels, cinéma expérimental et chorégraphie. Son travail est difficile à cerner mais qu'importe ; enfant, elle voulait simplement être « artiste ». Après avoir étudié la danse classique à Cannes, voyagé jusqu'à New York pour apprendre la danse contemporaine, elle atterrit à Madrid en pleine Movida, ce courant artistique hédoniste et exubérant né après la mort du dictateur Franco au début des années 1980. Dans sa ville natale, elle crée en 1993 la première de ses *Pièces distinguées*, une série tentaculaire, défi pour toute une vie, qui la rendra célèbre à l'international. Le Festival d'Automne à Paris lui consacre un portrait en forme de rétrospective, traversant en cinq pièces et deux expositions trente-cinq ans de carrière. À quelques jours de la reprise des répétitions de *Please Please Please* à Genève, où elle réside désormais, La Ribot déplie ses nombreuses vies.

Après avoir voyagé en France, en Allemagne et à New York pour apprendre la danse, vous êtes revenue à Madrid, votre ville d'origine, à 22 ans. C'était les

années 1980, en pleine période de la Movida. Comment avez-vous vécu ce mouvement artistique et social d'ouverture ?

« Je me suis retrouvée dans une ville complètement différente de celle que j'avais quittée, plus animée et plus bestiale. Ça a été pour Madrid un moment fantastique de changement d'énergie, de valeurs, de modernité. On faisait la fête tout le temps, on travaillait, on allait au théâtre et après, on dansait toute la nuit. Mais je n'ai pas l'impression d'avoir pleinement appartenu à la Movida, ses protagonistes étaient plus âgés que moi. J'y ai participé d'un peu plus loin. Aujourd'hui, cette effervescence s'est éteinte. Des festivals et des théâtres ferment, les artistes s'en vont, des conventions ne sont jamais signées. La maire Manuela Carmena *[soutenue par Podemos et battue aux municipales au mois de mai dernier – ndlr]* a fait du très bon travail, mais il y a peu de chances que sa politique culturelle soit maintenue. Probablement que rien de tout cela ne tiendra.

Pourquoi avez-vous déménagé à Londres en 1997 ?

« L'Institute of Contemporary Arts (ICA) m'avait invitée et j'ai adoré l'ambiance, tout semblait beaucoup plus facile. Avec Gilles Jobin, mon mari à l'époque, on a décidé de partir ensemble, un peu comme ça, à l'aventure, pour voir. À Londres, tout le monde a compris ce que j'étais en train de faire, personne ne me demandait si c'était de la danse ou pas. En France, mon travail n'était pas encore accepté : je tournais dans des festivals de mime, les gens de la danse contemporaine ne voulaient pas vraiment voir mes pièces. Disons que la scène anglaise était beaucoup plus vivante, elle avait une force terrible. Les Young British Artists *[Damien Hirst, Tracey Emin et autres, à qui la Saatchi Gallery consacre une exposition collective en 1992 – ndlr]* avaient démarré au début des années 1990, et quand je suis arrivée, ils étaient en plein boum. Puis il y avait la scène du Live Art.

Pouvez-vous préciser ce qu'est le Live Art anglais ?

« Dans une forme de volontarisme politique, Lois Keidan a voulu donner un nom à l'art performatif anglais lorsqu'elle dirigeait ce département à l'ICA. Il faut savoir que la danse contemporaine anglaise était – je ne sais pas si c'est encore le cas – très conservatrice à l'époque. Le Live Art, avec ses questionnements sur le genre, l'identité, l'engagement politique au sens large, tentait d'appuyer la parole d'artistes qui avaient besoin d'être défendus, parce que leur travail était violent ou à risque, notamment en mettant à leur disposition des lieux d'expression. Lois Keidan m'a permis de développer mes *Pièces distinguées* et un langage particulier. Après huit ans passés à Londres, nous avons déménagé à Genève. Depuis que je suis arrivée, la Suisse a beaucoup changé, et la danse contemporaine a connu un énorme essor. Ça montre que la volonté politique est encore importante pour garantir un écosystème artistique.

Vous avez créé votre première *Pièce distinguée* en 1993. Aviez-vous déjà l'ambition d'en faire une série qui durerait plus de 25 ans et que vous poursuivez encore aujourd'hui ?

« J'ai toujours voulu créer 100 *Pièces distinguées*, ce qui au départ me paraissait énorme. Je voulais monter un projet sur le temps long, que je pourrais vraiment poursuivre toute ma vie. 27 ans plus tard, je n'en suis qu'à la cinquante-troisième. C'est comme un roman en cours d'écriture : chaque série est un chapitre, et dans chaque chapitre il y a un nombre de pièces différent – 13, puis 8, puis 10, ça dépend. Les 13 premières *Pièces distinguées* m'ont pris un an. Pendant des années je n'ai joué que celles-ci, sous le titre de *13 Piezas distinguidas*. Puis j'ai fait une deuxième série, *Más distinguidas* ; et *Still Distinguished*, en 2000. Le projet s'est tellement diversifié que je commence à parler de *Projet distingué*.

Certaines de vos *Pièces distinguées* ont été achetées par des particuliers. Qu'est-ce que cela implique ?

« C'est quelque chose que j'ai fait seulement avec les premières. Je m'interrogeais sur la valeur pécuniaire du "moment" par rapport à l'objet : un moment comme quelque chose qui passe, une présence ; le moment *live*, le moment vivant. Si ce moment-là est vendu, qu'est-ce que cela veut dire ? Mes acheteurs, je les appelle les "propriétaires distingués". En échange, je garantis qu'ils soient toujours nommés à côté du titre de la pièce et de les informer à chaque fois que la pièce est jouée. Certains étaient intéressés avant même que je commence à créer la troisième série. Par exemple, Robyn Archer, artiste et directrice du Festival d'Adélaïde en Australie à l'époque, est venue me voir dans ma loge après *Más distinguidas* à Montpellier Danse. Elle m'a dit "*je veux la pièce où tu cries beaucoup*", la n° 22, *Oh! Compositione*. Mes pièces de cette période-là étaient des pièces précaires, faites de matériaux communs, faciles à manipuler avec les mains. Les vendre m'a permis de continuer le projet pendant dix ans. Cet automne à Paris *[à l'occasion du Portrait La Ribot dans le cadre du Festival d'automne et du programme New Settings de la Fondation Hermès – ndlr]*, je présente *Panoramix*, qui regroupe les 34 premières pièces, de 1993 à 2000, et que je jouerais probablement pour la dernière fois. Je ne veux pas transmettre les pièces de cette époque, elles vont mourir avec moi. Il faut que je poursuive la série jusqu'à 100, même si j'ai parfois la tentation de retenir la fin, de faire 54a, 54b, ou de m'arrêter avant. Il y a autant de façons de perpétuer le projet que de le tuer.

Quel est le fil conducteur de toutes les *Pièces distinguées* ?

« Une façon de faire. C'est envisager la danse contemporaine comme un art contemporain. J'applique des fonctionnements et des pratiques venues des arts plastiques à la danse, avec des résultats toujours très différents. Je ne suis pas systématique mais j'ai des stratégies, un fonctionnement, un langage personnel poétique ou provoquant, qui questionne beaucoup de choses : comment on regarde, comment on s'utilise les uns les autres, qu'est-ce qu'être spectateur, qu'est-ce qu'un corps, qu'est-ce qu'on expose quand on montre un corps, un objet, qu'est-ce que la présence, la représentation, la théâtralité, la non-théâtralité. Au départ la brièveté, la pièce courte, c'était une mesure de temps. Et il était implicite que je faisais des choses que je pouvais faire seule, le tout sans hiérarchie : je ne privilégie pas le mouvement à la couleur, au texte ou à certains objets.

Vous avez écrit *Laughing Hole* en 2006, en réaction au traitement médiatique qui était réservé à la prison de Guantánamo. C'est toujours une question sensible : Barack Obama n'a pas réussi à la faire fermer, Donald Trump veut la maintenir ouverte. Comment une pièce qui s'indigne de l'actualité résiste-t-elle au temps ?

« J'aime les pièces qui durent. Cette pièce est malheureusement encore pertinente car elle touche à des choses qui tiennent durablement dans le monde : l'exploitation, l'humiliation du corps, l'utilisation terrible que nous en faisons, la pornographie médiatique de la guerre et de la souffrance par l'image. On continue de torturer, de violer, la violence contre le corps est partout. *Laughing Hole* parle de tout ça. Ce sont trois femmes habillées en blouse de travail, entourées par quatre murs, dans une salle pleine de panneaux et de cartons par terre, recouverts de slogans, concrets ou poétiques, réalistes ou pas. Les trois femmes rigolent pendant six heures, sans raison apparente, pendant qu'elles collent, un par un, les panneaux sur les murs. Ça produit une terrible ambiguïté. Le spectateur, qui se place où il peut/veut dans la salle, est aussi coincé au milieu de cette espèce de cauchemar graphique qui devient de plus en plus violent, tragique ou comique.

Qu'est ce qui se produit, physiquement, quand on se force à rire pendant longtemps ?

« Le rire m'a beaucoup appris sur la présence du corps. Chercher à repousser les limites physiques du corps, comme a pu le faire le *performance art* ou le *body art* des années 1960-1970, ne m'intéresse pas du tout. Ce sont les états de conscience modifiés qui m'intéressent. Dans *Laughing Hole*, le rire spontané est la seule façon de tenir. Mais on doit aussi le forcer de nombreuses fois. C'est assez brutal de le faire. Il faut être courageux, le spectateur doit l'être aussi. Ça touche à notre regard pornographique, à la gestion compliquée de l'émotion, de la douleur, du comique. Pourquoi rit-on de choses moches ou violentes ? Le rire est diabolique, disait Baudelaire. C'est une réaction, une émotion, qui vire d'un extrême à l'autre. C'est aussi et surtout une expression de la peur.

Qu'est-ce qu'un corps-opérateur ?

« C'est un terme inventé par la chorégraphe Olga Mesa, une copine que je connais depuis mes 16 ans. Selon moi, ce terme décrit bien ma technique. Une façon de filmer qui est profondément liée au corps et à l'expérience de la danse : un seul plan-séquence avec une petite caméra Handycam tenue à la main. Le corps de la danseuse opère et manipule la caméra pour rendre visible l'expérience de la danse. On sent, on voit, on vit ce que c'est de danser. Ce qui m'intéresse dans le cinéma, c'est le mouvement de la caméra, comment elle bouge, comment elle nous fait lire le monde.

Quels films vous ont particulièrement marquée ?

« *L'Arche russe* de Sokourov me fascine complètement, c'est un unique plan-séquence de trois heures, le tout filmé au musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. J'aime aussi beaucoup *Lady in the Lake*, un film américain des années 1940 dans lequel la caméra est le protagoniste principal. *Soy Cuba* est époustouflant, la caméra est vivante, elle respire. Dans *Mariachi 17*, une pièce que j'ai créée en 2009, on filme plusieurs films dans le film qui parlent de terreur et de destruction liées à l'espace : *Earthquake* (1974), *Crimewave* (1985), *The Red Shoes* (1948). Mon travail regorge de références au cinéma qui ne sont pas forcément visibles.

***FILM NOIR*, votre film commencé en 2014, s'intéresse aux figurants, à ceux tapis dans le fond des scènes que nous ne voyons pas, à moins de s'ennuyer.**

« C'est un projet sur et avec les figurants. Dans les années 1990, j'ai entamé un travail sur scène avec les figurantes que j'appelle "extras". Dans une production de cinéma, l'extra est la figure qui donne l'effet de réel au film. Si deux comédiens dialoguent et que l'on ne voit pas Rome s'agiter en arrière-plan, ça devient du théâtre. *FILM NOIR* vient de là. Le film suit et observe les figurants des superproductions d'Hollywood. J'ai commencé avec deux films tournés en Espagne dans les années 1960, *Le Cid* d'Anthony Mann et *Spartacus* de Stanley Kubrick. *Spartacus* a été tourné à Colmenar Viejo, un petit village à côté de Madrid où les républicains ont été battus par les troupes de Franco. Tous les figurants savent très bien jouer la rébellion, la communauté qui se défend contre des Romains. Ils le jouent bien car vaincus, ils l'ont tous été.

Essayez-vous de donner une tribune aux marges ?

« Travailler avec des figurants, c'est redonner un corps intelligent à chacun d'entre nous. Tous les corps peuvent être expressifs, parlants, loquaces, donc vivants. Le figurant est un chaînon entre le spectateur et moi. Il a beau donner toute sa réalité au film, le figurant restera toujours "extra" à la production, le dernier arrivé. Dans ma pièce *40 Espontáneos*, 40 personnes envahissent la scène du théâtre et deviennent provisoirement les protagonistes principaux de la pièce. "*Espontáenos*" en espagnol, c'est celui qui saute dans l'arène, qui vole la vedette au toréador. Je sais que beaucoup d'artistes ne les paient pas pour ce genre de projets. Moi, je suis complètement contre l'utilisation des amateurs sans rémunération, sans reconnaissance du travail. En Angleterre ou à Maputo, j'ai beaucoup travaillé avec des chômeurs, des personnes menacées d'exclusion sociale, et des gens qui avaient besoin de ce travail ou de cette expérience, pour de multiples raisons, notamment économiques. Le travail devenait nécessaire pour eux et pour moi encore plus pertinent et plus beau. »

Propos recueillis par Léa Poiré

> ***Please Please Please*** **de La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues** du 5 au 8 septembre à Vidy, Lausanne ; le 15 septembre à l'espace 1789, Saint-Ouen ; du 17 au 20 octobre au Centre Pompidou, Paris
> ***Panoramix***, du 14 au 22 septembre au Centre Pompidou, Paris
> ***Laughing Hole***, le 5 octobre, puis ***Happy Island*** du 7 au 9 novembre, au CN D, Pantin
> ***Another distinguée***, du 11 au 16 novembre au Centquatre, Paris
> Exposition ***SE VENDE (Partie 1)*** dont *Mariachi 17*, du 14 au 22 septembre au Centre Pompidou, Paris
> Exposition ***SE VENDE (Partie 2)*** dont *FILM NOIR*, du 5 au 16 novembre au CN D, Pantin

La Scène – Septembre – Novembre 2019

PHILIPPE NOISETTE

aux Inrockuptibles
et aux Échos

ALFRED MAUVE

Happy Island

de La Ribot

L'espagnole, qui reste un mystère pour beaucoup, sera l'invitée du Festival d'automne le temps d'un portrait. On y découvrira *Happy Island* créé pour et avec la compagnie de danse inclusive Dançando com a Diferença. Un miracle de sensibilité et de folie douce bien dans la manière de La Ribot.

BALL ROOM – Automne 2019

Happy Island
de La Ribot & Dançando com a Diferença, 2018
© JULIO SILVA CASTRO

COUP DE CŒUR

Portrait La Ribot

FESTIVAL D'AUTOMNE / DU 14 SEPTEMBRE AU 22 NOVEMBRE 2019 / PLUSIEURS LIEUX PARISIENS

Bien sûr, on ne pourra pas échapper à Merce Cunningham, pionnier de la danse moderne dont on fête autant le centenaire que les dix ans de sa disparition. Notre star à nous, dans ce Festival d'Automne, c'est pourtant La Ribot, dont nous vous parlions dans *Ballroom* #13. Enfant de la Movida, elle quitte l'Espagne dans les années 90 pour fuir l'inertie de la danse, au profit de Londres, puis de Genève. Toujours en mouvement, ses œuvres, entre installation et performance, ont la radicalité de son rapport à l'art : aux prises directes avec les corps et les idées. Le Festival d'Automne programme six de ses créations, pour mieux saisir l'éternel renouvellement de son approche du monde. A ne pas manquer : *Happy Island*, avec les Portugais de Dançando com una Diferença dont nous parlons plus loin ici, et *Please please please*, avec Thiago Rodriguez et Mathilde Monnier, sa dernière création.

01 53 45 17 17 — festival-automne.com

Maze.fr – 1er septembre 2019

ART 1 SEPTEMBRE 2019

AGENDART – La rentrée culturelle !

par CHLOË BRAZ-VIEIRA

0

© Hélène Bully

La rubrique Art de *Maze* fait sa rentrée et vous propose une sélection d'évènements culturels à ne pas manquer pour réussir la votre.

Festival – Festival d'Automne à Paris: les valeurs sûres

A Paris, qui dit rentrée culturelle dit forcément un peu Festival d'Automne. Sous sa houlette, la manifestation regroupe l'essentiel des spectacles qui mettent le plus l'eau à la bouche. Dès septembre, l'amateur de spectacle vivant francilien pourra reprendre son marathon culturel avec *Oreste à Mossoul* de **Milo Rau** (du 10 au 16 septembre au Théâtre des Amandiers) et *The way she dies*, une collaboration à partir d'*Anna Karenine* entre le **TG Stan** et **Tiago Rodrigues**, déjà invités à "occuper" plusieurs semaines le Théâtre de la bastille respectivement en 2018 et 2019 (du 11 septembre au 6 octobre au Théâtre de la Bastille). Côté danse, deux rendez-vous seront à noter avec *Infini* du français **Boris Charmatz** (du 10 au 14 septembre au Théâtre de la ville puis en tournée en Île-de-France) et *Panoramix* de **La Ribot** (du 14 au 22 septembre au Centre Pompidou), la chorégraphe espagnole faisant l'objet d'un portrait dans le cadre de cette édition du festival Enfin, impossible de ne pas être intrigué par les performances "architecturales" du duo d'artistes californiens **Gerard & Kelly** organisées à la Villa Savoye et à l'appartement-atelier de l'immeuble Molitor, deux lieux créés par Le Corbusier.

Festival d'Automne à Paris. Jusqu'au 31 décembre à Paris et aux alentours.

Paris-art.com – 1er septembre 2019

DANSE | SPECTACLE

Festival d'Automne | Panoramix

14 Sep - 22 Sep 2019

CENTRE POMPIDOU PARIS

LA RIBOT

Avec *Panoramix*, la chorégraphe et performeuse hispano-helvète La Ribot rejoue ses trente-quatre premières *Pièces distinguées*. Un morceau d'anthologie et de fulgurances — chaque pièce dure moins de sept minutes —, qu'elle performe au Centre Pompidou, dans son exposition ("Se Vende").

La Ribot, Panoramix, 1993-2003. Danse contemporaine. Durée : 3h.
Mercat de les Flors, Barcelone, avril 2019. © Alfred Mauve.

Chorégraphe espagnole imprégnée de Movida (mouvement culturel de l'Espagne post-fasciste), La Ribot cultive une danse transdisciplinaire. Depuis 1991 (presque trois décennies), elle brouille les cartes des genres, entre performance, théâtre, cabaret et arts plastiques. Pratique vive et colorée, charnelle mais aussi procédurale, depuis 1993 La Ribot cultive en outre un cycle au long cours. Intitulé *Pièces distinguées*, il se compose d'œuvres courtes (sept minutes maximum), numérotées, assemblées en séries. Commençant avec la pièce *No 1 – Muriéndose la sirena* (1993) [Mort de la sirène], le projet est ainsi voué à se prolonger jusqu'à cent. Actuellement (mi-2019), la série intégrale compte déjà cinquante-trois pièces. Une série elle-même structurée en plusieurs segments. Dont *13 Piezas Distinguidas* (1993), *Más distinguidas* (1997) et *Still Distinguished* (2000). Réunissant l'intégralité de ces trois premiers segments, *Panoramix* (2003) les rejoue, dans un ordre singulier.

Panoramix (1993-2003) de La Ribot : Les trente-quatre premières *Pièces distinguées*

En 1993, La Ribot structure un premier segment : *13 Piezas Distinguidas*. Soient les treize premières pièces de cette série (numérotées de 1 à 13, conçues en 1993-1994). En 1997, *Más distinguidas* réunit les treize suivantes (de 14 à 26, conçues en 1996-1997). En 2000, *Still Distinguished* amorce un tournant, avec huit pièces (de 27 à 34, conçues en 2000). Le tournant est plutôt structurel ; La Ribot opère un déplacement en important sa pratique chorégraphique dans les musées, centres d'art et galeries. Avec, pour corollaire, une abolition de la différence de niveau (physique) entre interprète et public. Une modification de la hauteur des regards qui modifie aussi la création. Comme l'explique La Ribot, « Par ce geste de mise à plat des hiérarchies, je partage avec [le spectateur] responsabilité et pouvoir ». Et en ouvrant la surface, elle ouvre alors le sens de l'interprétation : « Une seule surface pour tout et pour tous, sans direction indiquée ».

Panoramix au Centre Pompidou : La Ribot danse et s'expose à Beaubourg

Avec ses trois heures et trente-quatre pièces, *Panoramix* propose une trame singulière. L'ordre d'apparition n'est pas chronologique. Quant au lieu de présentation, il permet aussi de situer l'œuvre. Pour le Festival d'Automne à Paris 2019, qui lui consacre un portrait, La Ribot réinterprète *Panoramix*, au sein de l'exposition qui lui est dédiée : « Se Vende », au Centre Pompidou. Soit une mise en regard entre vidéos, installations et carnets d'artiste. À pied d'œuvre pour tout ce qui touche à sa production — chorégraphie, costumes, objets… — La Ribot travaille le rapport au corps et à l'art par le triangle artiste / interprète / public. Une odyssée qui part ainsi de la sirène, créature à la fois chimérique et empêchée ; qui passe par la nudité, l'exploration d'un sol comme espace de pro-jection (d'images) et de jet (corps, objets…) ; qui se prolonge dans l'interrogation de la violence physique, du sacrifice.

Une pièce anthologique, à retrouver dans le cadre du Festival d'Automne à Paris 2019.

Le Figaro – 2 septembre 2019

Cap sur les festivals

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Du 10 septembre au 31 décembre

FELIPE FERREIRA

Théâtre, danse, performance, cinéma... Pour sa 48e édition, le Festival d'automne à Paris continue d'arpenter toutes les disciplines et les lieux les plus divers, s'aventurant aussi hors des théâtres (musées, lycées). À l'affiche, on retrouve les grands noms de la scène internationale : Robert Wilson (*Jungle Book*, avec CocoRosie), Frank Castorf (*Bajazet*), Milo Rau (*Oreste à Mossoul*), Christoph Marthaler (*Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter*), Romeo Castellucci (*La Vita Nuova*) ou encore tg Stan et Tiago Rodrigues (*The way she dies*, *notre photo*). Côté français, Julie Deliquet (*Un conte de Noël*, d'après le film d'Arnaud Desplechin), Mohamed El Katib (*la Dispute*), Vincent Thomasset (*Carrousel* et *Lettres de non-motivation itinérantes*) sont de la partie. Les chorégraphes Merce Cunningham et La Ribot sont l'objet d'un « Portrait ». Enfin, une rétrospective du cinéaste américain Richard Linklater (*Boyhood*) complète le festin.
www.festival-automne.com

BRIGITTE ENGUÉRAND, COLL. COMÉDIE-FRANÇAISE

Les Échos – 2 septembre 2019

IDEES & DEBATS

art&culture

Eclats de la rentrée 2019

Philippe Chevilley
@pchevilley
Vincent Bouquet
@VincentBouquet
Philippe Noisette
@philippenoisett
et Philippe Venturini

Remède idéal contre le stress de la rentrée : aborder la saison théâtrale avec légèreté. Deux Feydeau sont à l'affiche : « La Dame de chez Maxim » mise en scène par Zabou Breitman avec une distribution d'enfer (Lea Drucker, Micha Lescot, André Marcon...) à partir du 10 septembre au Théâtre de la Porte Saint-Martin, et « La Puce à l'oreille », dirigée par Lilo Baur avec la troupe étincelante de la Comédie-Française (du 20 septembre au 3 février). Enchantement garanti aussi avec la dernière création juvénile de Robert Wilson et de CocoRosie « Le Livre de la jungle » (*) au Théâtre de la Ville-13e Art (du 6 octobre au 8 novembre).

Ainsi armé, on peut opter pour la gravité avec le bouleversant diptyque d'Emmanuel Meirieu : « Les Naufragés » et « La Fin de l'homme rouge » (du 12 septembre au 2 octobre) ; ou en découvrant la dernière création du Suisse Milo Rau « Oreste à Mossoul » (*) aux Amandiers de Nanterre (du 10 au 14 septembre). Simon Abkarian revisite lui aussi la tragédie grecque avec une « Electre des bas-fonds » au Théâtre du Soleil (du 25 septembre au 3 novembre). Et la Brésilienne Christiane Jatahy présente le deuxième volet de son Odyssée, « Le Présent qui déborde » (un des succès d'Avignon 2019) au Théâtre de l'Odéon (du 1er au 17 novembre). Autre spectacle phare d'Avignon, « Architecture » de Pascal Rambert est repris aux Bouffes du Nord (6 au 22 décembre).

Stars et grand répertoire

Les stars internationales de la mise en scène sont légion. Le théâtre de la Bastille ouvre la saison avec un pas de deux des Belges TG Stan et du Portugais Tiago Rodrigues, « The Way She Dies » (*), variation sur « Anna Karénine » (du 11 septembre au 6 octobre). L'Anglaise Katie Mitchell s'attaque à « Orlando » de Virginia Woolf à l'Odéon (du 20 au 29 septembre) ; l'Allemand Thomas Ostermeier à « Abgrund » de Maja Zade aux Gémeaux de Sceaux (du 3 au 23 octobre) ; et le Polonnais Krzysztof Warlikowski à « On s'en va » d'Hanoch Levin à Chaillot (du 13 au 16 novembre). L'Italien Romeo Castellucci présente « La Vita nuova » (du 19 au 24 novembre et le Suisse Christoph Marthaler « Bekannte Gefühle Gemischte Gesichter » (du 21 au 24 novembre) à la Villette (*). Frank Castorf s'empare de « Bajazet » (*) à la MC93 (5 au 14 décembre).

Le répertoire n'est pas négligé : après Eric Ruf au Français, Claudia Stavisky met en scène « La Vie de Galilée » de Brecht à La Scala Paris (du 10 septembre au 9 octobre), avec Philippe Torreton. Clément Hervieu-Léger nous invite à « Une des dernières soirées de carnaval » de Goldoni aux Bouffes du Nord (du 8 au 29 novembre). Enfin, on attend beaucoup de quatre spectacles hors-norme : « Elephant Man » revu par David Bobée avec Béatrice Dalle et Joey Starr aux Folies Bergères (du 3 au 20 octobre) ; « les Mille et une nuits » de Guillaume Vincent à l'Odéon (du 8 novembre au 8 décembre) ; « Un jardin de silence », l'hommage de Thomas Jolly à Bar-

bara à La Scala Paris (du 18 octobre au 3 novembre) ; et « Féminines », l'histoire de la première équipe de France de foot féminine par Pauline Bureau au Théâtre de la ville (du 27 novembre au 7 décembre).

Cunningham et La Ribot

Côté danse, Merce Cunningham, dont on célèbre le centenaire de la naissance, est à la fête. Après Montpellier danse, le Festival d'automne lui consacre un portrait avec des reprises essentielles (« RainForest », « Summerspace » ou « Sounddance ») ou de spectacles plus rares comme « Scenario » par le Ballet de L'Opéra de Lyon (du 28 septembre au 21 décembre). Un autre américain, William Forsythe, est célébré par le Ballet de l'Opéra de Paris avec « Blake Works I », sur des chansons de James Blake. (du 19 septembre au 15 octobre). Les propres danseurs de Forsythe sont réunis pour « A Quiet Evening of Dance » (*) chef-d'œuvre de délicatesse au Châtelet (du 4 au 10 novembre). Nouvelle star de la danse, Crystal Pite revient avec une création à l'Opéra. Et on retrouve l'Espagnole La Ribot (*), danseuse et performeuse, pour un minifestival, et un duo avec Mathilde Monnier, « Please Please Please », mis en scène par Tiago Rodrigues.

La rentrée lyrique s'annonce toute aussi prometteuse. Offenbach, Marc Minkowski et Vincent Huguet racontent « Les Contes d'Hoffmann » à Bordeaux (du 19 septembre au 1er octobre). Lyon affiche un « Guillaume Tell » de Rossini conçu par Tobias Kratzer, un jeune Allemand à découvrir, avec le ténor John Osborn (du 5 au 17 octobre). Les amateurs de baroque pourront partir pour « Les Indes galantes » de Rameau, à l'Opéra Bastille, guidés par Leonardo García Alarcón et Clément Cogitore (du 27 septembre au 15 octobre), puis visiter « The Indian Queen » de Purcell, à Lille, confiée à Emmanuelle Haïm et au Belge Guy Cassiers (du 5 au 12 octobre) et découvrir, à l'Opéra-Comique, l'« Ercole Amante » de Cavalli grâce à Raphaël Pichon, Valérie Lesort et Christian Hecq (du 4 au 12 novembre). Dans le grand répertoire, on note une « Traviata » à l'Opéra de Paris, mise en scène par le jeune prodige australien Simon Stone (du 12 septembre au 16 octobre) ; puis des « Noces de Figaro » au Théâtre des Champs-Elysées, marquant les débuts à l'opéra du cinéaste américain James Gray, avec Jérémie Rhorer à la baguette (26 novembre au 7 décembre). ■

SPECTACLES
Rentrée théâtre, danse et opéra
de septembre à décembre 2019.
(*) Spectacles présentés dans le cadre du Festival d'automne 2019.
Faute de place, les dates de tournées ne sont pas mentionnées.

© Lucie Jansch

« Le Livre de la jungle » de Robert Wilson et CocoRosie, avec au premier plan (en rouge) le jeune Yuming Hey, formidable dans le rôle de Mowgli.

Sceneweb.fr – 2 septembre 2019

/ actu / 20 têtes d'affiche pour la rentrée 2019

2 septembre 2019 / dans À la une, Danse, Opéra, Théâtre / par Stéphane Capron

Voici nos vingt têtes d'affiche pour cette rentrée 2019, certaines sont très connues, d'autres beaucoup moins. Un mélange qui correspond à la ligne éditoriale de sceneweb qui est de rendre de compte de la diversité du spectacle vivant en France, dans toutes ces disciplines. Bonne rentrée à toutes et à tous.

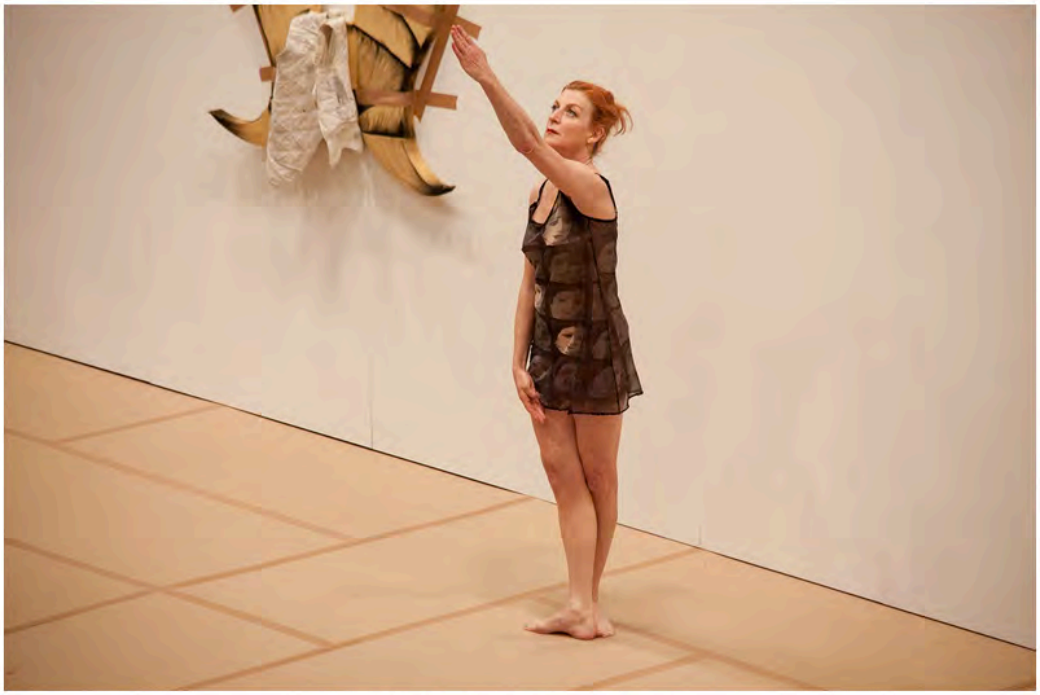
La Ribot

Le Festival d'Automne invite La Ribot dans son édition 2019 en lui consacrant un Portrait. Autour de six propositions distinctes, le public est invité à parcourir plus de 26 ans de création artistique entre musées et plateaux de théâtre. Enfant de la Movida espagnole, La Ribot vit d'ailleurs comme elle bouge, en évitant l'inertie. Partie de son Espagne natale à la fin des années 1990 au motif qu'elle y voyait la danse stagner, elle s'est installée à Londres puis à Genève, et parcourt depuis le monde entier.

Sceneweb.fr – 3 septembre 2019

/ portrait / La Ribot « sens » dessus dessous

3 septembre 2019 / dans À la une, Danse, Paris / par Philippe Noisette



La Ribot dans Panoramix photo Alfred Mauve

Célébrée par le Festival d'automne le temps d'un portrait l'artiste espagnole reste un mystère pour beaucoup. Tentative d'explication. Alors que *Please ! Please ! Please !* est créé cette semaine à Vidy Lausanne

Des pièces à vendre, vraiment ?

Avec *Panoramix*, 3 heures de performance, La Ribot, Maria de son prénom, donne de sa personne. C'est le moins que l'on puisse dire. Ce programme réunit les premières Pièces distinguées de la créatrice. Nous sommes en 1993 et La Ribot, après des débuts sur scène avec la chorégraphe Blanca Calvo, prend la tangente, seule. L'idée avec ces 13 Piezas distinguidas est alors de repenser le modèle de production et de faire de son propre corps une œuvre d'art. Parmi les acheteurs on trouve une sorte de bottin de la modernité avec Olga Mesa, Jérôme Bel, Victor Ramos ou Franko B. et Lois Keidan. Ils sont « propriétaires » d'une performance que La Ribot décide alors d'actionner. Ou pas. En 2003 elle se lance à Londres dans l'aventure de *Panoramix* soit ses 34 premières pièces données en une seule représentation. Distinguées toujours. Ce panorama est l'un des événements de l'automne.

La Ribot c'est encore de la danse ?

De par son passé, classique –elle a suivi les cours de danse à Madrid puis à Cannes avec la ballerine Rosella Hightower-, Maria affiche un profil de soliste classique. Mais elle a rapidement trouvé d'autres voies d'expression avec la création sous toutes ses formes. Elle sera à l'origine avec d'autres chorégraphes d'une association nommée UVI- La Inesparada en 1995. Elle collabore avec des chorégraphes comme Meg Stuart notamment puis se lance dans la vidéo. La danse n'est jamais loin. Mais pas comme on l'imagine.

Des fidélités artistiques

Que ce soit avec l'acteur Juan Loriente ou avec Mathilde Monnier, La Ribot est fidèle en création. Elle a travaillé avec Loriente, fabuleux acteur révélé par Rodrigo Garcia, dès le début des années 90 pour un duo rageur *Los trancos del avetruz* puis *Oh ! Sole !* On retrouve Juan Loriente dans *Another Distinguée* superbe création reprise ces jours-ci. Il partage l'affiche avec le sud-africain Thami Manekehla et La Ribot bien sûr. Une pièce comme une installation vivante. Quant à Mathilde Monnier, complice de jeu dans Gustavia, elle reprend langue avec La Ribot dans *Please ! Please ! Please !* co-écrit par Tiago Rodrigues*.

Happy Island la pièce qui bouscule certains préjugés

Imaginée avec et pour les interprètes de la compagnie portugaise Dançando com a Diferença, *Happy Island* est une claque. Doublé d'un film, ce spectacle est d'une liberté folle, abordant de façon frontale la question du désir. Les artistes sur scène forment une troupe de danse inclusive. Ce qui n'empêche pas La Ribot de les « bousculer » pour faire jaillir sur scène la vie et la fiction du théâtre. Sur une bande-son aux contours électroniques Happy Island est une réussite. Du pur La Ribot, solaire et borderline. On adore.

Philippe Noisette – www.sceneweb.fr

Le Portrait La Ribot
***Please ! Please ! Please ! est créé à Vidy Lausanne du 5 au 8 septembre**
Panoramix, conception, mise en scène, chorégraphie et interprétation La Ribot, du 14 au 22 septembre au Centre Pompidou, Paris IVe, tél. 01.44.78.12.33, www.centrepompidou.fr
Another Distinguée, conception, mise en scène et chorégraphie La Ribot, du 13 au 16 novembre au Centquatre-Paris, Paris XIXe, tél. 01.53.35.50.00, www.104.fr
Se Vende – Partie I, du 14 au 23 septembre au Centre Pompidou, Paris IVe, tél. 01.44.78.12.33, www.centrepompidou.frSe Vende – Partie II, du 5 octobre au 16 novembre au CN Dà Pantin, tél. 01.41.83.27.27, www.cnd.fr/fr, entrée libre
Laughing Hole, direction et chorégraphie La Ribot, le 5 octobre au CN D à Pantin, tél. 01.41.83.27.27, www.cnd.fr/fr, entrée libre dans la limite des places disponibles
Please Please Please, spectacle de La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues, avec La Ribot et Mathilde Monnier, le 15 octobre à l'Espace 1789 à Saint-Ouen, tél. 01.40.11.70.72, www.espace-1789.com ; du 17 au 20 octobre au Centre Pompidou, Paris IVe, tél. 01.44.78.12.33, www.centrepompidou.fr
Happy Island, direction et chorégraphie La Ribot, avec Dançando Com A Diferança, du 7 au 9 novembre au CN D à Pantin, tél. 01.41.83.27.27, www.cnd.fr/fr
Festival d'Automne à Paris, tél. 01.53.45.17.17, www.festival- automne.com

Les Inrockuptibles Supplément – 4 septembre 2019

Portrait

Figure phare de la danse depuis les années 1990, la chorégraphe espagnole **LA RIBOT** ne cesse de traverser les frontières géographiques et esthétiques. Entre rigueur et extravagance, concepts et sensualité, son œuvre s'aventure du côté des arts visuels et de la performance et offre un reflet de notre monde à nul autre pareil. Son portrait rythmera le Festival d'Automne.

PAR Philippe Noisette

"TRAVERSER, ENCORE ET TOUJOURS"

***"JE COUPE LES PHRASES."* PRENDRE LANGUE AVEC MARIA RIBOT, C'EST VOYAGER EN TERRES (PRESQUE) INCONNUES,** passer du français à l'espagnol, survoler le sens. Et lorsque la voix ne suffit plus, elle sort de son sac un bout de… papier. Avec d'autres mots. Depuis les années 1990 et la découverte de ses *Pièces distinguées*, La Ribot est entrée de plain-pied dans le paysage de la création contemporaine. Depuis, chaque rendez-vous avec l'Espagnole est riche d'attentes. Cet automne, elle embarque son monde le temps d'un portrait au long cours – des spectacles et des expositions, des reprises et des créations.

Tout sur La Ribot ou quelque chose comme cela. *"Je suis honorée de ce portrait du festival, même si je ne sais pas si c'est le bon moment,* lâche-t-elle. *En fait, c'est surtout le moment de Marie Collin* (directrice artistique du Festival d'Automne – ndlr). *Elle a un tel enthousiasme, elle est tellement engagée dans cette 'cause' artistique à travers ces portraits. Il y a eu à la base beaucoup de discussions entre nous."*

Le résultat tient en cinq pièces et une exposition. Une place de choix est accordée aux fameuses *Pièces distinguées (Piezas distinguidas)* à travers un double programme : le bien nommé *Panoramix*, soit trente-quatre pièces des années 1990, et *Another Distinguée*, nouvelle série en date.

Le principe est simple, à savoir des performances aux formats divers, des pièces, pour certaines vendues et appartenant dès lors à un propriétaire, une relative économie de moyens. *"Je ne savais pas où j'allais en commençant les* Pièces distinguées *en 1993. Mais ce projet a toujours été dans ma tête. J'avais juste besoin de temps pour le réaliser. Le plus étonnant pour moi, c'est que par rapport à d'autres projets, je sais avec clarté ce que je veux faire de chaque* Pièce distinguée. *Même* Another Distinguée *est plus lisible pour moi, je n'ai pas de doute. Alors que sur une création à venir comme* Please Please Please, *j'en ai beaucoup !"* La Ribot est intarissable sur ces performances données dans des musées et des théâtres du monde entier. →

Pablo Zamora

Maria La Ribot

Laughing Hole de La Ribot

Oranez

On la comprend et on envie les spectateurs qui vont les découvrir en cette rentrée.

A l'époque des premières *Pièces,* l'artiste évoquait une *"présentation plutôt qu'une représentation"*. Peu de choses ont changé depuis lors. La force que dégage chacune des performances est intacte. *"Même si cela est très plastique, je parle avant tout de sexualité, d'une femme vivante"*, disait alors Maria. L'idée de départ consistait en *100 Pièces distinguées*. *"J'en suis à 53. Je ne finirai peut-être jamais le projet. Il y a des jours où je n'ai pas envie d'arriver à la fin, où j'aimerais imaginer une* Pièce 53 A*, une* 53 B.*Voire en faire dix d'un coup."*

La Ribot évoque encore l'influence d'Italo Calvino, qu'elle a beaucoup lu à un moment. L'écrivain italien disait : *"Un classique est un livre qui n'a jamais fini de dire ce qu'il a à dire."* Cela colle plutôt bien à l'esprit des *Pièces distinguées* et à leur inachèvement.

Dans la foulée, on interroge La Ribot sur son rapport à l'actualité, aux questionnements du jour entre grève pour le climat et l'après #MeToo. Après tout, dans *Laughing Hole* (2006), elle tentait de se confronter au réel – celui des années Bush ou de Guantanamo. *"Je ne crois pas pouvoir dire que l'actualité se reflète dans mon travail. J'essaie plutôt de la reconvertir en poésie. Ce qui ne veut pas dire que je ne suis pas interpellée par la cause féministe ou environnementale. La rage, c'est important. Le besoin de modifier le point de vue aussi. On ne va pas changer le monde, mais l'art peut changer la façon de réfléchir, d'être les uns avec les autres. Lorsque je mets en scène quatre trisomiques en plein désir, c'est politique."*

La Ribot fait ici référence à *Happy Island*, créé en 2018 avec la compagnie de danse inclusive Dançando com a Diferença. Cette troupe basée à Madère, au Portugal, a convié La Ribot à collaborer sur ses terres. On confie à la chorégraphe que le plus beau dans *Happy Island* est que la signature La Ribot parle d'elle-même. On retrouve sur le plateau cette énergie et cette concentration tout autant qu'une sensualité explosive. *"Je n'imagine jamais que je ne puisse pas être moi*, nous répond-elle. *Lorsque je regarde ces danseurs, je les trouve beaux. Pas jolis."* Elle parle de la forme

"Je ne crois pas pouvoir dire que l'actualité se reflète dans mon travail. J'essaie plutôt de la reconvertir en poésie. Ce qui ne veut pas dire que je ne suis pas interpellée par la cause féministe ou environnementale"

LA RIBOT

Another Distinguée de La Ribot

Grégory Batardon

“La Ribot mettait le feu pendant une semaine et nous avions un mois pour l’éteindre avant la prochaine session de répétitions !”

HENRIQUE AMOEDO, DIRECTEUR ET FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DANÇANDO COM A DIFERENÇA

première évocation de cette pièce dansée, La Ribot jubile. *“Regarde* (elle montre son téléphone), *c’est la scénographie. Blanc et mou.”*

Comme dans *Gustavia,* elle prendra des libertés avec le texte écrit et s’en délecte à l’avance. Comme de la possibilité donnée aux visiteurs de se plonger dans ses carnets de travail avec l’exposition *Se Vende*. Elle ne sait si les gens vont apprécier ces lignes, ces dessins *“en espagnol. Il y a même des listes et des recettes !”* La Ribot dit souvent que la scène est une énergie, une concentration qui doit expliquer : *“Ce ne sont pas les frontières, mais la transversalité qui m’importe. L’idée de traverser encore et toujours.”*

Une émission sur Arte parlait de La Ribot comme la *“mère de l’art féministe”*. Elle s’en amuse : *“Je suis mère, je suis artiste, je suis féministe.”* Les artistes semblent l’intéresser lorsqu’ils dépassent leur art. *“Loïe Fuller* (danseuse américaine pionnière, célèbre pour sa danse des voiles dans les années 1890 – ndlr) *a changé la scène, pas la danse. Tout était important pour elle, de l’abstraction à la lumière ; le corps était plus qu’un instrument.”*

Dans son panthéon personnel, La Ribot place Cindy Sherman, Pina Bausch, Maguy Marin, Lars Von Trier, *“enfin moins maintenant”*. Surtout, elle est *“amoureuse de Buster Keaton. Il était au centre d’un monde bien plus large que le cinéma.”* La Ribot admire ces bricoleurs de génie : *“Jean-Luc Godard a aussi fait des choses de ses mains comme Buster.”* Et de conclure : *“J’ai besoin de l’échelle humaine.”* ●

Le Portrait La Ribot
Panoramix, conception, mise en scène, chorégraphie et interprétation La Ribot, **du 14 au 22 septembre au Centre Pompidou**, Paris IVe, tél. 01.44.78.12.33, centrepompidou.fr
Another Distinguée, conception, mise en scène et chorégraphie La Ribot, **du 13 au 16 novembre au CENTQUATRE-PARIS**, Paris XIXe, tél. 01.53.35.50.00, 104.fr
Se Vende – Partie I, **du 14 au 23 septembre au Centre Pompidou**, Paris IVe, tél. 01.44.78.12.33, centrepompidou.fr
Se Vende – Partie II, **du 5 octobre au 16 novembre au CN D** à Pantin, tél. 01.41.83.98.98, cnd.fr, entrée libre
Laughing Hole, direction et chorégraphie La Ribot, **le 5 octobre au CN D** à Pantin, tél. 01.41.83.98.98, cnd.fr, entrée libre dans la limite des places disponibles
Please Please Please, spectacle de La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues, avec La Ribot et Mathilde Monnier, **le 15 octobre à l’Espace 1789** à Saint-Ouen, tél. 01.40.11.70.72, espace-1789.com ; **du 17 au 20 octobre au Centre Pompidou**, Paris IVe, tél. 01.44.78.12.33, centrepompidou.fr
Happy Island, direction et chorégraphie La Ribot, avec Dançando com a Diferança, **du 7 au 9 novembre au CN D** à Pantin, tél. 01.41.83.98.98, cnd.fr

Festival d’Automne à Paris, tél. 01.53.45.17.17, festival-automne.com

UNE RONDE D'AMOUR

Né de la rencontre avec une île, Madère, et une compagnie, Dançando com a Diferença, **HAPPY ISLAND** est une folle célébration des sens orchestrée par La Ribot.

"HAPPY ISLAND" NE MENT PAS : LE BONHEUR EST SUR CETTE ÎLE, MADÈRE DONC, où la compagnie de danse inclusive Dançando com a Diferença est installée. On imagine des arbres et des brumes, des couchers de soleil et des rires. Maria Ribot y a été invitée, et comme d'autres artistes (Tânia Carvalho, Rui Horta ou Paulo Ribeiro), elle s'est prise au jeu d'une pièce pour et avec ces interprètes différents. Le sont-ils vraiment d'ailleurs, paraît questionner La Ribot ?

Happy Island est bien une œuvre de La Ribot, pas un atelier pédagogique. A chacun d'y danser dans la mesure de ses moyens, d'y jouer les plus beaux rôles ou d'être soi-même. A l'image de Maria João Pereira, qui replie son fauteuil roulant, noue ses cheveux et se coiffe de plumes. Dans un témoignage, elle dit cette chose toute simple : *"Je sais que je dois faire un pas en avant. Simplement, je ne sais si c'est un pas à gauche ou un pas à droite."* Elle résume l'esprit de cette troupe dirigée par Henrique Amoedo entre volonté et liberté. La Ribot ne leur épargne pas sa folie douce, les pousse même dans des retranchements inconnus. On sent qu'entre elle et eux un courant continu est passé.

Habillé de musiques le plus souvent électroniques – Francesco Tristano, Jeff Mills, entre autres –, *Happy Island* est une série de portraits. Dans le film accompagnant autant que prolongeant le spectacle et réalisé par Raquel Freire, toute l'équipe de Dançando com a Diferença se retrouve. Il y a de la bacchanale dans ces danses au sommet de la forêt de Funchal. Comme une transe d'un autre âge, ou plus simplement une ronde d'amour sensuelle.

Cette façon d'aborder l'intime, surtout dès lors que l'on réunit des personnes en situation de handicap, n'est pas sans rappeler le travail de Sidi Larbi Cherkaoui ou de Jérôme Bel. La Ribot, simplement, en fait une célébration des sens, foutraque et libre.

Happy Island est une pierre précieuse : cela étincelle comme la combinaison de Bárbara Matos – on l'aime déjà dans ce rôle de star malicieuse – ou les faisceaux lumineux balayant la salle. Au bout du tunnel, celui filmé en arrière-plan, il y a la mer. A ce moment, l'Odyssée se (re) joue sous nos yeux. **Philippe Noisette**

Happy Island, direction et chorégraphie La Ribot, avec Dançando com a Diferença et Raquel Freire, **les 7, 8 et 9 novembre au CN D** à Pantin, tél. 01.41.83.98.98, cnd.fr

Festival d'Automne à Paris, tél. 01.53.45.17.17, festival-automne.com

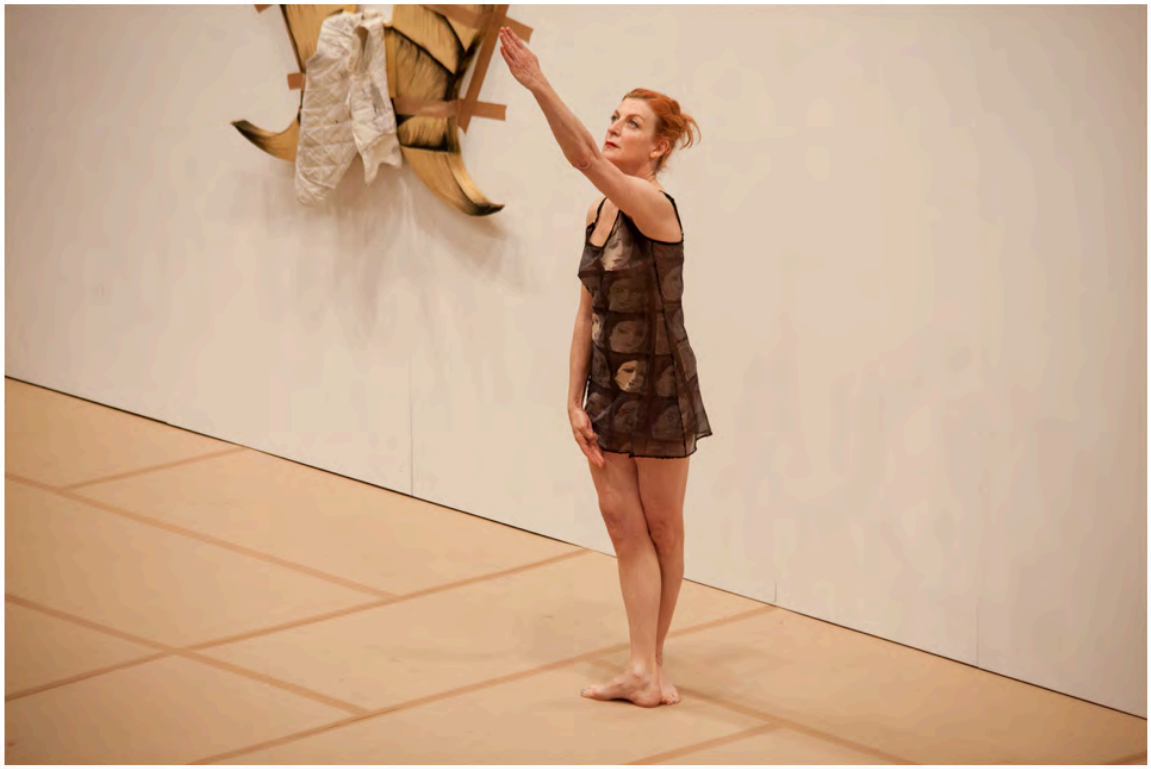
Happy Island de La Ribot

Júlio Silva Castro

Maculture.fr – 4 septembre 2019

Septembre 2019 : Les rendez-vous

Par Ma Culture. Publié le 04/09/2019



Danse élargie suite – Théâtre de la ville de Paris

Depuis sa première édition en 2010, le concours Danse élargie a révélé de nombreux jeunes chorégraphes aujourd'hui reconnus. Du 14 au 25 septembre, le Théâtre de la ville de Paris invite 7 compagnies finalistes de Danse élargie 2018 et des artistes lauréats des éditions précédentes. Parmi les multiples rendez-vous, nous retrouvons entre autre la dernière création de Mithkal Alzghair, *We are not going back* (le 24 et 25 septembre) qui rend visible les mécanismes physiques de soumission des corps face à la montée de la politique anti-migrant.e.s ainsi que *Lignes de conduite* (le 18 et 19 septembre) de Maud Blandel qui réinvestit l'histoire de la tarentelle, rituel thérapeutique populaire du sud de l'Italie vieux de plusieurs siècles.

Portrait La Ribot / Festival d'Automne à Paris

Cette année, le Festival d'Automne à Paris consacre un portrait à une artiste inclassable à la croisée des genres et des médiums : La Ribot. Depuis plus de 30 ans, cette grande rousse à l'esprit vif met son corps au centre de sa recherche artistique et ne cesse de réinventer et de questionner son propre travail. Aussi bien exposées dans les théâtres que dans les musées, les pièces de la catalane flirtent entre le médium danse et les arts plastiques. Le Festival d'Automne programme plusieurs pièces emblématiques de son répertoire dont la performance de 3h *Panoramix* qui réunit 34 de ses *Pièces distinguées* (au Centre Pompidou du 14 au 22 Septembre). En complément des spectacles, une grande exposition pensée en deux chapitres, *Se Vende*, au Centre Pompidou et au Centre national de la danse, permettra de se plonger dans son œuvre à travers des vidéos, une installation et de nombreux carnets de note qui l'accompagnent depuis ses débuts.

Le Figaroscope – 4-10 septembre 2019

Une saison au paradis

Robert Wilson, Christoph Marthaler, tg Stan... Le Festival d'automne à Paris propose cette année encore un plateau appétissant.

PAR **ÉTIENNE SORIN**
esorin@lefigaro.fr

Avec le Festival d'automne à Paris revient le temps des feuilles mortes et des spectacles bien vivants. Riche programme pour cette 42e édition avec de grands noms de la scène internationale. Robert Wilson, Christoph Marthaler, Milo Rau ou encore les Belges tg Stan et le Portugais Tiago Rodrigues sont du voyage. La Française Julie Deliquet, après le très réussi *Fanny et Alexandre*, adapte *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin. Clotilde Hesme rend hommage à Rocky dans *Stallone*, d'après le livre d'Emmanuèle Bernheim. Les deux « portraits » sont dédiés à des chorégraphes : Merce Cunningham et La Ribot. ▮

FFF
FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
TÉL. : 01 53 45 17 17
festivalautomne.com
JUSQU'AU 31 déc.

Le Monde Supplément – 7 septembre 2019

Maria Ribot, haute en couleur

La chorégraphe espagnole, inspirée par la peinture, a su faire de son corps une large palette d'expressions

A 57 ans, Maria Ribot, alias La Ribot, s'offre un joli cadeau de rentrée : un « Portrait », hommage à son travail, avec six productions, dont une création, *Please Please Please,* avec Mathilde Monnier et le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, à l'affiche dans quatre théâtres, du 14 septembre au 16 novembre. Pas de quoi faire frémir la performeuse aguerrie qui se déclare *« très touchée »* par ce coup d'éclat. *« Je dois assurer, c'est clair, en particulier les trois heures de* Panoramix, s'exclame-t-elle. *J'avais peur lorsque j'ai joué ce spectacle en 2003, mais tout était inscrit dans le corps et la mémoire et je me suis bien amusée. »*

Cœur battant de son parcours, *Panoramix* rassemble trente-quatre performances courtes et incisives baptisées à l'origine *Piezas distinguidas,* sur les cinquante-trois conçues entre 1993 et 2003 par La Ribot, qui compte bien en additionner cent au total dans sa vie. Une dizaine d'autres sont proposées dans *Another distinguée*. Programmé dans les théâtres, mais aussi dans les galeries d'art, ce catalogue de numéros le plus souvent interprétés en solo la met en scène au plus près des spectateurs. Elle les accueille allongée nue face à un miroir pendant qu'ils s'installent autour d'elle. Sur les murs, des vêtements et des accessoires sont scotchés. Et la voilà en train de courir entre les gens avec un carton pour se dissimuler, puis saucissonnée tel un paquet bon à livrer, enfin prise en sandwich dans une chaise pliante qu'elle active de plus en plus vite comme saisie en plein trip sexuel…

« Le corps est le territoire le plus direct pour s'aimer et se détruire, commente-t-elle. *On peut en user, en abuser. Un corps nu, c'est aussi comme une toile, plus abstrait que lorsqu'on est habillé. C'est un outil très pratique lorsqu'on travaille comme moi avec des accessoires qui en modifient sans cesse la signification. Et, en tant que danseuse, son expression, qui n'a pas besoin de mots, me fascine toujours. »* Des corps quels qu'ils soient, d'ailleurs. Des amateurs se jettent en apnée dans l'arène hystérique de *40 espontaneos* ; des handicapés interprètent *Happy Island* (2018), réalisé avec la troupe portugaise Dançando com a Diferença. Plus intimement, Maria Ribot ne campe jamais sur le même registre. Drôle, tragique, satirique, ironique, grave, elle balaye les nuances d'un féminin volatil qui déborde du cadre avec une épatante facilité.

Le rire, motif de prédilection

Au carrefour de la chorégraphie, des arts plastiques, de la performance et de la vidéo, Maria Ribot est d'abord danseuse. Classique dès l'âge de 13 ans, à Madrid où elle est née, elle file parfaire sa technique à l'école de danse de Cannes, bascule dans le contemporain, déboule à New York avant de revenir dans sa ville natale. Elle y fonde, en 1986, la compagnie Bocanada Danza, qu'elle dirige jusqu'en 1989 avec la chorégraphe Blanca Calvo. Deux ans plus tard, elle se risque seule dans un strip-tease multicouche intitulé *Socorro ! Gloria !,* moteur des *Piezas distinguidas*. Elle cite parmi ses références Pina Bausch (1940-2009), Loïe Fuller (1869-1928), ses amis et contemporains Olga Masa, Claudia Triozzi, Jérôme Bel… Plus largement, elle évoque le poète Joan Brossa, la photographe Cindy Sherman, la plasticienne Yayoi Kusama, les écrivains Virginie Despentes et Paul B. Preciado. Mais aussi le cinéma muet et la peinture, *« celle de Goya pour le noir, de Miro pour le bleu, d'Uccello pour l'orange et le jaune »…*

Celle qui se revendique *« hétérogène »* l'est à tous les niveaux. Ses productions couvrent un large spectre. Parallèlement aux spectacles et à l'exposition, elle présente différents films dont *Mariachi 17* (2009), visite chahutée dans les coulisses d'une création, et *Film noir* (de 2014 à 2017), hommage aux figurants du cinéma. A l'affiche également, l'installation *Walk the Chair* (2010), avec son amas de chaises pliantes – son objet fétiche – qui appartient à la collection du Centre Pompidou. Parmi ses motifs de prédilection, le rire dilate trois pièces : *40 espontaneos* (2004), *Laughing Hole* (2006), inspirée par l'horreur de Guantanamo, et *Executions* (2012). *« Le rire est d'abord hédoniste dans le premier spectacle, puis il devient violent et dur, diabolique même ; enfin, il sonne faux pour faire déraper la machine du classique »,* explique celle qui se révèle très clown. Dans *Gustavia* (2008), duo avec Mathilde Monnier, toujours en tournée, elle appuie sur la pédale comique dans un numéro de fausses jumelles happées par la mécanique burlesque.

Pour *Please Please Please,* conçue avec Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues, elle se confronte à un texte sur la famille, la transmission mais aussi le poids de la norme et de l'institution sur les êtres. *« Comment se rapprocher de ses enfants ? Comment nous voient-ils ? font partie des questions que nous nous sommes posées,* glisse-t-elle. *Nous évoquons aussi dans cette pièce des figures marginales comme celle de l'artiste mais aussi du cafard… »* Une échelle d'intensités que La Ribot, femme multiple et insaisissable, devrait monter et descendre à toute allure. ■

R. BU

¶

À VOIR

SE VENDE – PARTIE I
du 14 au 23 septembre
au Centre Pompidou

SE VENDE – PARTIE II
du 5 octobre au 16 novembre
au Centre national de la danse

PANORAMIX
du 14 au 22 septembre.
au Centre Pompidou

LAUGHING HOLE
le 5 octobre
au Centre national de la danse

PLEASE PLEASE PLEASE
le 15 octobre à l'Espace 1789
et du 17 au 20 octobre
au Centre Pompidou

HAPPY ISLAND
du 7 au 9 novembre
au Centre national de la danse

ANOTHER DISTINGUÉE
du 13 au 16 novembre
au Centquatre-Paris

Dansesaveclaplume.com– 9 septembre 2019

Agenda danse – Septembre 2019

Ecrit par : Amélie Bertrand

9 septembre 2019 | Catégorie : En coulisse

Septembre, les théâtres font leur rentrée ! Au programme de ce mois : le Théâtre du Châtelet qui s'ouvre à nouveau à Paris, le Ballet de l'Opéra de Lyon qui invite Russell Maliphant, la compagnie XY qui s'envole (au sens propre) en Normandie, Biarritz qui vibre avec Le Temps d'aimer... Créations et festivals, danse classique, contemporaine ou cirque, voici les spectacles de la rentrée à ne pas manquer, région par région.

Les spectacles de danse à Paris et sa région

***Panoramix* de La Ribot**

Pour son édition 2019, le Festival d'automne propose un portrait sur La Ribot, performeuse, danseuse et chorégraphe espagnole à l'univers protéiforme. Panoramix réunit, réorganise et repositionne les Pièces distinguées (courts solos entre trente secondes et sept minutes) des trois premières séries/spectacles créées entre 1993 et 2000 : 13 Piezas distinguidas (1993), Más Distinguidas (1997) et Still Distinguished (2000). Durant trois heures, La Ribot se met en scène, seule, interprétant chaque pièce. Le public est libre de se mouvoir dans le même espace et de déterminer son point de vue sur le défilé des Pièces distinguées.

Du 14 au 22 septembre au Centre Pompidou

Swissinfo.ch - 9 septembre 2019

ARTS DE LA SCÈNE

La Ribot, une sensualité à fleur de peau

Par Ghania Adamo

09. SEPTEMBRE 2019 - 16:34

De gauche à droite, Mathilde Monnier, La Ribot et Thiago Rodrigues, à l'affiche du spectacle «Please, please, please».

(Christophe Martin)

Chorégraphe et danseuse hispano-suisse, Maria Ribot est l'invitée du prestigieux festival d'Automne à Paris qui lui consacre un grand Portrait. Artiste de renommée internationale, elle étonne et séduit par ses créations où le corps nu occupe une place avantageuse.

Non, le succès international ne lui est jamais monté à la tête, affirme-t-elle. Celle qui ne se considère pas comme une «vedette» a néanmoins les honneurs des grandes scènes et manifestations culturelles qui de la Suisse à l'Amérique latine en passant par l'Asie sollicitent sa présence. A 57 ans, Maria Ribot, dite La Ribot, déroute et séduit son public. C'est le propre des grands créateurs, dit-on.

Sa vie d'artiste commence par une longue scène d'effeuillage. Ce qui n'est pas banal. On ne peut pas dire pour autant que cette vie est placée sous le signe de la pornographie, ça non! mais plutôt sous l'emprise d'un érotisme raboté par un humour ravageur. «Socorro! Gloria!». Ainsi donc s'appelait le striptease théâtral que Maria Ribot créait en 1991, avant qu'elle ne devienne la célèbre Ribot d'aujourd'hui.

D'origine madrilène, établie à Genève depuis le début des années 2000, l'affriolante danseuse, performeuse et vidéaste est invitée à se produire au prestigieux festival d'Automne à Paris qui lui consacre, à partir du 14 septembre, un grand Portrait. Bon nombre de ses œuvres (performances, installations, vidéo, pièces chorégraphiques, carnets de travail) sont donc à l'affiche, y compris «Please Please Please»,sa nouvelle création dont la première a eu lieu au Théâtre de Vidy-Lausanne, début septembre.

La Ribot en spectacle

Que faisons-nous de notre planète? La question est sur toutes les lèvres et dans tous les médias, mais la réponse est toujours la même: nous l'abîmons. La Ribot l'aborde par ricochet dans «Please Please Please». Pas de solutions à apporter ici, ce n'est pas l'affaire d'une artiste. Ce que Maria Ribot souhaite, c'est maintenir en éveil les consciences. A ses côtés, la danseuse française Mathilde Monnier. Toutes deux sont dirigées par le Portugais Tiago Rodrigues, figure majeure de la scène contemporaine. Un trio européen très en vue!

Silhouette lascive

«Socorro! Gloria!». Il y a des titres prédestinés. Celui-ci portait en germe l'oeuvre à venir de La Ribot, qui fit sa gloire. Soit ses fameuses «Pièces distinguées»(52 jusqu'à ce jour), produites en plusieurs séries dont chacune compte treize sketches environ. La nudité y occupe une place de choix. Chevelure rousse très ample, corps aux courbes parfaites: la silhouette de La Ribot, volontiers lascive dans ses postures, rappelle celle d'une odalisque qu'Ingres aurait peinte mais qu'un voyou aurait violentée.

Corps ligoté, empaqueté, peinturluré, corps tableau, corps écriteau, corps à vendre comme dans ce «N°14»,une de ses «Pièces distinguées», créée en 1997, qu'elle interprète elle-même, nue comme un ver.

Qu'est-ce qui est à vendre dans votre corps? lui demande-t-on aujourd'hui. Elle lâche dans un rire: «Rien, absolument rien». Avant d'ajouter: «Dans les années 90, le nu était pour moi un moyen de réunir les différentes fonctions ou significations que l'on peut donner au corps: un lieu où des transactions se font, en amour comme en argent. Une métaphore de l'activité économique en somme».

«On m'en a voulu, alors qu'avant moi d'autres artistes avaient choisi eux aussi de monter des spectacles sans la présence d'acteurs»

La Ribot

Le monde comme il va

Depuis le début des années 2000, la réflexion de La Ribot s'est portée davantage sur le monde tel qu'il est aujourd'hui, avec une note souvent provocatrice qui captive et exaspère à la fois. Aucun artiste ne vous dira qu'il est agitateur, il se verra toujours comme un créateur innovant. Et La Ribot n'échappe pas à la règle.

Il est vrai qu'elle a, à sa manière, popularisé la danse contemporaine. «Je l'ai rendue accessible, j'en ai élargi la conception, confie-t-elle. Je m'étonne que la critique n'en fasse jamais état, elle s'est au contraire dépêchée de me mettre parfois, en raison même de cette 'accessibilité', dans la marge».

-->> En 2013, La Ribot reçoit une commande du Ballet de Lorraine à Nancy et doit pour la première fois créer une chorégraphie avec un corps de ballet, comme le montre ce reportage de la RTS:

Mais il est tout aussi vrai que l'art de La Ribot déclenche, selon ses pièces, des réactions de rejet. Ce fut le cas en 2014 à Genève où elle présentait «El Triunfo de la Libertad»,en lequel il n'est pas interdit de voir le triomphe de l'absurdité. Pas de danseurs ou de comédiens sur scène, juste un texte qui défile lumineux, émaillé de commentaires sur les dérives de nos sociétés. «On m'en a voulu, alors qu'avant moi d'autres artistes avaient choisi eux aussi de monter des spectacles sans la présence d'acteurs».

Le rire, un contre-pied à la violence

Invitée à Paris régulièrement depuis de nombreuses années, La Ribot y a ses inconditionnels. En 2009, elle présente au Centre Georges Pompidou «Laughing Hole».Un fou rire immense traverse de bout en bout ce spectacle de six heures qui est tout sauf une comédie. Le rire éclate ici tel un contre-pied à la violence dans le monde. «Laughing Hole» est repris à Paris, dans le cadre du festival d'Automne. «Je l'ai créé au moment où Guantánamo faisait couler beaucoup d'encre. Aujourd'hui je réalise que l'humanité n'en finira jamais de dresser des prisons».

Difficile d'évoquer le travail de La Ribot sans parler de son ex-compagnon Gilles Jobin, chorégraphe suisse de renommée internationale, lui aussi. Leur relation commence à Madrid dans les années 90. Séparation après 20 ans de vie commune. «Il faut en finir avec l'idée de la pérennité du couple», glisse La Ribot. Avant d'ajouter: «Gilles et moi nous sommes beaucoup critiqués artistiquement. Nous avons partagé les manques et les pleins de notre carrière. Aujourd'hui nous partageons nos deux garçons».

Le Figaroscope – 11-17 septembre 2019

La Ribot, *Panoramix* (1993-2003), Mercat de les Flors, Barcelone (2019).

La Ribot telle qu'en elle-même

Le Festival d'automne rassemble les œuvres de la performeuse à l'occasion d'un portrait.

C'est une rousse. Elle n'a pas froid aux yeux. Elle invective le public en espagnol. La performance est chez elle une seconde nature. On l'a vue, dès 1993, dans de petites pièces courtes qu'elle tissait les unes au bout des autres. Légèreté, visibilité, rapidité étaient le ton de ses petites perles, amoncelées jusqu'à l'an 2000. Elle vient de les mettre bout à bout dans un ensemble baptisé *Panoramix*. Cela dure trois heures mais le public est libre de se déplacer.

La Ribot joue sa partie. Avec des ustensiles pauvres : un tuba, un miroir, une chaise, elle s'attaque au marché de l'art et à la société de consommation. Son corps prend la pose ou plutôt les mille poses, brèves, inventives et parfois outrancières que lui dictent ses caricatures dans une scénographie toujours soignée.

La Ribot est très à part. Elle signe une série de *Pièces distinguées* qu'elle augmente cet automne. Il s'agit de parler de l'art de commencer. *Se Vende* est consacré à l'envers du spectacle, *Laughing Hole* à une dénonciation de Guantanamo. La Ribot, on l'aura compris, n'a pas froid aux yeux. ▮

A. B.

F F F

PANORAMIX AU CENTRE POMPIDOU du 14 au 22 sept.

«SE VENDE» AU CENTRE POMPIDOU ET AU CND du 14 au 23 sept. puis du 5 oct. au 16 nov.

«ANOTHER DISTINGUÉE» AU CENTQUATRE du 13 au 16 nov.

FESTIVAL D'AUTOMNE: 01 53 45 17 17.

Les Inrockuptibles -11-17 septembre 2019

Sommaire

les Inrockuptibles

N° 1241 du 11 septembre 2019

Hedi Slimane

10

IGGY POP pp. 10-23
Entretien XXL et retour sur l'itinéraire d'Iggy Pop, qui sort *Free*

HAFSIA HERZI p. 26
L'actrice passe derrière la caméra

THOMAS PIKETTY p. 30
Comment expliquer son succès ?

RIVERS SOLOMON p. 34
Une auteure américaine afrofuturiste

LA RENTRÉE SCÈNES pp. 36-47
La Ribot, (LA)HORDE et tous les spectacles à ne pas manquer...

SAMPA THE GREAT p. 48
Un premier album entre soul et hip-hop

CHRIS KRAUS p. 52
Le nouveau roman de l'auteure d'*I Love Dick*

OÙ EST LE COOL ? pp. 56-59

CAHIER CRITIQUES pp. 60-98

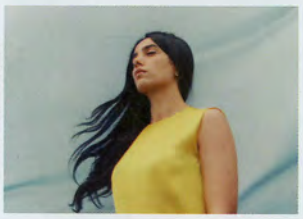
Couverture
Iggy Pop par Hedi Slimane

Marguerite Bornhauser pour Les Inrockuptibles

52

Pablo Zamora

36



Thomas Chéné pour Les Inrockuptibles

26

Ce numéro comporte un cahier complémentaire "Actoral" jeté dans les éditions abonnés France et kiosque PACA ; une carte postale "La Colline" jetée dans les éditions abonnés et kiosque PIDF

Les Inrockuptibles Edité par la société les Editions indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 € - 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris Siret 428 787 188 00021 Tél. 01 42 44 16 16, lesinrocks.com Mail inrocks@inrocks.com ou prenom.nom@inrocks.com Abonnement : société Ediis, tél. 03 44 62 52 35 cppap 1221 c 85912, dépôt légal 3e trimestre 2019

Actionnaire principal Président Matthieu Pigasse **Directeur général et directeur de la publication** Emmanuel Hoog **Directeur financier** Hadrien Allix

Rédaction Directeur de la rédaction Jean-Marc Lalanne **Rédacteur.trice en chef** Marie Kirschen (web) et Franck Vergeade (musiques) **Rédactrices en chef adjointes** Carole Boinet et Fanny Mallier **Société** Mathieu Dejean **Musiques** François Moreau **Cinémas** Jean-Baptiste Morain, Bruno Deruisseau **Livres** Nelly Kaprièlian **Scènes** Fabienne Arvers **Cool** Alice Pfeiffer **Secrétariat de rédaction – Secrétaire général de la rédaction** Christophe Mollo **Première SR** Yaël Girardot **SR** Alice Carel, Laurent Malet, Céline Reichel **Directrice artistique** Jeanne Delval **Maquettistes** Nathalie Coulon, Nicolas Jan **Photo – Chef de service** Aurélie Derbec **Iconographes** Valérie Perraudin, Julie Delaittre-Vichnievsky **Retouche images** Manon David **Photographe** Renaud Monfourny **Illustrateur.trice** Timothy Durand, Camille Roy **Compilations** François Moreau **Ont collaboré à ce numéro** : Emily Barnett, Ludovic Bézot, Rémi Boiteux, Vincent Brunner, Alexandre Büyükodabas, Valentine Cinier, Maxime Delcourt, Francis Dordor, Marilou Duponchel, Valentin Gérry, Erwan Higuinen, Murielle Joudet, Olivier Joyard, Noémie Lecoq, Ingrid Luquet-Gad, Pauline Malier, Brice Miclet, Léo Moser, Philippe Noisette, Yann Perreau, Hervé Pons, Jérôme Provençal, Xavier Ridel, Jacques Simonian, Patrick Sourd, Sylvie Tanette

Partenariat et Publicité Publicité culturelle Directrice des régies Géraldine Quintard **Directrice** Cécile Revenu (musiques, livres), tél. 01 42 44 15 32, Kristel Cascaïlh (cinéma, vidéo, médias), tél. 01 42 44 16 17 Alice Seninck (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, Audrey George (assistante publicité culturelle) **Publicité commerciale (web et print)** Caroline Deshayes, tél. 01 42 44 19 98, Lizanne Danan, tél. 01 42 44 19 90 **Traffic manager** Stéphane Batta, tél. 01 42 44 00 13 **Chargée de planning publicitaire** Charlotte Willems, tél. 01 42 44 16 62

Développement et Nouveaux Médias Chargé d'acquisition/promotion Thomas Feyfant, tél. 01 42 44 10 57 **Chef de projet digital** Benjamin Rault **Directeur technique** Christophe Vanzyghem **Graphisme** Olivier Dupeyron **Assistante** Geneviève Bentkowski-Menais **Les Inrocks Store – Chef de projet** Mathias Premel **Directrice marketing et diffusion** Annabelle Bizard, tél. 01 42 44 15 65 **Assistant Inrocks Store & Diffusion** Tom Malgorn, tél. 01 42 44 16 16 **Contact Agence Destination Média** Didier Devillers et Cédric Vernier, tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr

Paie, Ressources humaines Responsable paie et relations sociales Nathalie Daval **Comptabilité Comptables** Caroline Vergiat et Patricia Barreira **Accueil, Standard** (inrocks@inrocks.com) Geneviève Bentkowski-Menais, Walter Scassolini **Fabrication Directeur de production** Virgile Dalier **Fabrication** Gilles Courtois **Impression, gravure, brochage, routage** SIEP, ZA Les Marchais, rue des Peupliers, 77590 Bois-le-Roi, **distribution** Presstalis. Imprimé sur papier produit à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant le label "imprim'vert", brocheur et routeur utilisant de "l'énergie propre". Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100%, certification : PEFC 100%, P tot = 0.008kg/to couverture origine papier : France ; fibres issues de forêts durablement gérées, certification : PEFC, P tot = 0.01kg/to

Abonnement Les Inrockuptibles, B1302, 60643 Chantilly Cedex **abo.lesinrocks@ediis.fr ou tél. 03 44 62 52 35**, Tarif France 1 an : 115€

Fondateurs Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski

©Les Inrockuptibles 2019. Tous droits de reproduction réservés.

Les Inrockuptibles -11-17 septembre 2019

Figure de la danse depuis les années 1990, la chorégraphe espagnole **LA RIBOT** se joue des frontières géographiques et esthétiques. Une œuvre qui est l'un des grands rendez-vous de cette **RENTRÉE SCÈNES**.

TEXTE Philippe Noisette

LES GRANDES TRAVERSÉES

LA LISTE DES PROPRIÉTAIRES D'UNE DES "PIÈCES DISTINGUÉES" CRÉÉES PAR MARIA LA RIBOT DEPUIS 1993 ressemble à une distribution idéale. On y retrouve les noms de Mathilde Monnier et Jérôme Bel, la chorégraphe et la compagnie espagnoles Olga Mesa et Mal Pelo, le performeur Franko B, des galeries d'art, et même, plus surprenant, Daikin Air Conditioners (Madrid). Ces *Piezas distinguidas* sont dès lors activées par La Ribot elle-même. Son corps est son œuvre. Elle peut se transformer en femme-sandwich – littéralement –, se couvrir d'une pancarte *"Se vende"* ("à vendre") ou, nue sur une chaise, pliée en deux, se laisser aller aux sanglots. Peu à peu, ces pièces distinguées ont fait œuvre : après *Piezas distinguidas,* il y aura en 1997 *Mas distinguidas*, puis *Still Distinguished* (2000).

Jusqu'à ce *Panoramix*, représentation de trois heures, compendium des trente-quatre premières pièces distinguées attendues au Festival d'Automne. *"Je ne savais pas où j'allais en commençant les* Pièces distinguées. *Mais ce projet a toujours été dans ma tête. J'avais juste besoin de temps pour le réaliser. Le plus étonnant pour moi, c'est que par rapport à d'autres projets, je sais avec clarté ce que je veux faire de chaque* Pièce", déclare Maria. Investissant des musées comme des théâtres, s'amusant de la position du mécène, elle y parle d'une femme vivante, de sexualité.

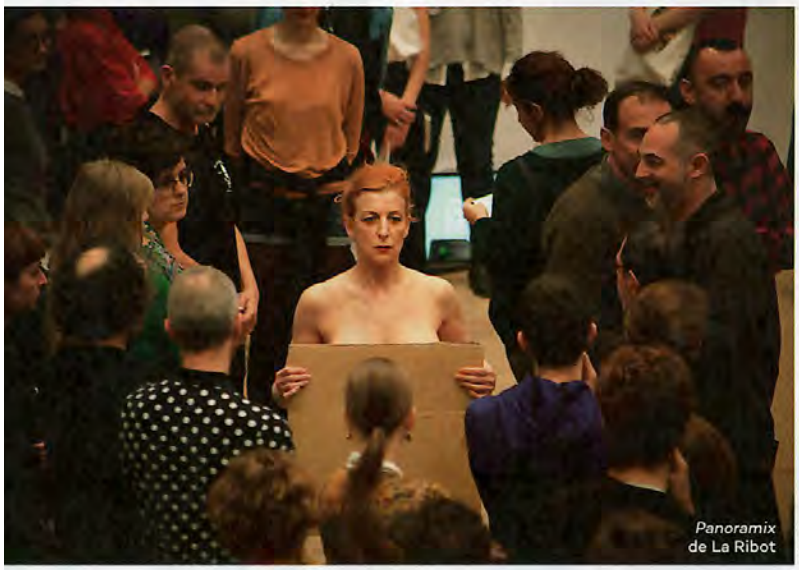
Le dernier volet en date, *Another Distinguée,* est superbe d'engagement. La Ribot n'y est plus seule, partageant la scène avec le chorégraphe sud-africain Thami Manekleha et son vieux complice, Juan Lorente, acteur chez Rodrigo García. Gravitant autour d'une mystérieuse sculpture noire, la triplette actionne huit nouvelles *Pièces distinguées*. Le plus souvent rampant à terre, les solistes se défont de leur peau de scène pour s'offrir au regard de l'autre. Dans une scène saisissante, les corps deviennent décor d'une toile vivante. Renouvelant en partie son geste initial, l'artiste démontre la force d'un propos unique.

Après des études en danse classique à Madrid, Maria Ribot – devenue La Ribot – va naviguer entre théâtre et danse, de Cologne à Paris en passant par New York. A la fin des années 1980, elle crée un collectif avec Blanca Calvo, Bocanada Danza. Mais c'est en solitaire avec *Socorro! Gloria! (strip-tease)* qu'elle amorce le processus qui va mener aux *Pièces distinguées*. Ces morceaux de choix seront vus par beaucoup comme un pied de nez à la danse contemporaine institutionnelle. Bien avant que l'on ne parle – à tort – de "non danse", Maria Ribot définit d'autres contours, flous, à la représentation. Le public, souvent assis autour d'elle, devient partie prenante d'un rituel chorégraphique.

Un projet sans limite ? La Ribot envisage d'aller jusqu'au numéro 100. *"J'en suis à 53. Je ne finirai peut-être jamais le projet. Il y a des jours où je n'ai pas envie d'arriver à la fin et où j'aimerais imaginer une* Pièce 53 A, *une* 53 B. *Voire en faire dix d'un coup"*, s'amuse la performeuse. Entre-temps, La Ribot s'est réalisée avec des pièces d'une autre ampleur comme *Laughing Hole*, où elle tentait de se confronter au réel – celui des années Bush ou de Guantanamo – ou *Gustavia,* fantaisie débridée en dialogue avec Mathilde Monnier.

A l'heure d'un mouvement comme #MeToo ou de la grève pour le climat, →

Pablo Zamora



Panoramix de La Ribot

Alfred Mauve

on ne peut s'empêcher de voir dans son art féministe un manifeste. *"Je ne crois pas pouvoir dire que l'actualité se reflète dans mon travail. J'essaie plutôt de la reconvertir en poésie. Ce qui ne veut pas dire que je ne suis pas interpellée par la cause féministe ou environnementale. La rage, c'est important. Le besoin de modifier le point de vue aussi. On ne va pas changer le monde, mais l'art peut changer la façon de réfléchir, d'être les uns avec les autres. Lorsque je mets en scène quatre trisomiques en plein désir, c'est politique."*

La Ribot fait ici référence à *Happy Island*, tout juste mis en scène avec la compagnie de danse inclusive Dançando com a Diferença. Cette troupe basée à Madère au Portugal a convié Maria La Ribot à collaborer sur ses terres. Le plus beau dans *Happy Island* est que la signature La Ribot reste entière. On retrouve sur le plateau énergie et concentration tout autant qu'une sensualité explosive. Sur une bande-son électronique, ces interprètes laissent libre cours à une fantaisie dont l'acmé serait une sorte de bacchanale filmée par Raquel Freire dans la forêt de Funchal.

Henrique Amoedo, responsable de cette compagnie, résume la situation : *"La Ribot mettait le feu pendant une semaine et nous avions un mois pour l'éteindre avant la prochaine session de répétitions !"* Cette façon d'aborder l'intime, surtout dès lors que l'on réunit des personnes en situation de handicap, n'est pas sans rappeler le travail de Sidi Larbi Cherkaoui ou Jérôme Bel. La Ribot, simplement, en fait une célébration des sens, foutraque et libre. Le résultat, découvert au festival Latitudes contemporaines au printemps dernier, est renversant.

"Je n'imagine jamais que je ne puisse pas être moi", ponctue l'Espagnole. Avec le Portrait proposé par le Festival d'Automne à Paris, La Ribot va également donner la possibilité aux visiteurs de se plonger dans ses carnets de travail avec l'exposition *Se vende*. Elle ne sait si les gens vont apprécier ces lignes, ces dessins – *"En espagnol. Il y a même des listes et des recettes !"* C'est un peu Maria de l'intérieur.

Enfin, elle reprendra langue avec Mathilde Monnier le temps d'un spectacle encore en gestation. *Please Please Please* est aussi une affaire de pensée en commun. *"J'ai entendu Tiago Rodrigues à la radio, et je me suis dit que c'était lui dont nous avions besoin."* Le duo devenu trio avec le metteur en scène portugais va s'autoriser le pas de côté, le verbe haut. Il s'agira de questionner la norme dans un monde, y compris peut-être celui des écoles d'art, où elle tend presque à devenir la règle.

"On ne va pas changer le monde, mais l'art peut changer la façon de réfléchir, d'être les uns avec les autres"
MARIA LA RIBOT

Maria, après s'être installée à Londres, a accosté en Suisse mais a gardé quelque chose de cet esprit nomade. Son travail sur les limites de l'art, ou plutôt l'absence de limites, porte en lui les traces de ces déplacements continuels. La Ribot dit souvent que la scène est une énergie, une concentration qui doit expliquer. *"Ce ne sont pas les frontières, mais la transversalité qui m'importe. L'idée de traverser encore et toujours."*

Le plus dur serait alors de définir ce que La Ribot est : danseuse, plasticienne, vidéaste. Un peu tout cela, mais surtout plus que cela. Une émission sur Arte présentait La Ribot comme la *"mère de l'art féministe"*. Elle en rit encore. *"Je suis mère, je suis artiste, je suis féministe."* Les artistes l'intéressent lorsqu'ils dépassent leur art. *"Loïe Fuller a changé la scène, pas la danse. Tout était important pour elle, de l'abstraction à la lumière ; le corps était plus qu'un instrument."*

Dans son panthéon personnel, La Ribot place Cindy Sherman, Pina Bausch, Maguy Main, Lars von Trier, *"enfin moins maintenant"*. Surtout, elle est *"amoureuse de Buster Keaton. Il était au centre d'un monde bien plus large que le cinéma."* La Ribot admire ces bricoleurs de génie. *"Jean-Luc Godard aussi fait des choses de ses mains, comme Buster."* Et de conclure : *"J'ai besoin de l'échelle humaine."* Ce Portrait La Ribot sera définitivement hors format. On s'en réjouit d'avance. ●

Portrait La Ribot au Festival d'Automne
Panoramix conception, mise en scène, chorégraphie et interprétation La Ribot, du 14 au 22 septembre, Centre Pompidou, Paris
Another Distinguée conception, mise en scène et chorégraphie La Ribot, du 13 au 16 novembre, CENTQUATRE-PARIS, Paris
Se vende – Partie I du 14 au 23 septembre, Centre Pompidou, Paris
Se vende – Partie II du 5 octobre au 16 novembre, CND, Pantin, entrée libre
Laughing Hole direction et chorégraphie La Ribot, le 5 octobre, CND, Pantin, entrée libre
Please Please Please spectacle de La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues, avec La Ribot et Mathilde Monnier, le 15 octobre, Espace 1789, Saint-Ouen, du 17 au 20 octobre, Centre Pompidou, Paris
Happy Island direction et chorégraphie La Ribot, avec Dançando com a Diferança, du 7 au 9 novembre, CND, Pantin

festival-automne.com

Libération – 13 septembre 2019

Maria Ribot tient à la fois de Buster Keaton, pour la présence tragique et drolatique, et d'une reine almodovarienne, pour la voix rauque et carnavalesque. PHOTO PABLO LAMBIRA

La Ribot, enchère et en os

De la Tate Modern de Londres aux festivals underground de Berlin, la performeuse espagnole présente depuis 1993 ses «pièces distinguées», œuvres vivantes qu'elle a parfois mises en vente. Le Festival d'automne à Paris lui consacre un programme d'exposition et de spectacles.

Par
ÈVE BEAUVALLET

Quelque chose de curieux relie le musée madrilène Reina Sofia à l'informaticien suisse Serge Rochat ou au chorégraphe français Jérôme Bel *(lire ci-contre)*. Ils sont tous propriétaires d'une œuvre d'art contemporain qu'ils n'auront aucun mal à stocker, mais peineront sûrement à revendre sur le marché et ne pourront plus contempler dans trente ans. Achetée environ 1000 dollars (905 euros), leur œuvre est immatérielle, dure entre une et sept minutes, voyage du Brésil à l'Afrique du Sud, et prend toujours l'allure d'une grande femme rousse androgyne, qui tient à la fois de Buster Keaton, pour la présence tragique et drolatique, et d'une reine almodóvarienne, pour la voix rauque et carnavalesque. A tous, par contrat, l'artiste espagnole installée à Genève Maria Ribot, dite «La Ribot», a vendu une petite part d'elle-même entre 1993 et 2003. Une très courte performance numérotée, vignette corrosive qu'elle interprète souvent nue dans les musées au milieu des spectateurs et qui, collée à toutes les autres, forme une série sans fin intitulée les «pièces distinguées». Chacun des collectionneurs sera prochainement invité à (re)voir son œuvre à Paris ou Pantin (Seine-Saint-Denis), dans le cadre du grand portrait que lui consacre aujourd'hui le Festival d'automne à Paris.

Lorsqu'elle avait 30 ans, La Ribot a décidé qu'elle créerait 100 «pièces distinguées». Elle a désormais 57 ans, en a créé 53, et voudrait retenir les chiffres, et avec eux le temps, en en créant une numérotée 53A, une 53B, pour être bien sûre de ne jamais achever le projet. En même temps, après l'avoir baladé de la Tate Modern de Londres aux festivals underground de Berlin pendant des années, elle est fatiguée de le jouer. Peut-être qu'après cet automne, elle mettra un terme à cette entreprise. Histoire de se consacrer par exemple à son premier long métrage, elle qui raffole de cinéma: elle a créé tout un projet sur les figurants de *Spartacus* et cite volontiers Peter Sellers et les grands burlesques anglo-saxons.

FARCES ACIDES

La der des ders, donc. Mais La Ribot sait changer d'avis. Par exemple, quand elle nous a retrouvés en terrasse à Paris, un soir, elle a commencé par dire: *«Je suis trop fatiguée, si je commande une bière je m'effondre.»* A la troisième, elle était tout à fait fringante. Au cours de la soirée, son français à très fort accent espagnol s'est mixé à de l'anglais (elle a longtemps vécu à Londres) et à une foultitude de mots non répertoriés, hybrides entre les trois langues – un free-jazz linguistique dont elle rit en nous tapotant le bras. *«Et vous avez remarqué le nombre de mots qui sont féminins en espagnol et masculins en français, et inversement ? Du coup, je confonds tout le temps les genres, je m'en fous!»* Elle a quelques raisons d'être fatiguée: à peine revenue de Lausanne où elle vient de créer une pièce un peu obscure avec sa copine Mathilde Monnier et le dramaturge Tiago Rodrigues, elle enchaîne le lendemain avec le montage de son exposition au centre Pompidou, pour laquelle elle a dû trier ses 40 carnets de travail accumulés depuis 1982, où s'entrechoquent citations, to do lists, recettes de cuisine. Elle présentera également cette performance qu'on aime particulièrement, *Laughing Hole* (2006): quatre femmes courent, dérapent et se vautrent sur un sol jonché de pancartes en carton en s'esclaffant comme des gosses en cour de récré alors qu'elles brandissent des messages atroces sur Gaza ou Guantánamo – une performance de six heures au cours de laquelle on peut entrer et sortir comme dans une expo. D'autre part, elle doit donc préparer la reprise de ses «pièces distinguées», farces acides divisées en deux compiles: notre préférence va vers les pièces des débuts regroupées dans l'anthologie *Panoramix*, qui sont jouées seule, nue, avec des outils rudimentaires et domestiques (carton, chaise, scotch, etc.)

Le projet des «distinguées», raconte-t-elle, date d'une époque où les performeurs et chorégraphes n'étaient pas autant convoités par les musées. En cela, elle est pionnière. C'était le mitan des années 90 et on ne débattait pas vraiment de la valeur et de la circulation de ces œuvres vivantes, ces «performances» qui posent pas mal de colles au marché de l'art aujourd'hui – c'était encore l'objet de la foire bruxelloise A Performance Affair, le week-end dernier. Bien sûr, rappelle-t-elle, il y avait eu Yves Klein avant, qui, en 1962, avait vendu une *Zone de sensibilité picturale immatérielle* à Dino Buzzati. Une vente de «rien», avec un reçu qui spécifiait: *«Cette zone transférable ne peut être cédée par son propriétaire qu'au double de sa valeur d'achat initiale.»* Bien sûr, d'autres ont poussé la logique plus loin qu'elle, pliant le marché à leurs pratiques, comme la star du genre, Tino Sehgal, *«un ami d'ami»* de La Ribot, qui vend par contrat oral et monnaie en liquide à plusieurs milliers de dollars ses performances dont il ne veut archiver aucune trace.

PIED DE NEZ

La «vente» de La Ribot demeure, comme elle le dit elle-même, *«essentiellement sémantique et poétique»*. Le contrat stipule que l'artiste doit inviter le propriétaire chaque fois que sa «pièce distinguée» est présentée quelque part dans le monde. Ce dernier ne peut exiger la présentation de sa performance, mais il peut la revendre – ce qui n'est encore jamais arrivé. Le contrat passé entre La Ribot et les acquéreurs des pièces fut chaque fois oral, sauf celui conclu avec le musée Reina Sofia de Madrid cet été: Soledad Lorenzo, l'ancienne galeriste de l'artiste et propriétaire de la pièce distinguée n°33, *Es liquid*, a légué toute sa collection à l'institution. Le pied de nez au marché n'est pas juste anecdotique. Ce mode de production malicieux – par vente ou préachat de chacune des vignettes, donc – parle au fond de la même chose que les œuvres. De la propriété, du corps-outil, du corps-objet, un matériau sécable, à plier, déplier, monter, démonter, empaqueter, affréter.

CULTURE/

«Ce principe de vente d'œuvre vivante, c'est comme une part de soi qu'on rachète»

Des amateurs de La Ribot ont acquis des micro-performances de l'artiste de quelques minutes à peine. Ils racontent ce curieux achat.

Trois (presque) propriétaires expliquent ce qui les a motivés à acheter une «pièce distinguée», œuvre immatérielle et éphémère de La Ribot.

Jérôme Bel, chorégraphe

«Mon achat date de 1999, et le prix était de 1 000 euros. Maria m'a attribué la pièce n°31, intitulée *De la Mancha*, qui m'a ravi: nue, elle commence par revêtir une affreuse culotte en latex, et finit par faire du crochet en lisant à haute voix *Don Quijote de la Mancha*. Le résultat se révèle calamiteux, saisissant et… hilarant. En tant que propriétaire, je suis invité au spectacle quand «ma» pièce est dansée, je peux aussi inviter des ami(e)s à assister à la représentation pour leur montrer mon acquisition, mais je n'ai aucun droit dessus, aucun certificat, aucune photo. Rien. Un rêve de collectionneur: aucun problème de stockage, d'assurance ou de conservation… C'est pourquoi l'année suivante, j'ai acquis sans la moindre hésitation la première œuvre de Tino Sehgal, tout aussi immatérielle.»

Serge Rochat, spectateur

«Ma femme, Isabelle, et moi-même sommes des spectateurs de danse très assidus depuis plus de vingt ans, nous voyons entre 80 et 100 pièces par saison en Suisse. C'est un espace-temps à nous. Quand nous avons découvert La Ribot, j'ai décidé d'offrir une des pièces à ma femme pour Noël 1998. C'est celle inspirée de la *Vénus à son miroir* de Vélasquez, la pièce n°17, *Sin Titulo IV*, où La Ribot, allongée nue, fait rouler un miroir rond sur un rail le long de son corps, de plus en plus vite. Je serais curieux de voir si elle se vendrait aux enchères, il faudrait qu'on en discute avec Maria un jour, pourquoi pas?»

Lætitia Dosch, auteure, comédienne

«Une des dernières "pièces distinguées" que La Ribot ait créée, c'est un jeu sado-maso entre un homme et une femme entièrement vêtus d'un collant, et qui se le découpent mutuellement à l'aide de tout petits ciseaux. J'ai pleuré quand je l'ai vue. Ce truc violent ramené du côté du jeu… J'ai voulu l'acheter mais je n'ai pas pu parce qu'ils sont deux et qu'en termes de droits d'auteur, ça posait des problèmes. Mais ce principe de vente d'œuvre vivante, c'est génial. C'est comme une part de soi qu'on rachète. De toute façon, c'est une grande chance qu'on l'ait, cette femme. Heureusement qu'elle existe. Avec elle, j'ai fait des tournées dans le monde entier, avec *Paradistinguidas* (2011) notamment. Et c'est super parce qu'elle vient du populaire, de la corrida, c'est très naturel pour elle d'aller dans des petits festivals de villages, se mêler à tout le monde. Avec elle, il fallait beaucoup lire. Elle sait transformer n'importe quel concept en spectacle. Elle vient voir toutes mes pièces. Il y a une phrase qu'elle m'a dite un jour et que je garde toujours: *"De toute façon, le poison de la femme, c'est le doute."* Et elle, c'est une des plus courageuses personnes que je connaisse artistiquement.»

Recueilli par **Ê.B.**

Exemple emblématique, la pièce n°14: La Ribot, nue, accroche à son cou une pancarte en carton stipulant «*se vende*» («à vendre»), enfile une chaise pliable qu'elle ouvre et ferme de plus en plus vite sur son bassin et devient peu à peu devant nous une prostituée en train de se faire baiser passivement contre un mur. «*C'est d'autant plus intéressant que l'objet, la chaise, désigne un homme et non une femme. C'est cette pièce que j'aurais voulu offrir à ma femme mais malheureusement je n'ai pas pu la racheter à son propriétaire*, raconte Serge Rochat, heureux acquéreur d'une autre pièce distinguée, la n°17 *(lire ci-contre)*. Dans une autre, *Pa amb tomàquet*, évocation des rituels préliminaires à l'acte érotique, La Ribot émiette et frotte sur son corps une gousse d'ail, puis des tomates avant de verser un filet d'huile d'olive.

Donc oui, elle comprend pourquoi certains médias la présentent parfois comme «*la mère de l'art féministe*». Même si elle est plutôt fille ou cousine – de l'Autrichienne Valie Export, par exemple –, même si son travail est moins doloriste que les plonnières du body-art, et même si elle-même ne croit pas trop à cette notion d'«art féministe». «*Attention, je suis féministe, mais je ne pense pas tout le temps mon art de façon aussi genré.*» Reste qu'à l'heure du marché de l'art post-#MeToo, on ne serait pas étonné de voir gonfler la liste des prétendants. Les dernières «distinguées» ne sont pas à vendre, mais les premières n'ont pas toutes un propriétaire.

PANORAMIX du 14 au 22 septembre et l'expo ***SE VENDE (PART. I)*** du 14 au 23 septembre au centre Pompidou, 75005. ***LAUGHING HOLE*** le 5 octobre et l'exposition ***SE VENDE (PART II)*** du 5 octobre au 16 novembre au Centre national de la Danse, Pantin (93). A signaler: le reste du programme La Ribot sur le site du Festival d'automne à Paris.

M Le magazine du Monde – 14 septembre 2019

Le sens du détail.

Ébats de siège.

Par Rosita Boisseau

La chaise pliante en bois est l'accessoire fétiche de la danseuse et chorégraphe Maria Ribot. Dans sa performance marathonienne *Panoramix,* cet objet tout à fait ordinaire devient son partenaire. Nue, à l'exception d'un carton accroché autour du cou sur lequel est écrit *« For sale »,* elle se glisse à l'intérieur de la chaise et commence à la mouvoir frénétiquement, le regard lointain et froid. Les claquements et grincements du meuble suggèrent un coït mécanique qui laisse la performeuse effondrée au sol, une fois sa mission accomplie. Parallèlement, sous l'influence de Pina Bausch, dont la chaise est un accessoire emblématique de son travail, la performeuse espagnole a aussi conçu l'installation *Walk the Chair* (2010), entrée dans la collection du Centre Pompidou.
Un amas de chaises pliantes sur lesquelles sont écrites des citations de personnalités, de la danseuse Isadora Duncan au philosophe Ludwig Wittgenstein, est posé en vrac. À charge pour les spectateurs de les manipuler pour lire les phrases.

Panoramix, de Maria Ribot, Festival d'Automne, du 14 au 22 septembre. www.centrepompidou.fr Exposition *« Se Vende »,* du 14 au 23 septembre, au Centre Pompidou, puis du 5 octobre au 16 novembre, au Centre national de la danse à Pantin. www.cnd.fr

Télérama Sortir – 14-21 septembre 2019

La Ribot – Panoramix 1993-2003

A partir du 14 sept., 19h (lun., sam.), Centre Pompidou, 4e, festival-automne.com. (14-18 €).

TT Maria Ribot est à l'affiche du Festival d'automne en long, en large et en travers. Et c'est une bonne nouvelle ! Elle fait l'objet d'un grand portrait avec six productions à voir ou à revoir, comme *Another Distinguée* ou encore *Laughing Hole*. *Panoramix* ouvre le menu, regroupant de petites formes performatives présentées dans leur intégralité, trois heures durant. Un marathon où notre énergumène de la scène jongle avec les choses de la vie courante, avec la verve et l'ironie qu'on lui connaît. Parmi les créations, il faudra compter sur *Please Please Please*, écrit par Tiago Rodrigues et interprété en duo avec Mathilde Monnier.

Anousparis.fr – 16 septembre 2019

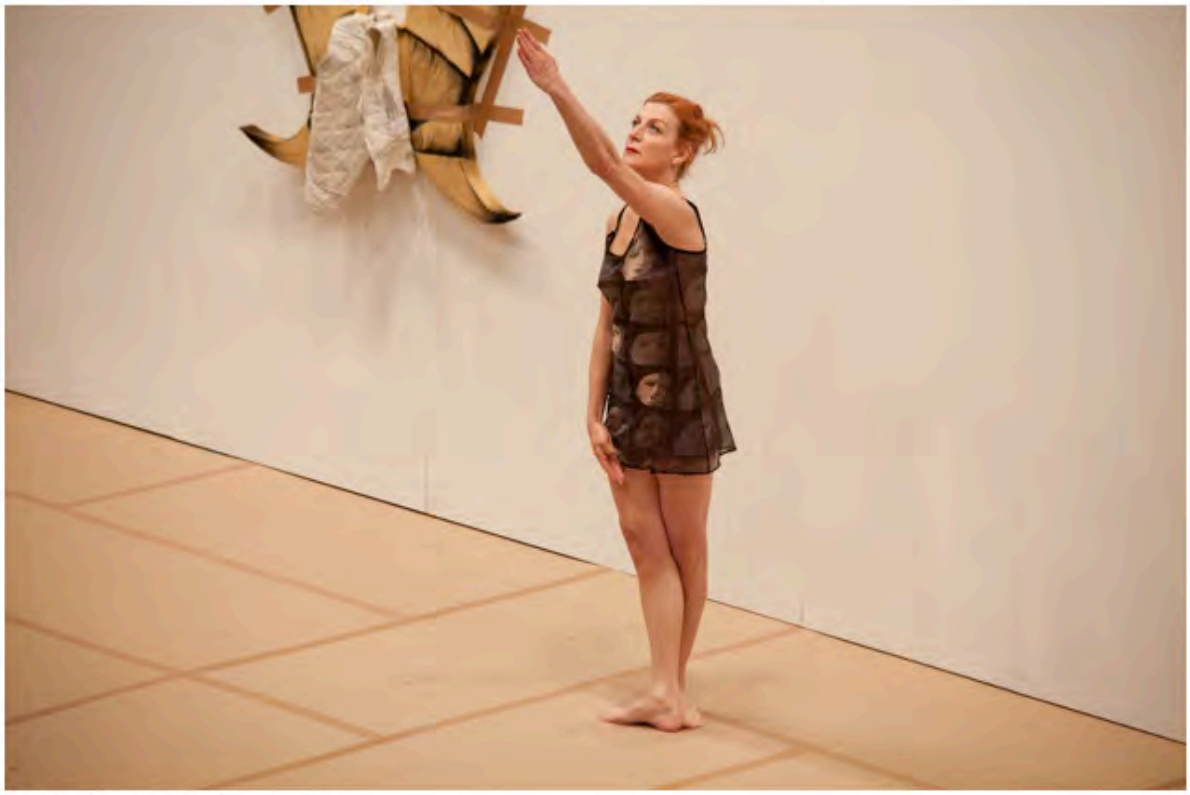
Claire Nini
il y a 1 jour

5 spectacles de danse à voir en septembre

C'est aussi la grande rentrée de la danse dans les théâtres parisiens ! Reprenons les bonnes habitudes, et pourquoi pas un abonnement à l'année comme résolution de septembre, certainement plus facile à tenir qu'un abonnement dans une salle de sports... Suivez le guide pour vibrer devant notre sélection de spectacles de danse tout le mois de septembre !

Panoramix de La Ribot

au Centre Pompidou dans le cadre du Festival d'automne jusqu'au 22 septembre 2019



© La Ribot / Centre Pompidou

La danse s'invite au Musée ! Et il n'y a pas de hasard : c'est parce que l'artiste chorégraphe La Ribot numérote ces pièces distinguées comme des œuvres d'art qu'elle aime rassembler comme autant de vignettes en séries. Avec Panoramix, c'est une rétrospective à travers son répertoire de 1993 à 2003 qui est montrée au public du centre Pompidou jusqu'au 22 septembre. Pour prolonger l'aventure dans le monde de La Ribot, deux expositions à la découverte de l'univers de cette artiste hors-norme sont à voir au Centre Pompidou jusqu'au 23 septembre (Se Vende Partie I) et (Se Vende Partie II) au CND de Pantin du 5 octobre au 16 novembre. On ne peut pas vous en dire plus car une telle expérience ne se raconte pas, elle se se vit !

La Ribot
exposition - performance

Arts-chipels.fr – 16 septembre 2019

DANSE

LA RIBOT . PANORAMIX. LA DÉRISION COMME ARME DE DESTRUCTION MASSIVE.

16 SEPTEMBRE 2019

Rédigé par Fabienne Schouler et publié depuis Overblog

Waouh , quelle incroyable performance de 3 heures que nous offre La Ribot avec Panoramix. Au début, on entre dans la salle immense, vide ou presque, quelques objets répandus par terre par endroit. Et puis on la découvre, au fond, allongée, nue qui nous tourne le dos. Elle nous accueille ainsi, totalement nue, sa garde-robe et ses accessoires qu'elle a confectionné intégralement et qui sont fixés au mur avec du gros scotch. Elle utilisera tout, absolument tout dans les trente-quatre pièces des trois séries distinguées, qui compose Panoramix et qu'elle réinterprète ici au rythme de son inspiration.

C'est une performance qui tient plus du marathon que de la chorégraphie mais on reste en haleine d'un bout à l'autre, parfois amusée, parfois étonnée et parfois interrogative. Elle nous questionne perpétuellement et nous provoque en permanence et à chaque pièce elle interroge, ironise et remet en question la représentation du corps, encore et encore comme un leitmotiv, dans la danse bien sûr mais aussi dans la mode et dans la société de consommation, dans nos rapports aux objets, dans nos rapports même à l'image que l'on s'en fait. Elle nous bouscule avec ironie et dérision ce qui rend son propos entendable et entendu. Elle joue avec les spectateurs et les bouscule gentiment en les obligeant à se lever, à bouger, à la suivre car elle n'arrête pas, elle arpente la salle immense de long en large en pourfendant les groupes de spectateurs qui s'étaient tranquillement installés assis par terre. De bon gré ils se lèvent et la suivent puis se rassoient et se relèvent.

Elle déconstruit viscéralement la danse et sa relation au corps et s'attaque aux archétypes et aux « codes » des danseuses et de la composition chorégraphique, Un grand moment est le décrochage du mur en un seul geste de la panoplie de l'ange par exemple.

Elle interroge bien sûr notre rapport à la nudité. Qu'est-ce qu'elle nous renvoie de nous-même et nos rapports aux autres dans cet étrange voyeurisme / exhibitionnisme ? Qu'est-ce qu'elle dit de la société de consommation version Guy Debord et encore plus du monde de l'art contemporain et de la marchandisation du corps ? Bref un foisonnement riche et prolifique pour cette artiste inclassable qui Influencée par l'histoire de la danse, du théâtre et de la performance, autant que par les arts visuels, a été une des premières chorégraphes à investir aussi franchement les musées et les galeries.

Le Festival d'Automne à Paris lui rend ainsi hommage à travers un parcours de six projets hybrides, performances chorégraphiques, exposition rétrospective et révisite des thèmes qui ont fait son succès.

La Ribot

- **Panoramix** du 14 au 22 Septembre Centre Pompidou
- **Exposition Se Vende** du 14 Septembre au 16 Novembre
  Centre Pompidou
- **Laughing Hole** Danse / le 5 Octobre au CND
- La Ribot / Mathilde Monnier / Tiago Rodrigues
  Please Please Please
  Danse du 17 au 20 octobre Centre Pompidou
- **Dançando com a Diferença / Happy Island** du 7 au 9 Novembre au CND
- **Another Distinguée**
  Danse du 13 au 16 Novembre au Cent quatre

Unfauteilpourlorchestre.com - 17 septembre 2019

Panoramix, conception La Ribot, Centre Pompidou / Festival d'Automne à Paris

Sep 17, 2019 | Commentaires fermés sur Panoramix, conception La Ribot, Centre Pompidou / Festival d'Automne à Paris

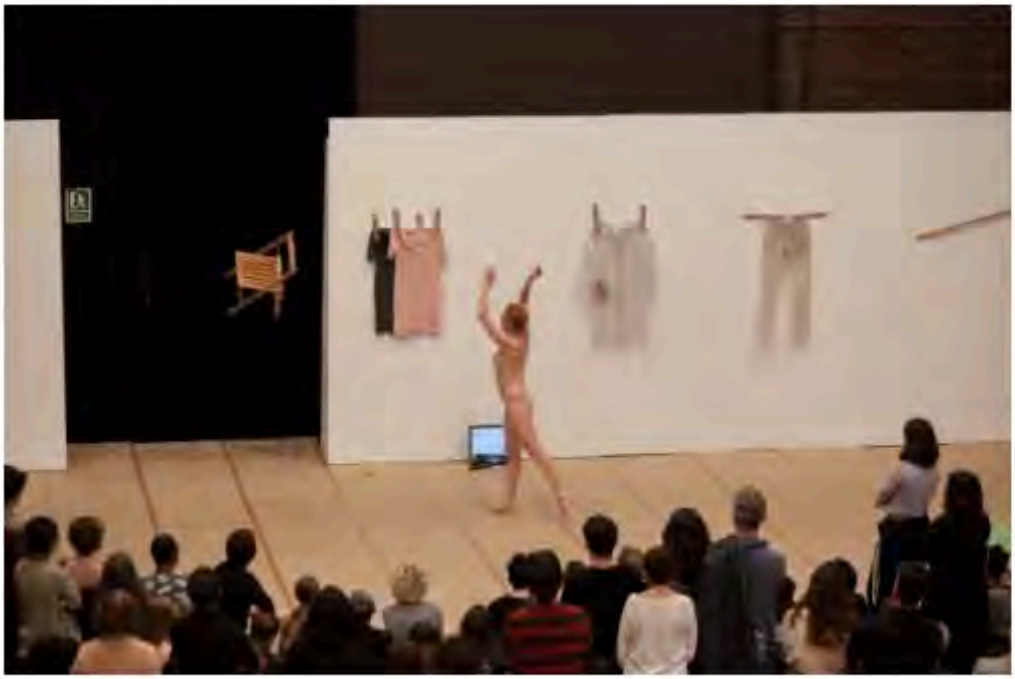
© Alfred Mauve

fff **article de** ***Denis Sanglard***

Au croisement de la danse, du théâtre et des arts plastiques, flamboyante, rousse, nue et droite comme un I – formation classique oblige – La Ribot investit le Centre Georges Pompidou. ***Panoramix***, 34 solos enchaînés en trois heures, 34 performances sur les cinquante-trois créées jusqu'à présent, une centaine sont prévues à terme. Ces « pièces distinguées », sous influence de Satie, formes brèves n'excédant pas 7 minutes, avec une économie de moyen radicale, jouant de la récup, ainsi mises bout à bout, montre la cohérence d'un parcours qui ne s'épuise pas mais s'enrichit par cette accumulation, creusant toujours le même sillon, approfondissant une réflexion sur le corps féminin toujours aussi aigüe.

Entre le corps naturel et le corps fabriqué, stéréotypé, violenté, soumis aux injonctions. Un corps comme construction sociale et politique dont se joue, pince sans rire et parfois de façon burlesque, La Ribot. Corps accessoirisé pour une figure stéréotypée dénoncée avec trois fois rien (casques, robes, tuba, lego, chaussures… et l'indispensable et récurrente chaise pliante comme une signature) mais toujours avec la même pertinence, la même symbolique, comme autant de signe d'un corps assigné à une condition qui le dépossède, l'annihile. Entre le corps objet et le corps sujet, le corps mis à nu accuse les mécanismes sociaux et politiques qui participent à la construction, comme sa déconstruction, du corps féminin, voire de sa marchandisation, sa consommation. La Ribot se dépouille, agite les oripeaux d'une féminité de pacotille, accessoirisée, fragmentée comme autant de rôles attribuées et contraints, imposés par la société. Et ce bric-à-brac d'objets qui signe l'assujettissement de la femme est exposé, dûment scotché sur les murs. Une représentation muséale d'une ironie mordante… Reliques arrachées au long de ce marathon que La Ribot, après leur usage, jette délibérément au sol comme on jette son froc aux orties. Une mise à sac en règle de cette muséologie absurde et obstinée à réduire le féminin au stéréotype. Qu'elle emprunte aux canons de l'histoire de l'art ou stéréotypes sociétaux, La Ribot oppose au final un corps rétif à tout modèle, qu'elle pulvérise allégrement. La nudité est un manifeste qui acte une présence, une volonté d'être et non un artefact. La brièveté des performances, cette oscillation entre les genres fait toute la valeur et la force subversive de ces pièces ainsi assemblées, cousues serrées et finement ensemble comme un patchwork.

Performance immersive, on suit La Ribot d'un bord à l'autre de l'espace, offrant une proximité troublante voire violente selon les pièces. Libre à nous de s'en approcher, s'en éloigner. Pas de parcours indiqué, un jeu sur les perspectives, le regard, le rejet, ou l'adhésion. Une mise en danger tout aussi symbolique que les actions engagées. Il est bien de voir de nouveau cette compile augmentée. Avec ***Panoramix***, formidable espace critique c'est toute la cohérence tranchante, l'intelligence d'une artiste protéiforme, engagée, trente ans d'un parcours singulier exemplaire, qui se confirme.



© Alfred Mauve

Panoramix conception, mise en scène, chorégraphie, interprétation La Ribot

Lumières pour la reprise Éric Wurtz

Lumières et son Daniel Demont

Costumes et accessoires La Ribot, Pepe Rubio

Conception spatiale La Ribot, Almudena Ribot

Musique Paolo Conte, Ivano Fossati, Ruben Gonzales, Fernando Lopez, Hermoso, Javier Lopez de Guerena, Django Reinhardt, Carlos Santos, Erik Satie, Velma

Directrice technique pour la reprise Marie Prédour

Technicien pour la reprise Guillaume Defontaine

Assistante plateau pour la reprise Tamara Alegre

Du 14 au 22 septembre 2019 à 19 h

Centre Pompidou

Place George Pompidou

75004 Paris

Réservations 01 44 78 12 33

www.centrepompidou.fr

www.festival-automne.com

Spectacles La Ribot

Laughing Hole

CND le 5/10

Please Please Please

Avec Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues

Espace 1789 / Saint Ouen le 15/10

Centre Pompidou du 17 au 20/10

Happy Island

Avec Dançando com a differença

CND du 7 au 9/11

Another Distinguée

Le 104 du 13 au 16/11

Culture.gouv.fr – 18 septembre 2019

Festival d'Automne 2019

Théâtre, danse, performance, cinéma, musique et arts plastiques du 10 septembre au 31 décembre

Pour sa 48e édition, le Festival d'Automne invite une nouvelle fois les publics à assister à un panorama original et sans égal de spectacles où se rassemblent et s'accordent merveilleusement théâtre (Vincent Thomasset, Jonathan Capdevielle, Émilie Rousset…) danse (Boris Charmatz, La Ribot, Steven Cohen, Gisèle Vienne, Jérôme Bel, William Forsythe, Marcelo Evelin, Latifa Laâbissi…), performances (Craig Shepard, Jeanne Balibar, Fanny de Chaillé, Myriam Gourfink…), cinéma (Sébastien Lifshitz, Richard Linklater…), musique et arts plastiques (Anna Boghiguian, Christodoulos Panayiotou. 58 lieux parisiens et franciliens partenaires accueillent cette année du 10 septembre au 31 décembre une centaine d'artistes venus d'Europe (Chypre, Italie, Allemagne, Belgique, Portugal, Danemark, Grande-Bretagne…), mais aussi d'Égypte, de Corée, de Taïwan, de Chine, d'Australie, du Brésil, d'Afrique du Sud, du Canada, de la République Démocratique du Congo… Trois grands portraits enrichissent cette manifestation à nulle autre pareille : Merce Cunningham, lumineux et magistral danseur et chorégraphe américain, dont le Festival célèbre le centenaire de sa naissance. Pour sa première édition en 1972, il accueillait un *event*, inaugurant une longue histoire commune – jusqu'en 2009 et *Nearly 90*, dernière pièce du chorégraphe ; La Ribot, figure majeure de la danse plasticienne, a développé une œuvre en rhizome qui doit sa radicalité à sa façon de prendre l'art à sa racine, là où le corps et l'idée s'éprouvent en toute liberté ; Claude Vivier : second chapitre, ce compositeur atypique, animé intimement par la musique et épris de poésie, prône l'œuvre d'art comme autobiographie, créant la vie, l'incarnant, voire la reprenant. La composition musicale, de sa propre main sur son propre corps, est cette vie, la seule authentique.

Cette édition est dédiée à la mémoire d'Alain Crombecque, directeur du Festival d'Automne à Paris de 1992 à 2009,

et à la mémoire de Bénédicte Pesle qui a fait découvrir Merce Cunningham et l'a accompagné tout au long de sa vie.

Anna Boghiguian, L'Alchimiste, 2011, gouache sur papier, 30 x 40 cm, exemplaire unique © Courtesy de l'artiste

le sujet de ses danses était la danse

Merce Cunningham

Michel Guy, fondateur du Festival, a été l'un des plus fervents soutiens de cette nouvelle forme de danse, alors méconnue et mal comprise, permettant la diffusion et la reconnaissance de Cunningham en France. A l'occasion du centenaire de sa naissance, le Festival d'Automne pose quelques jalons d'une histoire de plus d'un demi-siècle, en rendant hommage a celui qui a changé le cours de la danse au XXe siècle, la faisant entrer de plain-pied dans la modernité par un dialogue fécond avec la musique, les arts plastiques et le cinéma. Danseur exceptionnel, c'est a partir de son propre corps qu'il a cherché a repenser les possibilités du mouvement humain pour ensuite les étendre aux danseurs de sa compagnie.

Aborder Cunningham dans toute la diversité de sa production nécessite de dépasser l'aspect purement formel de sa danse – pour prendre en compte la cohérence d'une œuvre ancrée sur une théorie extrêmement précise de l'espace, du temps, et de la place du corps dans l'histoire de l'art moderne. En effet, Cunningham a écrit de la danse – plus de deux cents pièces entre 1942 et 2009 – mais il a aussi écrit sur la danse, formalisant très tôt les grands principes qui allaient structurer son œuvre.

Merce Cunningham, 1987 © Peter Hujar

La danse est un art contemporain, aussi je me sens artiste contemporaine dans la plus large extension du terme

La Ribot

Carnet d'artiste, La Ribot, 2003 © La Ribot

Le Festival d'Automne à Paris rend hommage à une figure majeure de la danse plasticienne, aussi rigoureuse qu'extravagante. La Ribot a développé une œuvre en rhizome qui doit sa radicalité à sa façon de prendre l'art à sa racine, là où le corps et l'idée s'éprouvent en toute liberté. Son œuvre, au croisement de la performance, de la vidéo et de l'installation *live*, fonctionne de fait par dérives et déviations, suivant une trajectoire vagabonde dont les formes résistent à la définition. Enfant de la Movida espagnole, La Ribot vit d'ailleurs comme elle bouge, en évitant l'inertie.

Tdg.ch – 18 septembre 2019

La Ribot, mise en pleine lumière par Berne et Paris

Danse contemporaine Consécration pour la danseuse, chorégraphe et performeuse hispano-genevoise de 57 ans.

L'incoercible artiste La Ribot fait l'objet d'une rétrospective à Paris et d'une consécration suisse.
Image: PABLO ZAMORA

Par Katia Berger

18.09.2019

Commentaires 0

Partager 0

Mail 0

Tweet

Signaler une erreur

Vous voulez communiquer un renseignement ou vous avez repéré une erreur ?

C'est bien connu, une bonne nouvelle n'arrive jamais seule. Pour La Ribot (marquer le t final, à l'espagnole) – pour ses fans aussi – elles déboulent par trois, dans un badaboum aussi heureux qu'inopiné. Côté création, l'artiste madrilène, installée à Genève depuis 2004, vient de divulguer «Please, please, please» au Théâtre de Vidy, un «message aux générations futures» qu'elle cosigne avec la chorégraphe Mathilde Monnier, interlocutrice de longue date, et avec le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues.

Jusque-là, une satisfaction presque ordinaire, vu la productivité de l'auteure, notamment, de la série «Pièces distinguées» – qu'elle entend porter au nombre de cent. Côté glamour, Maria Ribot fait l'objet d'une gigantesque rétrospective étalée sur trois mois dans le cadre du Festival d'Automne à Paris: cinq spectacles et une exposition en deux parties y retracent les vingt-six ans de carrière de l'impétueuse «enfant de la Movida», comme elle y est épinglée. Côté reconnaissance officielle, enfin, elle se verra décerner, le 17 octobre à Fribourg, rien moins que le Grand Prix suisse de danse 2019 par l'Office fédéral de la culture. Pour une irréductible, une extravagante, une libre-penseuse de sa trempe, ça fait beaucoup. Mais laissons s'exprimer la reine du moment, avec son délicieux accent castillan, elle qui

chevauche sous la pleine lumière, désormais, les langues, les arts, et les (in)disciplines.

Pourquoi tant d'honneurs d'un seul coup, selon vous?

Je me le demande! Tout le monde s'est mis d'accord, semble-t-il! En tout cas, c'est très intense sur le plan émotionnel.

Vous n'avez pas peur d'être «récupérée» par la culture officielle?

Pas du tout. Je ne me situe pas à contre-courant de quoi que ce soit, je suis libre, c'est tout. Je valorise énormément le soutien à l'art, même institutionnel. Le Grand Prix suisse de la danse m'est décerné par la profession. Il vient du cœur. **Savez-vous déjà ce que vous direz lors de sa remise?**

Malheureusement, je ne pourrai pas y être présente. Le même jour, je joue la première de ma dernière pièce à Paris, et nous n'avons pas trouvé d'autre date possible. J'irai en revanche une semaine plus tôt à Fribourg filmer mon discours. J'ai jusqu'à cette date pour réfléchir à ce que je dirai – deux choses, au minimum: merci, d'abord, et ce que je pense du soutien à l'art ensuite. Ce sont mes deux fils, Pablo (23 ans) et Mateo (14) – ndlr: dont le père est le chorégraphe genevois Gilles Jobin – qui recevront le prix à ma place. Je crois que pour une récompense de cette envergure, c'est la juste décision.

Quel accueil Vidy a-t-il réservé à «Please, Please, Please»?

Ça a été très beau, très touchant. Sur quatre soirs, les représentations se sont consolidées. La pièce est cristalline et propre. On va droit au but, on entre directement dans la poésie, et dans la tête des gens. J'ai du mal à en parler, elle se passe de mots, elle est tellement… paf!

Le Festival d'Automne vous définit comme une figure majeure de la «danse plasticienne». À savoir?

Belle formule, n'est-ce pas? Je crois qu'elle se réfère à ma pratique artistique qui applique des procédés empruntés aux arts visuels au corps, à la danse, à la chorégraphie. Pour moi, art plastique et art chorégraphique forment un tout compact et indissociable. Apparemment, c'est spécial. Certains de ces procédés détournés sont simples: couper, peindre, coller. D'autres sont plus complexes, comme fragmenter, multiplier ou assembler.

Comment votre rapport au corps a-t-il évolué en presque trente ans de création?

Le corps tel que je l'ai appris dans mes premières années de danse était formel, extérieur. J'évolue depuis vers quelque chose de plus conceptuel, de plus proche d'une expérience intérieure de la danse. J'ai progressivement délaissé la forme et l'image pour m'attacher à l'espace et au temps – une expérience du temps à la fois physique et mentale: vitale, quoi. En ce moment, à Paris, j'expose tous mes cahiers annotés depuis 1982. Les notes précises que j'ai prises durant les classes que je suivais à 20 ans, puis durant les classes que j'ai données par la suite. Aujourd'hui, je n'en prends plus, je suis dans des dimensions plus vastes et accessibles.

Poursuivez-vous votre enseignement à la HEAD?

J'y ai ouvert et codirigé la section Art/Action avec Yan Duyvendak de 2004 à 2008. Après une interruption, j'y suis revenue il y a quatre ans. Pour cause de tournée, je fais une pause cette année. J'ai le statut d'intervenante. Comme j'aime l'école et ses étudiants, j'y interviens le plus possible, pour leur apprendre à réfléchir la scène, les corps sur la scène. Le mien? J'ai mal partout, j'ai des tendinites comme tous les danseurs, mais je m'y sens bien.

Portrait La Ribot
Festival d'Automne à Paris, jusqu'au 16 novembre,
www.festival-automne.com

Créé: 18.09.2019, 12h02

Télérama Sortir – 18–24 septembre 2019

La Ribot – Panoramix 1993-2003

Jusqu'au 22 sept., 19h (mer., ven., dim.), Centre Pompidou, 4e, 01 53 45 17 17, festival-automne.com. (14-18 €).

TT Maria Ribot est à l'affiche du Festival d'automne en long, en large et en travers. Et c'est une bonne nouvelle ! Elle fait l'objet d'un grand portrait avec six productions à voir ou à revoir, comme *Another Distinguée* ou encore *Laughing Hole*. *Panoramix* ouvre le menu, regroupant de petites formes performatives présentées dans leur intégralité, trois heures durant. Un marathon où notre énergumène de la scène jongle avec les choses de la vie courante avec la verve et l'ironie qu'on lui connaît.

Resmusica.com – 19 septembre 2019

Savoureux portrait d'automne de La Ribot au Centre Pompidou

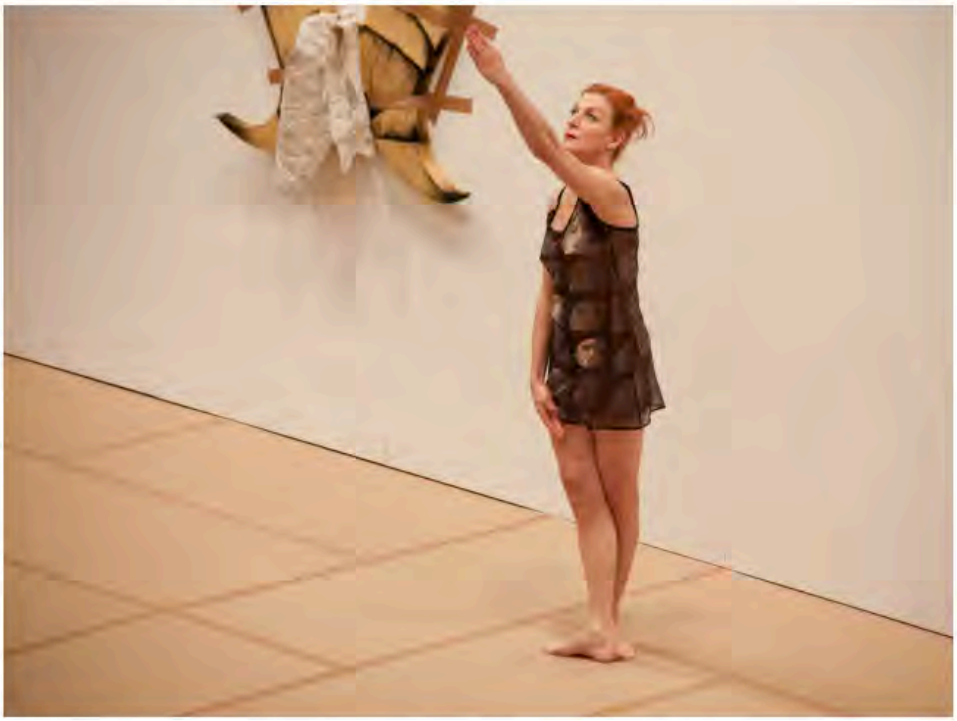
Le 19 septembre 2019 par Delphine Goater

***Panoramix*, c'est un panorama XXL des savoureuses *Pièces distinguées* de La Ribot, en prélude au portrait consacré à la chorégraphe espagnole jusqu'en novembre par le Festival d'Automne.**

Panoramix offre un formidable voyage jusqu'au début des années 1990 où La Ribot, iconoclaste chorégraphe espagnole, se portraiture en saynètes aussi drôles que courtes. Conjuguant efficacité conceptuelle et économie de moyens, ces *Pièces distinguées* – au nombre de trente-quatre – forment la colonne vertébrale d'un spectacle fleuve de près de trois heures. Décapées, réassemblées, les trois séries initiales de *13 Piezas distinguidas* (1993), *Más distinguidas* (1997) et *Still distinguished* (2000), constituent un spectacle d'anthologie à la fois drôle, caustique et diablement libre.

Pas besoin d'habilleuse ou de régisseur plateau, les costumes et les accessoires sont fixés aux murs par du ruban adhésif ou répartis sur le sol recouvert de carton kraft. La chorégraphe enfile ou se saisit de l'objet dont elle a besoin pour chacune des pièces

distinguées. Elle enfile une aile en mousse, attrape un poulet en caoutchouc par le cou, se munit d'une chaise pliante en bois qui lui sert à peu près à tout. Assis par terre ou debout, les spectateurs suivent La Ribot dans ses déambulations, se glissant entre les reliefs de chaque saynète.

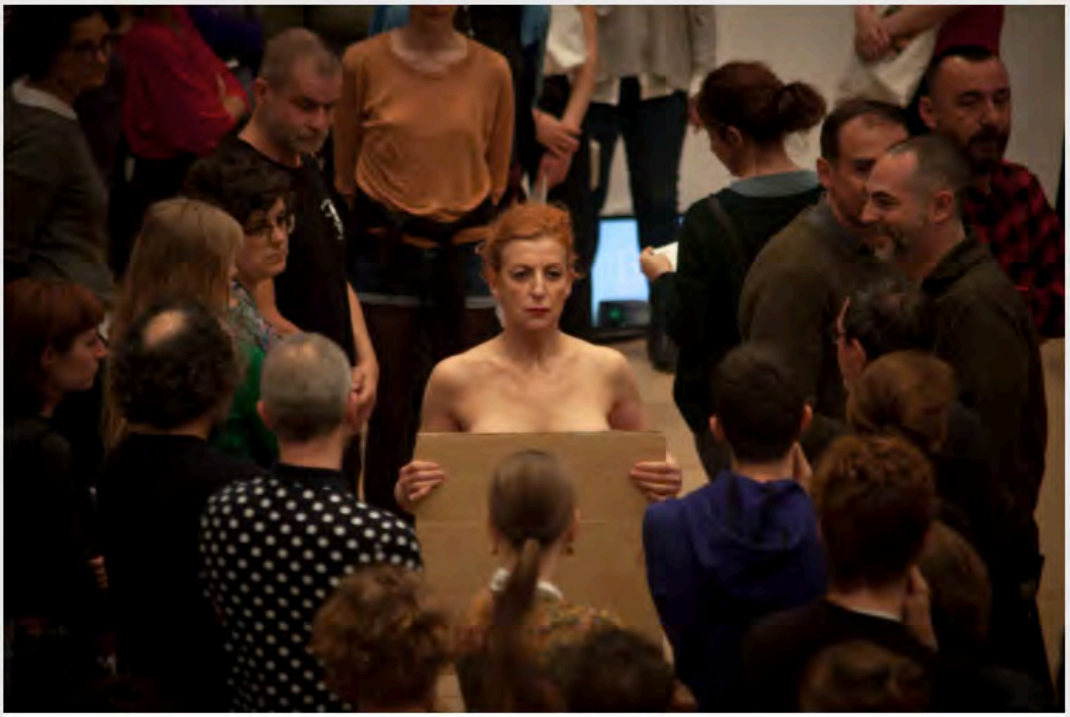


Plus de trente ans après la création des premières *Pièces distinguées*, le résultat est encore d'une grande fraîcheur. Fière, le corps nu, à peine cachée par un sexe coloré au mercurochrome, La Ribot est une guerrière du genre, féministe sans complexe, radicale quand il le faut. C'est savoureux, tonique et caustique… on en redemande !
Cela tombe bien, car le Festival d'Automne consacre un portrait à la chorégraphe, dont on peut découvrir l'univers dans l'exposition *Se Vende* au Centre Georges Pompidou puis au CND et dans nombre de ses spectacles.

Crédits photographiques : © Alfred Mauve

Toutelaculture.com – 19 septembre 2019

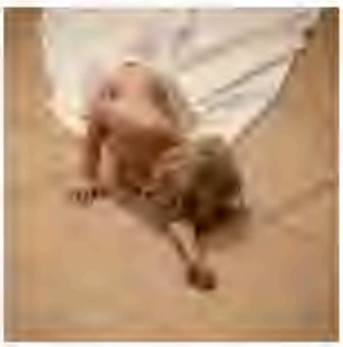
PERFORMANCE



« Panoramix », La Ribot expose son corps au Festival d'Automne

19 SEPTEMBRE 2019 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM

Le festival d'Automne et New Settings consacrent un portrait à la très distinguée danseuse et performeuse espagnole qui, depuis 1993, a insufflé à la danse un vent de performance qui déroute, dérange et fascine.



Au Centre Pompidou, dans la galerie 3, nous entrons dans l'univers de la plus plasticienne des chorégraphes. Sur les murs, accrochés avec des scotchs comme dans les livres de mode pour les petites filles, des vêtements et des objets attendent leur tour. Le sol est entièrement tapissé de cartons. Elle est nue, allongée, face à un miroir. Les yeux ourlés de bleu, les lèvres rouges, les poils pubiens roses, et les cheveux roux tirés à quatre épingles, La Ribot affiche le corps féminin comme une oeuvre de pop-art.

Puis, vient (viennent) le, les mouvement (s). *Panoramix* est une rétrospective. Depuis 1993, donc, La Ribot propose ce qu'elle nomme « les pièces distinguées », qui sont des oeuvres rattachées à un propriétaire. Par exemple, Jérôme Bel « possède » *Le n°31 de la Mancha*. Elles sont courtes, comme des apparitions. Elles peuvent être mobiles, filmées, statiques...La seule règle est d'annuler la frontière entre le corps et les objets. Ce que nous voyons sont ses 34 premières pièces, présentées, évidement, sinon c'est moins drôle, dans le désordre.

La Ribot est un personnage sorti d'un Almodovar. Too much, elle irrite dans des propositions au bord du foutage de gueule. C'est cela qui est formidable : le bord. Elle glisse et tombe souvent. Se coince dans une chaise, Elle saigne mais pour de faux. Elle s'étouffe dans de la fumée en écoutant les infos. Elle se cuisine. Elle obéit à un mode d'emploi.... Et tout cela réuni provoque un choc, un spectacle généreux et souvent... très beau.

La maîtrise de l'espace est l'un des axes de son travail, que l'on retrouve dans ses spectacles immersifs (*Another Distinguée*). Elle nous trimbale comme si l'on était des sacs et plus le temps opère (la pièce dure trois heures) plus la mélancolie monte. Au fur et à mesure que nous avançons, les murs sont vidés de leurs objets et ne persistent que les attaches, fragiles et vidées de leur fonction.

Panoramix travaille la vulnérabilité dans une proximité avec le public qui ne permet aucune cachotterie. La lumière occupe tout l'espace, la musique vient parfois s'inviter pour calmer le jeu, la déambulation, permanente, provoque un tourbillon. Spectacle, installation, oeuvre... Panoramix remet le spectateur à sa place, en le rendant conscient et mobile, sans pour autant prendre le chemin de l'interaction. En cela, l'immersion trouble car elle garde malgré sa forme, le dispositif du regardé et du regardant. Il est étonnant de comprendre cela, que tout ce processus aux allures désaxées est totalement construit. Les pièces viennent démonter le corps publicitaire et La Ribot s'amuse de ce qu'elle dénonce : un produit fini.

La nuit tombe et La Ribot nous laisse dans la sensation d'un hall de gare après la fermeture où les courants d'air passent. On a dit fragile.

Visuels : La Ribot, « Panoramix » (1993-2003), Mercat de les Flors, Barcelone, 2019 © Alfred Mauve

Infos pratiques

Date de début*:
14 SEPTEMBRE 2019

Date de fin:
22 SEPTEMBRE 2019

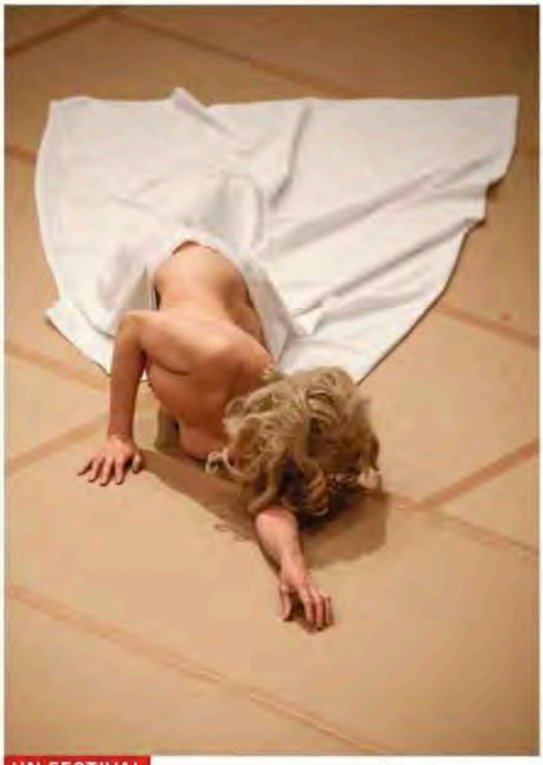
Durée (h):
04:00

Grazia – 20–26 septembre 2019

CULTURE

les 5 raisons de la Dispute

ARNAUD LAPORTE, PRÉSENTATEUR DE L'ÉMISSION ***LA DISPUTE*** SUR FRANCE CULTURE, NOUS CONFIE SES COUPS DE CŒUR DE LA SEMAINE.



UN FESTIVAL

Portrait La Ribot au Festival d'automne

La Ribot est une enfant de la Movida. Performeuse, danseuse, chorégraphe, vidéaste et enseignante, on ne peut la figer dans aucune case, et encore moins l'arrêter de créer. Pour essayer de donner un (modeste) aperçu de ses talents, voici un portrait en six facettes. On pourra ainsi voir *Panoramix,* spectacle-performance de trois heures, *Laughing Hole,* une pièce nourrie par la colère de l'artiste contre le camp de Guantánamo, ou encore *Happy Island,* en collaboration avec des danseurs en situation de handicap. On n'oubliera pas de visiter l'exposition «Se Vende», qui présente le travail d'installation et de vidéo de La Ribot, ainsi que ses cahiers d'artiste. Cerise sur le gâteau, la création avec Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues d'un spectacle coécrit par les trois artistes, dont le titre est *Please Please Please.* ¡Que sí!

Jusqu'au 16 novembre à Paris 4e et à Pantin (93).

Sceneweb.fr – 21 septembre 2019

Happy Island de La Ribot

21 septembre 2019 / dans Danse, Pantin / par Dossier de presse

photo Julio Silva Castro

Placée sous les signes de l'ouverture à l'autre, de l'expérimentation et du partage, Happy Island (2018) est réalisée en collaboration avec une troupe de danse inclusive. Porté par un fort désir de s'exprimer, chaque danseur fait la démonstration d'une liberté sans bornes, ici conquise à plusieurs.

Happy Island tient son titre de l'île de Madère sur laquelle est basée la compagnie de danse Dançando com a Diferença d'Henrique Amoedo, une compagnie composée d'une majorité d'interprètes en situation de handicap. Cinq de ses danseurs accompagnent La Ribot dans un spectacle jubilatoire qui restitue l'esprit de liberté propre à cette communauté singulière, qui lui a fait si forte impression lorsqu'elle l'a découverte. Réalisée en regard d'un film de Raquel Freire projeté en fond de scène, comme pour mieux confondre le réel et l'imaginaire, la performance désinhibe leur furieux désir de vivre, ici éprouvé dans toute sa splendeur. Comique autant qu'expérimentale, la dramaturgie d'Happy Island pose en actes des questionnements directeurs dans le travail de La Ribot, en mettant en jeu des processus d'intégration et d'appréhension de l'autre qui décident de formes chorégraphiques particulières, propres à chacun des interprètes. Vibrant témoignage de vie autant que pur hommage au désir de danser, la pièce exalte ainsi sur scène la beauté insoupçonnée de ces corps émancipés, qui tiennent leur force de leur indiscipline.

LA RIBOT
DANÇANDO COM A DIFERENÇA
Happy Island
[Danse]
Direction et chorégraphie, La Ribot
Avec Joana Caetano, Sofia Marote, Bárbara Matos, María João Pereira, Pedro Alexandre Silva
Réalisation du film, Raquel Freire
Lumières, Cristóvão Cunha
Collaboration artistique, Josep María Martín
Collaboration chorégraphie, Telmo Ferreira
Costumes, La Ribot
Musique, Atom™ , Oliver Mental Grouve, Jeff Mills, + Pharmakustik, Raw C, Archie Shepp, Francesco Tristano
Collaboration artistique et direction des entretiens, Josep-María Martín
Assistant de chorégraphie, Telmo Ferreira
Assistante de réalisation, Valérie Mitteaux
Montage, Raquel Freire
Caméra, Raquel Freire, Valérie Mitteaux
Confection des costumes, Laurence Durieux, Teresa Neves
Danseurs de la Compagnie Dançando com a Diferenca présents dans le film : Aléxis Fernandes, Bárbara Matos, Bernardo Graça, Cristina Baptista, Diogo Freitas, Filipa Vieira, Isabel Teixeira, Joana Caetano, José Figueira, Lígia Rosa, Maria João Pereira, Natércia Kuprian, Nuno Borba, Pedro Alexandre Silva, Rui João Costa, Sara Rebolo, Sofia Pires, Sofia Marote, Telmo Ferreira, Teresa Martins, Vittória Vianna
Production La Ribot-Genève ; Dançando com a Diferença (Madère)
Coproduction Le Grütli – Centre de Production et de Diffusion des Arts Vivants (Genève) ; La Bâtie – Festival de Genève ; CND Centre national de la danse (Pantin) ; « Célébrations des 600 ans de la découverte de Madère et Porto Santo » (Madère)
Coréalisation CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de la Fondation Ernst Göhner, d'Acción Cultural Español (AC/E), de NAVE (Santiago), du Fonds Handicap & Société (Paris) et de Governo de Portugal – Direcção-geral das Artes
En partenariat avec France Culture
Spectacle créé le 5 septembre 2018 au Grütli – Centre de production et de diffusion des Arts vivants (Genève) dans le cadre de La Bâtie – Festival de Genève
La compagnie La Ribot-Genève est soutenue par la Ville de Genève, la République et canton de Genève et Pro Helvetia – Swiss Arts Council.
La Ribot est artiste associée du CND, Centre national de la danse, 2018-2019

Durée : 1h10

Festival d'Automne à Paris
CND Centre national de la danse
7 au 9 Novembre 2019

Ricketpick.fr – 22 septembre 2019

LA CRITIQUE

```
Vu au Centre Pompidou – Septembre 2019
Dans le cadre du Festival d'Automne
```

C'est au cœur du *white cube* de la Galerie 3 du **Centre Pompidou** que nous accueille **La Ribot**, chorégraphe et artiste espagnole à laquelle est consacré le portrait du **Festival d'Automne** 2019, rassemblant plusieurs de ses œuvres. ***Panoramix***, à la croisée de la danse et de la performance, est un spectacle d'anthologie rassemblant trois séries de formes courtes (entre trente secondes et sept minutes pour chacune) élaborées par la danseuse entre les années 90 et 2000, devenues emblématiques de son travail. Durant les trois heures que dure cette série de mini-performances, La Ribot déambule dans l'espace blanc en tenue d'Eve, effectuant toujours avec « distinction » – *les trois séries sont nommées par l'artiste « pièces distinguées »* – des actions diverses et variées, allant du cri primal au pas de salsa en passant par le *body painting* et la simulation de coït avec une chaise (particulièrement impressionnante). Dans cette variété foutraque, un seul mot d'ordre formel semble régir l'ensemble : traiter toujours son corps nu avec ironie, frôlant parfois l'humour macabre (lorsqu'il s'agit par exemple du corps de la femme transformé en appareil électroménager, où le mode d'emploi lu par la performeuse invite finalement au suicide). L'ironie comme arme de guerre, voilà ce que semble utiliser **Maria Ribot**, ridiculisant tout à la fois la fausse pudeur liée au corps féminin, lorsque celle-ci s'amuse à cacher ses « parties intimes » avec des bandes noires de type télévisuelles alors que celle-ci se promène nue depuis 2h30, mais également l'érotisme assigné au corps de la femme et sa cohorte de stéréotypes marchands.

Tour à tour objet et souverain, parfois les deux tout à la fois, le corps métamorphique de La Ribot se transforme par les accessoires accrochés de manière grossière sur le long des murs du *white cube*, utilisés tout au long de cette traversée, comme une ode aux pouvoirs du signifiant. Une robe à paillette, un tuba, des ailes de papillon, une chaise (encore une), les objets sont détournés de leur signification initiale et presque, ainsi, *retournés* : la robe à paillette devient non plus signification de gloire mais exhibition de la vacuité et de la pacotille, le tuba se transforme en outil-crachoir de fumée, etc. Mêlant ainsi symboles de la consommation, représentations de la féminité ou du pouvoir, mais également exposant une mythologie plus intime, La Ribot joue et par-là déjoue nos attentes sensibles, redéfinissant, le temps de chaque mini-performance, l'ancrage de nos représentations. Il y aurait alors quelque chose d'oulipien dans *Panoramix*, comme un « ouvroir de formes potentielles » où au plaisir de jouer et de montrer se mêle la tentative poétique d'une redéfinition du monde, jamais destinée à durer. A la manière de La Ribot qui finit chaque performance par le geste infiniment jouissif de balancer littéralement l'accessoire utilisé à travers la pièce – et désormais inutile -, comme un « je m'enfoutisme » sublime, ce spectacle nous invite à ne pas prendre au sérieux l'ordre du monde et, pourquoi pas, à nous aussi le balancer avec distinction (du moins de manière métaphorique). Alors, semble-elle nous dire, nous pourrons jouer aussi et pourquoi pas s'essayer à être libres.

Noémie Regnaut

Iogazette.fr – 24 septembre 2019

La danse comme objet

Se Vende

Par Ludmilla Malinovsky

25 septembre 2019 Article publié dans I/O daté du 30/09/2019

© DR

La Ribot interroge les formes non comme objet, mais comme relation – comme un artiste plasticien ne se réjouit pas de la couleur, mais du contraste. Elle pose le problème de la perception à partir de celui des choses, si bien que comme toute la phénoménologie avant elle, elle rappelle la danse au problème de l'incarnation et du mouvement. Ce n'est pas l'apparition de la figure humaine dans la danse qui produit du sens, c'est l'apparition et l'agencement contingent de toute forme, qui est indissociable de la production de signification. Il n'y a pas de corps, il y a les « peaux » de la danseuse qui pendent retenues par un scotch et suffisent pour décor. Il y a la placidité statique d'un ensemble de chaises xylogravées de phrases qui ne parlent que de mouvements. En ce sens, l'exposition a tout du traité pratique de phénoménologie. C'est seulement une exposition d'objets qui revendique qu'ils ont autant de présence que la danseuse : scène, costumes, accessoires, sont aussi présents. La Ribot dit aussi fort que toute l'histoire des arts visuels, que les pommes sont aussi vibrantes qu'une femme, que les portraits de roi ont la même éternité qu'une bulle de savon.

Passé le problème de l'incarnation se pose aussi celui de l'agentivité. Merleau-Ponty vraiment n'est pas loin. On reste stupide devant une captation par caméra embarquée. Y passe quelque chose de la révolution scénographique qui a traversé la vague du porno féministe de ces dernières années : changement de points de vue, aucune caméra posée, aucune image volée ou observation en surplomb, entre celui qui reçoit et celle qui fait ; le spectateur et le regardé sont une seule et même personne. On ne sait plus où se mettre dans tout ça.

L'idée reflue de temps à autre qu'il ne faudrait pas poser au spectateur des questions que l'artiste ne se pose pas. Mais il faut bien s'en remettre à celui qui vient voir, qui aura forcément des comptes à régler, comme l'artiste a toujours des comptes à rendre. Il n'est pas question d'aplatir le public à sa sensation immédiate. Heureusement, les dessins, les écrits, les vidéos de La Ribot sont trop tourbillonnantes et pas assez « jolis » pour ça. Il n'y a qu'à s'en remettre à la puissance perceptive du regardeur, sa capacité à faire l'expérience de ce à quoi il se proposera lui-même d'accéder. La Ribot insiste elle-même : à vous de trouver des thèmes qu'elle n'a pas cherchés, des motifs qu'elle n'a pas vus. On vous propose seulement d'être présent. Ce que vous arriverez à penser, à voir, ne sera pas une vérité – tant pis – il est simplement question d'y mettre de soi. Cette dose d'imprévu, d'hors sujet, c'est comme une solution de l'art provoquée par ses propres embrassements. On entre dans l'exposition accueilli par cette demande là : ce serait dommage de repartir sans question, même celles que La Ribot n'y a pas mise, qu'elle aurait loupé. « Car [toutes ces choses], c'est pour vous surtout ».

« Se Vende » requalifie la danse comme un art visuel en propre qui questionne avec autant de pertinence que les plasticiens les impérissables mystères de la perception figure-fond et de l'écriture du mouvement. Où sont l'arrière-plan, l'avant-scène, l'objet et le sujet, le décor et l'action, l'objet et le danseur… ? Sur ces points, les carnets de chorégraphe de La Ribot font œuvre et programme. Pour ce qui est de l'écriture et l'art graphique au cœur de la production plastique du chorégraphe, l'exposition Lucinda Childs / Sol LeWitt à la Galerie Thaddaeus Ropac avait posé un premier superbe jalon qui ne demandait qu'à être poursuivi.

INFOS

FESTIVAL : **FESTIVAL D'AUTOMNE**

Se Vende
Genre : Exposition
Artiste : La Ribot
Commissariat : Marcella Lista
Lieu : Centre Pompidou
A consulter : https://www.festival-automne.com/edition-2019/la-ribot-se-vende

The Financial Times – 30 septembre 2019

ARTS

Stark, naked performance

La Ribot has shrugged off tradition – and her clothes – to make performance art that explores intimacy and observation. She talks to Laura Cappelle in Paris

La Ribot in the Madrid's Reina Sofia Museum in 2016
Curto de la Torre/AFP/Getty

Would you spend three hours following a single naked performer around a gallery? The Spanish dancer and choreographer La Ribot manages to make it easy. Throughout her 2003 work *Panoramix*, a series of vignettes performed at the Centre Pompidou in Paris this month as part of the Festival d'Automne's retrospective of her work, she looked at the audience as intently as we looked at her, a twinkle in her eye. The situation may be absurd, she seemed to say, but we're in this together.

Her stance was so refreshingly direct that when someone pulled out their smartphone to take a discreet photo, I felt a pang of anger on La Ribot's behalf. A museum employee intervened, but when I mention it to the 57-year-old performer days later, she sighs and tells me that minutes into another show, two other women tried to take pictures of her in the buff. "I yelled: 'No photos!' I was upset for 10 minutes. I told myself that if it happened again, I would get up and leave."

The perils of the job have certainly changed over La Ribot's three decades of performances, but the tall redhead has lost none of her fearlessness. If anything, she was long ahead of the game in contemporary dance. She explored nudity and the intimacy it creates with strangers before it became a cliché of the genre, brought dance into gallery spaces and museums in the 1990s, and even sold a number of works to collectors before the market for performance art had become established.

Yet while some of her contemporaries, such as Jérôme Bel or Xavier Le Roy, have achieved a high profile and secured major commissions, La Ribot hasn't received the same level of international recognition. In the UK, where she lived between 1997 and 2003, her work has all but dropped off the radar. "That made me very sad," she tells me at her hotel in Paris.

In 2003, La Ribot moved to Geneva at the suggestion of her then husband, the choreographer Gilles Jobin, who was frustrated with the British reception of his own work. Switzerland embraced her, and this year she was awarded the Swiss Grand Prix for Dance; now, for the first time in her career, she is enjoying benefits from steady funding. Her latest work, *Please Please Please*, a collaboration with the director Tiago Rodrigues and the French performer Mathilde Monnier, recently premiered in Lausanne.

Next month it will travel to the Festival d'Automne, along with 2006's *Laughing Hole*, a punchy six-hour installation made in reaction to the Guantánamo Bay detention camp, and 2018's *Happy Island*, created for a company of disabled dancers, Dançando com a Diferença. At the Pompidou pages from her notebooks, covered with colourful sketches and crossed-out drafts, let the viewer in on what looks like a busy stream of consciousness.

In person too there is something warm and unfiltered about La Ribot. She keeps suggesting that she may be an unreliable narrator, even as she discusses the experience that inspired her love of dance. "The story is that my mother took me to see a very long film that was a cross between *The Sleeping Beauty* and *Swan Lake*, with both cartoon elements and real people," she says. "But I think I mixed up what I needed to create this core memory."

She also readily acknowledges her privileged Spanish upbringing, as the daughter of a businessman who brought British pop records back from his trips and counted painters among his friends. Franco died when she was 13. She remembers the uncertain years that followed as "very complicated": "One of my classmates murdered someone for political reasons when he was 15 or 16. There was this sense of democratic change, and at the same time, terrible violence."

La Ribot left Spain at the age of 18 to study ballet in Cannes, but struggled with the form's strict gender roles. When she took classes with Merce Cunningham and Alwin Nikolais in New York, she found their modern styles equally restrictive. Her refusal to be moulded by established masters was a stark departure from the traditional model for dancers, especially women. "I think I wasn't looking for a guru," she says. Amazingly, she has never danced professionally for anyone other than herself.

When she returned to Madrid in 1984, it was "a different city – a different country". She landed in the middle of La Movida, the Spanish new wave that pushed artists including Pedro Almodóvar to the fore. La Ribot is quick to add that she was only a fringe participant. "I was 15 years younger than many of the people at the heart of it. Anyway, I tend to only half-realise what's happening around me. I feel like I'm less aware than most people," she says, before concluding with a laugh. "Or perhaps it's just the way they talk about things later on, in interviews."

She can't remember how she first came to strip naked onstage, in 1991's humorous *Socorro! Gloria!*, but it became the blueprint for *Distinguished Pieces*, the ongoing series that has defined her career. *Panoramix* features 34 of the existing 53 works; she has long planned to make 100 in total. Each acts as a kind of miniature, self-contained work, and many at the Pompidou came with a witty feminist twist. In one, she took Polaroids of her breasts and proceeded to pin them on to her torso; elsewhere, she tied herself up with rope and stood motionless, desexualising a quasi-voyeuristic image.

As an experiment in the 1990s, and in order to fund her independent work, she sold 27 of her pieces to "distinguished owners". Many are friends and fellow artists, from Lois Keidan, founding director of London's Live Art Development Agency, to Bel. Years before the advent of performance art fairs such as Brussels' A Performance Affair, La Ribot wrestled with what the sale entailed. She made a commitment to listing buyers' names next to their works and to informing them whenever they were performed, but stopped short of offering on-demand performances.

"Jerome [Bel] always says: 'I have no rights.' But what right do you want to have?," she muses. She hasn't sold a new piece in more than 15 years – "I was a little bothered by the commercial nature of the exchanges" – but since existing owners can resell or donate theirs, one of her pieces is now in the collections of Madrid's Reina Sofia Museum, which received the rights to 2000's *S liquid* this year.

> 'I yelled: "No photos!" I was upset for 10 minutes. I told myself that if it happened again, I would get up and leave'

And there is something heartening about seeing her revive works such as *Panoramix* at a stage in her life where some now call her "brave" for taking off her clothes onstage. "I've never heard anyone talk about the bravery of mature men onstage," she deadpans, acknowledging the pressure her work entails as a woman. Onstage, however, her presence belies it. She may bare it all – her lean, graceful figure and muscles as well as her C-section scars – but La Ribot won't be objectified.

To November 16, laribot.com

La Ribot performing 'Panoramix'
Alfred Mauve

Art Press – Octobre 2019

ÉDITO

Programme de la Fondation d'entreprise Hermès, New Settings accompagne pour la neuvième année la création de projets à la croisée du spectacle vivant et des arts visuels. Confirmés ou prometteurs, les artistes sont soutenus depuis la production jusqu'à la diffusion de leur œuvre dans des institutions partenaires de la Fondation à Paris, en région parisienne, mais aussi à New York. *Artpress* est heureux de publier ce cahier qui revient sur chacun des dix-huit spectacles visibles d'ici au 21 décembre 2019. Au moins deux raisons y concourent. D'une part, New Settings est la vivante incarnation de l'interdisciplinarité, voire de l'indisciplinarité, que nous ne cessons de défendre. D'autre part, tout en favorisant des projets inédits, New Settings a aussi le souci de l'histoire qui, seul, permet de mettre la création contemporaine en perspective. En témoigne le soutien à la reprise de spectacles de Merce Cunningham, Daniel Larrieu ou La Ribot. Gageons que, parmi les artistes les plus jeunes de la sélection, se trouvent les références de demain.

Étienne Hatt

Art Press – Octobre 2019

LA RIBOT
Panoramix

Laurent Goumarre

Anthologie créée en 2003 de pièces de La Ribot, *Panoramix* est remis en scène mais aussi en jeu. D'une durée de trois heures, le spectacle affirme la démesure de la danseuse, chorégraphe et performeuse espagnole.

■ Il faut refaire l'histoire : *Panoramix* ? L'alignement de trente-quatre *Pièces distinguées*, créées entre 1993 et 2000 par La Ribot. On récapitule :

— 1993 : début d'une série de solos, soit *13 Piezas distinguidas*, l'occasion pour l'artiste madrilène de se présenter selon un double code théâtral et pictural : treize autoportraits de soixante-dix secondes à sept minutes, des poèmes haïkus en mouvement : une idée, un geste, une pièce. À cette époque, La Ribot construit son personnage pittoresque et burlesque : un corps nu debout, comme une toile de chevalet/support plastique.

— 1997 : création de treize nouvelles partitions qui, regroupées sous le titre *Más distinguidas*, s'emploient à redéfinir l'espace de jeu : l'horizontalité.

— 2000 : huit autres pièces, *Still Distinguished*, pour un espace désormais public, sans salle ni scène, bref, un environnement antithéâtral, une chorégraphie de la déambulation. La Ribot s'étale doucement au sol au milieu de ses objets et au pied des spectateurs. Aux quelques secondes des pièces/gestes/idées des débuts, elle substitue des dépositions qui excèdent les dix minutes : des couchers travaillés jusqu'à l'immobilité maintenue, au point que le spectateur pose son regard ailleurs, oublie ce corps déceptif qui n'attend plus qu'on le regarde. « C'est comme mettre en jeu une idée de la démocratie, parce que tout, depuis les objets trouvés là, utilisés puis abandonnés, jusqu'aux écrans vidéo, en passant par le spectateur, le son des baffles, moi-même, tout est pareillement dispersé au sol, sans principe organisateur. Alors l'espace n'est plus qu'une surface, sans fin, et c'est cela la condition qui rend possible de penser en termes de présentation et non de représentation. Il me semble que, si je donne au public un espace pour qu'il puisse se promener, décider de regarder ou pas l'exposition des choses qui s'y passent, je dois aussi lui donner le temps de le faire. Ce qui veut dire que, pour moi, cet espace de travail commun est aussi une durée, et vice versa, un espace-temps adéquat pour, maintenant, construire ma présence, et puis déconstruire pour continuer. Et ça n'a rien à voir avec un temps théâtral, parce qu'on sait tous que la représentation a quelque chose à voir avec l'idée d'une fin. Moi, je propose ici un environnement, un temps ; au spectateur de décider s'il fait l'expérience de cette présentation ou n'en fait qu'une représentation. »

MESURER LE CORPS ET L'ESPACE

Panoramix est l'histoire de cette lente déposition sur le plateau, une rétrospective de pièces qui ne se veut pas chronologique, mais libre comme une association d'idées. Car, au fond, qu'est-ce qu'elle fait La Ribot quand, nue, elle fend la foule des spectateurs, s'emboîte dans une chaise ou étale sur le plateau une flaque d'objets, si ce n'est s'aménager un espace où pouvoir ensuite se coucher et prendre la mesure de son corps ? C'est pour moi tout l'enjeu de ce *Panoramix* que La Ribot réactive cette année. Et deux des *Pièces distinguées* de cette anthologie pourraient bien en définir les enjeux :

— *Capricho mio* (1994) : La Ribot mesure avec un mètre n'importe quelle partie – ou distance entre différents points – de son corps, dans les poses les plus improbables. Puis, elle enroule son mètre, désigne une dernière fois les parties de son anatomie mesurée et conclut ironiquement : « Quatre-vingt-dix/soixante/quatre-vingt-dix », soit les mensurations « idéales » du corps féminin fétichisé. La disproportion dessine alors un corps burlesque parce que démesuré.

— *Candida Iluminaris* (2000) : La Ribot, cette

La Ribot. « Panoramix », 1993-2003. « Pièce distinguée n°8 Capricho mio ». Propriétaire distingué Bernardo Laniado Romero. Série « 13 Piezas distinguidas ». (Tate Modern, Londres, 2003. Ph. Manuel Vason)

fois, dispose sur scène, à intervalle régulier, des objets, des trucs de rien, sans valeur marchande, avec valeur sentimentale peut-être, comme une barrette, une poupée, les Lego de son fils, les escarpins verts que sa mère lui avait offerts pour le mariage de son frère, une tresse de ses cheveux... Elle distribue les indices de ses histoires personnelles, dont la fonction essentielle est de la rattacher au sol en tissant un lien affectif entre elle et le plateau. Comme un rituel pour pouvoir, elle-même, enfin se déposer. Une fois que tous ces trucs ont bien été distribués du plus petit au plus grand, et à cette seule condition, La Ribot y va finalement de son corps allongé et fait acte de sa déposition. L'installation de ce corps aligné prend dès lors la mesure de l'espace.

L'histoire de *Panoramix* est dans ce double rapport au monde : l'exposition d'un corps « immesurable » et sa déposition « démesurée » pour en arriver à cette conclusion : La Ribot « dépasse les bornes ».

Mais de quel acte s'agit-il ? Celui d'être au monde dans la mesure. Et ça se construit sur le mode de la fragmentation : fragmenter le plus possible, en ménageant des espaces entre chacun des objets. Il ne s'agit pas de recouvrir le plateau, mais de « s'espacer », de « gagner de l'espace » pour mieux trouver sa place.

Candida Iluminaris prend toute la « mesure » de cette place faite au corps de la femme sans que rien ne soit jamais gagné. C'est peut-être pour moi la pièce la plus vulnérable qui soit, quand La Ribot abandonne derrière elle ses objets et effets personnels pour se retrouver nue, couchée, au milieu d'une centaine d'inconnus. À la regarder respirer à quelques mètres de soi, on comprend qu'il suffit d'un rien pour que sa place soit menacée. Ce qui ne manque pas de se produire car il arrive que des objets disparaissent, qu'un spectateur se découvre fétichiste et glisse dans sa poche un petit truc qui a été semé. L'histoire de cette *Pièce distinguée* passe par là : la disparition un jour d'une poupée, le vol de la tresse de cheveux... Parce que rien n'est jamais fixé, tout peut disparaître.

Alors, en lieu et place de l'objet manquant, La Ribot dépose un morceau de carton sur lequel elle a écrit le nom de la chose volée/disparue, le lieu du crime, la date. Je me souviens de *Panoramix* en 2003 : quelques bouts de carton marquaient doucement la disparition d'objets, sans ostentation, juste des petits mots pour signaler que, là, avant, il y avait quelque chose, que cette chose a été ravie, que cela pourrait bien arriver à chacun des autres objets, qu'un jour viendra où, peut-être, tout aura disparu. Et que ce jour-là, La Ribot n'alignera plus que des morceaux de carton. Aura-t-elle encore la force, ce jour-là de déposer son corps ? En 2019, combien d'objets lui restent-ils ? ■

Laurent Goumarre est journaliste et critique, producteur du Nouveau rendez-vous sur France Inter. Il a été conseiller artistique du festival Montpellier Danse, puis adjoint à la programmation de la Biennale internationale de la danse de Lyon. Artiste, il est représenté par la galerie Alain Gutharc, Paris.

La Ribot est née en/*was born in* 1962. Elle vit à Genève/*She lives in Geneva*.

La Ribot. « Panoramix ». 1993-2003.
Ci-dessous/*below*: « Pièce distinguée 22 Oh!, Compositione Más distinguidas », 1997.
Page de droite/*right*: « Candida Iluminaris, Still Distinguished », 2000. (Mercat de les Flors, Barcelone, 2019. Ph. Alfred Mauve)

Art Press – Octobre 2019

LA RIBOT, MATHILDE MONNIER, TIAGO RODRIGUES
Please Please Please

Carole Boulbès

En s'appuyant sur les textes de Tiago Rodrigues, La Ribot et Mathilde Monnier donnent une nouvelle dimension à leur collaboration à la lisière de la danse et de la performance.

■ C'est une expérience étrange que La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues nous proposent. Dans un décor blanc éclairé par Éric Wurtz, des « personnages décalés, drôles et grinçants » surgissent. La Ribot et Mathilde Monnier incarnent différents rôles : un fou, un artiste, un marginal, un bureaucrate... et même un cafard qui danse ! Pour la première fois, les textes de Tiago Rodrigues – directeur du Teatro Nacional Dona Maria II de Lisbonne depuis 2016 – servent de déclencheurs souples ou, peut-être, de points de mire à leurs turbulentes recherches chorégraphiques. Le « contrat décalé entre des créateurs sauvages qui retrouvent leur liberté » – selon un état antérieur du projet – est devenu un message adressé aux générations futures : *Please Please Please*.

ACTIONS SIMPLES

Danseuse, chorégraphe et directrice du Centre national de la danse jusqu'en juin 2019 (après avoir dirigé le Centre chorégraphique national de Montpellier-Languedoc-Roussillon), Mathilde Monnier a signé de nombreuses créations aux univers très différents, s'associant, par exemple, à l'écrivaine Christine Angot, au compositeur Heiner Goebbels, au chanteur Philippe Katerine...

Avec son *Projet distingué* interprété en solo, ses *Pièces distinguées* vendues à des collectionneurs et ses œuvres scéniques entre spectacle, performance et vidéo, La Ribot a pris un autre chemin. Par exemple, pour la pièce *40 Espontáneos* (2004), elle a recruté quarante amateurs par voie de presse et leur a demandé d'accomplir des actions simples : s'habiller, courir, marcher, s'allonger, rire...

En 2014 et 2015, au Festival d'Avignon, le comédien et metteur en scène Tiago Rodrigues a monté les pièces *By Heart*, puis *Antoine et Cléopâtre* d'après William Shakespeare. Au printemps 2016, à Paris, il a occupé le Théâtre de la Bastille et présenté sa pièce *Bovary*. Cette année, avec le collectif tg STAN, il crée *The Way She Dies*, relecture d'*Anna Karénine* de Tolstoï. Histoires mythiques. Héroïnes romanesques...

En 2008 déjà, Mathilde Monnier et La Ribot avaient inventé le puissant personnage de Gustavia, présenté lors du Festival d'Automne à Paris au Centre Pompidou. Pendant une rencontre publique à Nancy (1), La Ribot avait dévoilé les étapes de cette première collaboration : chaque jour, l'une improvisait pendant dix, vingt minutes ou plus, et l'autre copiait, déconstruisait ou parodiait à son tour. Au bout d'un mois, les « matériaux » issus de ces confrontations étaient partagés pour « construire des moments ».

Ensemble, les deux artistes – dont la ressemblance physique est frappante (« dans ce spectacle et de loin », comme le dit La Ribot) – ont donc convergé vers une création qui laisse place à l'improvisation. Lors des représentations, beaucoup de choses étaient écrites mais presque rien n'était fixé, ce qui donnait toute son importance au « vivant ». La création comme sédimentation ou, pour le dire autrement, la création comme *work in process*. L'impermanence dans la permanence. Voilà comment est née *Gustavia*, cette pièce-personnage qui met en scène des femmes qui ne peuvent être jumelles mais se ressemblent au point de former un seul corps dédoublé, adoptant des postures insolites ou provocatrices, explorant différents visages, parlant fort, criant cette vérité : « Dieu est une femme, une femme géniale ! » Comment « composer avec le moi-artiste, le moi-directeur, le moi-manager » ? Est-il possible de garder le cap ? Comment faire si l'on désire le triomphe d'« un théâtre qui n'impose pas, dès les premières minutes du spectacle, des codes établis, une esthétique ou une éthique » ? L'auteur de ces lignes est Tiago Rodrigues (2). Épris de liberté, il voudrait « signer des contrats construits ensemble, des contrats esthétiques et politiques, plus complexes de scène en scène, avec de nouvelles strates de langage, d'interprétation [...]. »

Comment envoyer un message d'espoir aux jeunes générations ? Comment créer dans le monde de la catastrophe imminente ? Cette question que posait Fluxus en pleine guerre froide, la voici de nouveau sur toutes les lèvres. Dans ce monde libéral en pleine mutation, qui saborde tous les codes et laisse peu d'espoir de survivances, la réflexion sur la mémoire et la transmission est essentielle.

FAIRE LES CHOSES AUTREMENT

Invitées par le Centre chorégraphique national-Ballets de Lorraine en 2012, La Ribot et Monnier ont conçu séparément des spectacles qui engageaient les souvenirs des danseurs : la première intitulait *EEEXEEECUUUUTIOOOOONS !!!* une performance qui, par la répétition de gestes brefs, poussait à son paroxysme la mécanique productiviste de la danse et du show. Avec *Objets re-trouvés*, Mathilde Monnier, considérant les corps des jeunes danseurs comme des archives vivantes, leur demandait de rejouer des extraits de spectacles prélevés dans le vaste répertoire du Ballet de Lorraine. Quant à Rodrigues, dans sa pièce *By Heart*, il invitait une dizaine de personnes du public à s'installer sur scène pour réciter un poème qu'ils venaient d'apprendre plus ou moins facilement.

On le sait, le processus créatif ne cesse d'évoluer, de se transformer. Même si un synopsis ou une partition servent de fil conducteur aux performances, même si les gestes et les textes sont mémorisés, rien n'empêche de faire les choses autrement. Face à cela, les critiques d'art, ces « animaux à idées molles », comme le disait Francis Picabia, ne sont sûrement pas des devins. On ne peut rien deviner quatre mois à l'avance... Juste livrer quelques pistes glanées, avant l'été, auprès de La Ribot et Mathilde Monnier : « Deux femmes sur le plateau s'adressent à leurs fils et filles, c'est un message pour les générations futures, un message du présent qui est envoyé dans le temps. Les enfants répondent... Please, écoute-moi ! Mais qui doit écouter qui ? Qui doit conseiller qui ? Les deux femmes parlent de la même voix. Ce sont des personnages doubles qui racontent le monde d'aujourd'hui et celui de demain. » ■

(1) Lors du colloque *Femmes, attitudes performatives, aux lisières de la danse et de la performance*, organisé par l'auteure en novembre 2012 et qui donna lieu à une publication aux Presses du réel en 2014.
(2) Tiago Rodrigues, entretien avec Pascaline Vallée, www.theatre-contemporain.net, septembre 2018.

Critique d'art, Carole Boulbès est professeure d'histoire et théorie des arts à l'École Nationale Supérieure d'Art de Cergy. Elle a notamment publié Picabia avec Nietzsche *(Les Presses du réel, 2010).*

La Ribot est née en /*was born in* 1962. Elle vit à Genève /*She lives in Geneva*. Mathilde Monnier est née en /*was born in* 1959. Elle vit/*She lives in* Montpellier. Tiago Rodrigues est né en /*was born in 1977*. Il vit à Lisbonne /*He lives in Lisbon*.

La Ribot & Mathilde Monnier. « Gustavia ». 2008. (Ph. Marc Coudrais)

I/O Gazette – Octobre 2019

FOCUS

Festival d'Automne

PANORAMIX

CHORÉGRAPHIE LA RIBOT / CENTRE POMPIDOU

« Spectacle d'anthologie, "Panoramix" démontre toute la puissance critique et comique des méta-performances de La Ribot, qui remet à plat les conditions de la réception esthétique pour mieux moquer les formes du corps consommé. »

SECRET D'UNE POTION FORT DISTINGUÉE

— par Lola Salem —

Après avoir invité La Ribot à cinq reprises depuis 2004, c'est une rétrospective plus monographique qu'exhaustive que propose le Festival d'Automne pour la danseuse et plasticienne.

Parmi les différents formats s'inscrit son projet de « Pièces distinguées », une série toujours en composition de scènes courtes, n'excédant jamais plus de quelques minutes, et mettant en jeu différentes qualités. Pour « Panoramix », spectacle anthologique inauguré dès 2003 à la Tate Modern, les cycles ici rassemblés se penchent en particulier sur des questions liées à la légèreté, à la rapidité et à la visibilité. Renouvelant le geste orphique, l'artiste protéiforme s'amuse à recomposer un nouveau circuit de sens tout en restant fidèle à son humour franc, inventif et contagieux. Le génie dramaturgique de La Ribot réside peut-être plus dans la méthode d'assemblage que dans les fragments eux-mêmes, qui, bien que dévoilant un imaginaire personnel, entrent facilement en écho avec beaucoup d'autres artistes contemporains (au premier rang desquels Marina Abramovic, par exemple). Pendant près de trois heures, l'artiste perfore l'espace sans cesse, matérialisant son épaisseur et forçant le public à s'y plonger, puis à s'y dépêtrer, sans direction préalable. La stratégie n'est pas si évidente, car le public contemporain, malgré son apparence libérale voire frondeuse, reste gentiment sobre. Quoiqu'elle affirme rebattre les cartes des hiérarchies préfabriquées, La Ribot manie impeccablement les fils invisibles de sa procession, conduisant imperceptiblement le spectateur parmi son immense cabinet de curiosités.

Sensualité et goût du détail

Ce voyage d'un bout à l'autre de la pièce s'appuie sur une myriade d'objets dont le décrochage rythme le parcours et stimule l'imagination du public. La performeuse active un réseau de signes dense, projetés aux murs comme sur une toile, en les détournant de leur sens premier, les réassemblant, ou encore les sublimant. Le geste se fait cérémonie et prouve, une fois de plus, que La Ribot sait sculpter l'espace-temps de l'entre-deux. Quand bien même les « Pièces discernées » seraient ainsi nommées en référence à leurs conditions spécifiques d'existence et à leur principe d'unité, l'artiste s'amuse à interroger la notion de finitude. Au passage, elle fait résonner visuellement et intuitivement les fragments les uns avec les autres. La Ribot suggère plus qu'elle ne démontre, choisissant souvent la voie de l'humour qui transgresse autant qu'il transcende. En cela, son œuvre sauvegarde une forme de fragilité salvatrice, au contraire de travaux tels qu'« Everything Fits in the Room » d'une Simone Aughterlony dont le chaos ordonné d'objets sature sauvagement l'espace et l'attention. La sensualité et le goût du détail qui couturent le travail de la danseuse transparaissent en continu ; ils développent le présentiel de la chair avec une étrange intensité poétique, à la fois éclatante, intime et économe. Dans son nouveau circuit, La Ribot se rencontre elle-même et nous fait partager en direct le bonheur de ses retrouvailles et l'impatience des travaux à venir.

Festival d'Automne

PLEASE PLEASE PLEASE

CONCEPTION LA RIBOT, MATHILDE MONNIER, TIAGO RODRIGUES
ESPACE 1789 SAINT-OUEN, LE 15/10,
CENTRE POMPIDOU DU 17 AU 20/10
(Vu au théâtre de Vidy-Lausanne)

« Dans sa dernière création, La Ribot s'allie à nouveau à la chorégraphe Mathilde Monnier, avec qui elle avait collaboré sur Gustavia, et pour la première fois au metteur en scène Tiago Rodrigues. »

À NOS ACTES MANQUÉS

— par Marie Sorbier —

Objet non identifiable pour casting de rêve, l'association de ces trois-là avait de quoi titiller nos imaginaires, comme si subitement l'alliance du fond (sensible et profond) et de la forme (nerveuse et esthétique) allait prendre chair devant nos yeux. Ainsi, comme le titre du spectacle nous y invitait, nous scandions la triple supplication, pour contenir l'impatience, prêts à accueillir notre pitance contemporaine. Le rythme ternaire structure l'aventure ; c'est à trois qu'ils composent ce nouvel opus lui-même divisé en trois parties distinctes. Tout commence par la tentative avortée de dire le monde, bouillie verbale d'un tout morcelé de petits riens. La course statique dans laquelle se lancent, gracieuses et engagées, Mathilde Monnier et La Ribot comme une allégorie ton sur ton de cette danse du monde aux marges du vide. Puis vient le temps du repli sur soi, les mots en sourdine offrent alors aux deux corps une traversée entomologiste du plateau (le cafard se trouvera réhabilité), précise, tortueuse, noueuse, tant les membres semblent régis par une autre forme de pensée. La dernière partie tente de s'emparer de la problématique éculée de la transmission ; sujet là aussi rabâché artistiquement avec plus ou moins de grâce, qui tient ici sur une idée, celle de l'incompréhension primordiale d'une mère et de sa fille à peine née. Lové contre l'étron central – scénographie scatologique imposante qui finira par se découvrir comme l'ultime métaphore de la déliquescence générale –, le bébé répond aux convictions de la mère inquiète dans une langue étrangère, et si elles semblent malgré tout se comprendre, le fossé générationnel réduit à néant toute possibilité d'échange véritable. Rien de bien fulgurant dans la pensée, ni de vraiment poétique, les gestes et les mots ne parviennent pas à se chahuter, ni à créer du sens. Difficile alors de trouver dans cette proposition un intérêt, sauf à se laisser prendre par l'écoute des extraits de Béla Bartók qui rythment justement cette fable rétro futuriste.

Paris Mômes n°124 – Octobre–Novembre 2019

Solidarité

Elever un champion

DEVENIR FAMILLE D'ACCUEIL POUR UN CHIOT FUTUR GUIDE D'AVEUGLE, UNE BONNE IDÉE !

Vous recevez le chien quand il n'est encore qu'une petite boule de poils toute douce, à 2 ou 3 mois, mais vous savez déjà qu'il faudra s'en séparer puisqu'il est destiné à devenir le compagnon d'une personne non-voyante. Votre mission : créer un cocon de confiance propice aux futurs apprentissages de l'animal, qui devra intégrer l'école à 1 an. Mais aussi : jouer le rôle, primordial, de son premier éducateur et le familiariser avec toutes sortes d'environnements et de situations. Il faudra être patient et disponible pour comprendre son comportement et sa manière de communiquer. L'école prend en charge les frais de nourriture et de soins vétérinaires, il faut juste l'y conduire une fois par mois afin qu'il se familiarise progressivement. Le fait d'avoir déjà d'autres animaux n'est pas un obstacle. Le plus difficile dans cette histoire, c'est sûrement de le voir partir. L'association Chiens guides d'aveugles, active depuis 1975, organise des réunions d'information et des portes ouvertes régulièrement. ■

▸ *Chiens-guides-idf.fr*

▸ *Happy Island* spectacle de La Ribot avec la compagnie Dançando com a diferença.

ET AUSSI

L'Histoire silencieuse des sourds. Plus que quelques jours pour découvrir cette exposition qui présente les grandes figures de la culture sourde, les périodes de progrès, notamment dans la reconnaissance de la langue des signes française, mais aussi les périodes de régression. **A partir de 11 ans.** *Jusqu'au 6 octobre.* ***Panthéon,*** *Paris V. M° Luxembourg. Pans-pantheon.fr.*

Happy Island. Un spectacle de danse de la chorégraphe La Ribot avec la compagnie Dançando com a diferença, basée à Madère, composée en grande majorité d'interprètes en situation de handicap. Un vibrant hommage au désir de danser qui mêle film et performance en direct. **A partir de 12 ans.** *Du 7 au 9 novembre.* ***CND,*** *Pantin (93). M° Hoche. Festival-automne.com.*

Incroyables talents. Démonstration de chiens guides sous forme de parcours dans le hall de la Cité des sciences par l'association des Chiens guides d'aveugles d'Ile-de-France et l'association Handi'chiens. **Tout public.** *Le 7 novembre de 14 h 30 à 16 h. Gratuit.* ***Cité des sciences,*** *parc de la Villette. M° Porte-de-la-Villette. Cite-sciences.fr.*

Des visites au creux de l'oreille pour Nuit blanche. Dans le cadre de l'événement, les Souffleurs d'images du CRTH (Centre de recherche théâtre et handicap), étudiants ou professionnels, proposent des visites guidées à toute personne aveugle ou malvoyante en lui soufflant les éléments qui lui sont invisibles. *Le 5 octobre. Sur réservation uniquement, au 01 42 74 17 87. Souffleursdimages@crth.org. Nuitblanche.paris.*

© Fondation A et P Sommer

Précieux alliés

LA FONDATION A ET P SOMMER ENCOURAGE LA MÉDIATION ANIMALE, NOTAMMENT PAR LE CHEVAL ET LE CHIEN.

Ce n'est plus un secret : le rapport à l'animal a des vertus thérapeutiques, et pas seulement dans un rapport d'utilité, avec un chien guide par exemple. Le contact quotidien, le toucher d'un cheval, la caresse d'un chien, le contact d'une vache ou la simple relation affectueuse à un chat peuvent soulager ou contribuer à l'éveil des enfants atteints de handicaps moteurs ou mentaux ou de troubles du comportement, à l'école, en institution spécialisée ou dans un cadre privé. Sur les 700 projets initiés ou soutenus par an, 40% concernent le handicap. ▸ *Fondation-apsommer.org.*

Paris-art.com – 2 octobre 2019

DANSE | SPECTACLE

Festival d'Automne | Laughing Hole

05 Oct - 05 Oct 2019

CENTRE NATIONAL DE LA DANSE

LA RIBOT

Performance en continu de six heures, *Laughing Hole*, de La Ribot, plonge dans l'absurde des sociétés occidentales contemporaines. Et créée en 2006 en réponse à Guantanamo, *Laughing Hole* oppose, au traitement médiatique désinvolte du macabre, un rire non moins inquiétant.

La Ribot, Laughing Hole, 2006. Performance chorégraphique. Durée : 6h, en continu.
© La Ribot.

Chorégraphe transdisciplinaire, La Ribot délaisse volontiers les scènes de théâtre pour mieux investir les lieux d'exposition. Musées, centres d'art et galeries lui offrent ainsi un terrain de jeu, où le regard des créateurs, danseurs et publics se trouvent positionnés à un même niveau. Pas de surplomb physique, ni d'un côté comme de l'autre. Et si dénivelé il y a, il n'est pas à trouver dans l'espace tangible, mais dans la construction des regards. Pour son édition 2019, le Festival d'Automne à Paris consacre un vaste focus à la chorégraphe madrilène d'origine, et genevoise d'élection. Un focus qui se déploie en pièces, mais aussi en expositions. Avec « Se Vende – Partie I », au Centre Pompidou Paris d'une part, et « Se Vende – Partie II », au CN D – Centre National de la Danse de Pantin d'autre part, où La Ribot reprend *Laughing Hole* (2006).

Laughing Hole de La Ribot : quand ne reste que l'ironie pour répondre au macabre

Un espace ouvert, des pancartes en carton, des inscriptions. Performance déployée en continu pendant six heures, *Laughing Hole* se rit de l'hypocrisie occidentale. Trois danseuses et un sound designer — Tamara Alegre, Olivia Csiky Trnka, Delphine Rosay, Fernando de Miguel — occupent l'espace de l'installation. À la base, en 2006, *Laughing Hole* répond à la prison de Guantanamo. « Se Vende » [À vendre / Se vendre], « No Vendas Nada » [Rien à vendre], « Terror of War », « Clean Politicians », « This is Brutal », « Sold Spectator », « Die There »… Inscrits en lettres capitales, aux marqueurs rouge, vert, bleu, noir, sur du carton brun, les messages affluent. Ils envahissent l'espace, en marquent les frontières. Guantanamo, c'est la réponse civilisée à la barbarie. C'est toute une machine politico-médiatique qui s'expose et s'autolégitime. Et *Laughing Hole*, c'est un grand éclat de rire qui vient peupler la béance.

Une performance de six heures, en continu, comme un grand éclat de rire forcé

La béance ? Celle entre le réel et ses représentations, entre le préconisé et l'effectué. Des rires nerveux, qui résonnent comme des sanglots. Et dans cet espace du verbe, où les injonctions fleurissent, le corps répond par des ricanements saccadés. Des corps qui se recroquevillent par terre, hilares. Des corps qui marchent calmement, aussi, pour aller coller une pancarte, ici ou là. Quiconque a déjà eu une crise de fou-rire connaît la tension musculaire accompagnant les derniers soubresauts. Quand le rire perdure, tel un hoquet, au-delà de l'essoufflement ou de ce qui ressemble à une douleur abdominale. Quand tous les muscles du ventre sont verrouillés, à la limite de la crampe. Des spasmes. Pendant plusieurs heures, les interprètes de *Laughing Hole* relèvent ainsi cet inquiétant défi. Livrant l'expérience d'une scène de folie apparente, en réponse au délire structurel.

Performance physique, *Laughing Hole* est à retrouver au sein de l'exposition « Se Vende – Partie II », de la Ribot, dans le cadre du Festival d'Automne 2019.

Télérama Sortir – 2–8 octobre 2019

La Ribot – Laughing Hole

15h-21h (sam.), Centre national de la danse, 1, rue Victor-Hugo, 93 Pantin, 01 53 45 17 17, festival-automne.com. Entrée libre. Dans le cadre du Festival d'automne à Paris.

T A vos marques pour la reprise, dans le cadre du portrait que lui consacre le Festival d'automne, du spectacle performatif au long cours de Maria Ribot. Le rire est l'un des motifs de l'artiste et performeuse espagnole. Avec cette pièce d'une durée de six heures pour trois interprètes féminines,

JEAN CLAUDE CARBONNE

La Ribot s'attaque à *« la prison illégale de Guantanamo et à toute l'opération idéologique qui l'accompagne »*. Autant dire que le rire risque d'être étranglé, amer et violent. Dans un environnement de cartons sur lesquels sont écrites des formules comme *« anonyme à Guantanamo »*, *« émigrant à vendre »* ou encore *« meurs ici »*, cette performance, créée en 2006, s'attaque aux mots et au sens pendant que les trois performeuses n'arrêtent pas de rire. A voir et/ou revoir.

Telerama.fr – 5 octobre 2019

Portrait

Danse : Maria Ribot, une chorégraphe radicale et insaisissable

Rosita Boisseau Publié le 05/10/2019.

Danseuse et chorégraphe tout terrain, l'explosive Espagnole est à l'honneur du festival d'Automne. Jusqu'au 16 novembre, six productions sont à l'affiche de quatre théâtres à Paris et en Ile-de-France. Mais pourquoi tant d'amour ?

Maria Ribot, 57 ans, s'offre un Portrait en long et en large dans le cadre du festival d'Automne, où six de ses spectacles sont à l'affiche. Cette belle surexposition de La Ribot ouvre grand les bras à tous les corps, virtuoses, amateurs et handicapés, dans un débordement libérateur. L'occasion de faire un peu mieux connaissance, avec cette chorégraphe peu connue du grand public.

Lever la jambe

Maria Ribot a 13 ans lorsqu'elle prend son premier cours de danse classique, à Madrid, où elle est née. Elle intensifie ensuite son apprentissage en intégrant l'école de Cannes. « *A partir de 18 ans, j'ai travaillé le ballet de façon plus approfondie,* raconte-t-elle. *Le training classique m'a longtemps accompagné pour m'échauffer. A mes débuts, je pensais que pour devenir danseur, il fallait passer par là.. J'ai changé d'avis, et arrêté depuis..* »

A 20 ans, elle découvre le contemporain. « *Toutes mes valeurs ont été bouleversées,* poursuit-elle. *Les hiérarchies du classique se sont aplaties car elles n'existent pas dans le contemporain. J'ai pu développer ce qui m'intéresse : la plasticité du corps, le rapport au sol, avec les objets, les costumes et les couleurs dans l'espace.* » Après un séjour à New-York, elle fonde en 1986 avec Blanca Calvo la compagnie Bocanada Danza, qu'elle dirige jusqu'en 1989.

Radicaliser sa danse

A la fin des années 80, La Ribot commence à élaborer seule en studio ce qui va devenir en 1993 sa première série de *Piezas Distinguadas*. Inspirée par l'extravagant compositeur Eric Satie (1866-1925) et ses *Valses distinguées,* elle s'immerge dans un nouveau processus de travail.

« *Après des années passées à travailler avec des danseurs, j'ai eu besoin d'épurer et de radicaliser mon travail. J'ai ajouté les arts visuels à mon cahier et j'ai commencé à expérimenter en élargissant ma pratique à toutes les disciplines. J'ai vécu une sorte d'émancipation par rapport aux techniques, aux normes, à ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Et je continue encore aujourd'hui à explorer.* »

Dans ces *Piezas Distinguadas*, La Ribot, souvent nue, met en scène une femme aux prises avec les clichés qu'elle dynamite en s'harnachant avec des accessoires, des tissus scotchés au mur, des chaises...Féministe sans avoir besoin de le clamer, multiple et insaisissable, celle qui a plus que tout peur de l'ennui surfe sur la vague d'une curiosité insatiable.

Couteau Suisse

Basée à Genève depuis 2004, l'Espagnole est un véritable couteau suisse : elle sait tout faire. Dans *Gustavia* (2008), elle se risquait avec la danseuse et chorégraphe Mathilde Monnier dans le burlesque en levant un orage textuel sur le thème de la femme. Danser donc, mais aussi jouer la comédie, La Ribot ne recule devant rien.

Pour *Please Please Please*, sur le thème de la transmission, de nouveau en complicité avec Mathilde Monnier et le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, elle se jette dans le théâtre à fond. *« Il y a un véritable dialogue entre moi et Mathilde*, insiste-t-elle. *Contrairement à Gustavia, là, c'est très écrit, comme un rôle, et il a fallu apprendre le texte. Le travail de mémorisation a été douloureux. Je ne m'en sentais pas capable. Mais aujourd'hui, c'est fait. C'était très difficile mais très beau. »*

Son corps est une œuvre d'art

Avec la création des *Piezas Distinguadas*, aujourd'hui au nombre de cinquante-trois sur les cent qu'elle compte créer, La Ribot propose aux spectateurs d'acheter ses performances comme des œuvres d'art, virtuelles mais en chair et en os. Les personnes intéressées deviennent donc *« propriétaires distingués »* d'une pièce qu'il ne risque pas d'accrocher dans leur salon.

Chaque possesseur d'une oeuvre est en revanche invité à assister aux spectacles dans lesquels son achat est présenté. *« Au départ, la question était pour moi de savoir quel est l'objet de la danse,* se souvient-elle. *Son objet est vivant et j'ai commencé à vendre mes performances comme des objets éphémères. J'ai arrêté depuis quelques années devant la montée de la marchandisation dans notre société. Je n'en ai plus envie. »* Belle idée néanmoins que cet achat artistique qui n'existe que sur scène ou dans la mémoire.

Infuser les esprits

Depuis 2004, Maria Ribot, qui a ouvert dans le cadre de la Haute Ecole d'art et de design (HEAD) de Genève, le pôle Arts Action avec le performer Yan Duyvendak, endosse aussi la blouse d'enseignante. Intervenante régulière, elle partage avec la nouvelle génération sa vision d'un art de la scène centré sur le corps. *« En réalité, on apprend beaucoup en enseignant,* affirme-t-elle. *Les étudiants posent des questions auxquelles on ne s'attend pas et cela permet de découvrir de nouvelles choses en se positionnant autrement. Mais je réalise aujourd'hui que j'ai toujours enseigné. J'ai retrouvé un cahier datant des années 80 dans lequel j'ai écrit un cours de huit exercices pour les danseurs de la compagnie Bocanada Danza. »*

A VOIR : Portrait La Ribot, jusqu'au 16 novembre. Détails de ses spectacles et interventions au Festival d'Automne.

Unfauteuilpourlorchestre.com – 8 octobre 2019

Laughing Hole, direction et chorégraphie La Ribot, CND Pantin

Oct 08, 2019 | Commentaires fermés sur Laughing Hole, direction et chorégraphie La Ribot, CND Pantin

© Oronoz

fff article de **Nicolas Brizault**

Le Festival d'Automne à Paris présente cette année installations plastiques, spectacles, films, moyens d'expressions multiples, simples et tenaces de La Ribot. ***Laughing Hole*** était présenté au Centre national de la danse de Pantin le 5 octobre. Et pour débuter cet article, le plus simple est sans doute de laisser parler La Ribot, lors d'une interview donnée à Florian Gaité en mai 2019, pour le Festival d'Automne. Dans ***Laughing Hole*** « *On y voit neuf cents panneaux sur lesquels j'écris des mots se rapportant à trois situations : l'état du monde en 2006 (« illegal », « war », « torture »), ma vie cette même année (« mum », « over 40's »…) et la performance elle-même (« laughing », « falling »…). J'assemble ces termes entre eux et ne conserve que les associations qui ont du sens.* » On peut ajouter à ces petites informations que tous ces mots construisent des expressions coup de poing comme « *Look at terror* », « *Raw touch* », « Die in Guantanamo », le tout écrit sur des panneaux en carton que pendant cinq heures, en riant non-stop, mais aussi en tournicotant, en se traînant au sol, que Tamara Alegre, Olivia Csiky Trnka, Delphine Rosay vont aller scotcher sur les murs en béton de la salle, accompagnées par le mixage en live lui aussi de Fernando de Miguel. C'est l'horreur de la prison de Guantanamo qui a inspiré ***Laughing Hole*** à La Ribot, le spectacle créé en juin 2006 à Bâle. Et c'est son talent, son sens inné des mélanges, sa force donc, qui vont faire le reste. Avec trois femmes, un homme.

En entrant dans cette salle, on est saisi immédiatement : deux pôles s'affrontent, le rire porte l'immonde, la souffrance. Trois femmes font les idiotes pour nous faire réfléchir. Pendant cinq heures, le rire accompagnateur nous tente, mais quel sens a-t-il ici ce rire-hurlé ? On ose ou non ? Doit-on pouffer joyeusement ou bien lire plus sérieusement les panneaux qui sont ramassés au sol, panneaux sur lesquels on s'assoie, panneaux dont les inscriptions sont invisibles puis fixées peu à peu sur les murs ? Que faire ? Où sont le ridicule, le combat, l'action, la liberté ? comment nous comportons-nous face aux événements actuels ? C'est sans doute ce que ***Laughing Hole*** cherche à nous faire comprendre. Ce « spectacle » est long, les gens vont et viennent. Et durant un instant, une des trois interprètes surprend une femme plongée dans son téléphone portable, la tête ailleurs. Moment amusant et terrifiant : au lieu de poser son téléphone, et de « voir » à nouveau, elle prend une photo. Preuve évidente des « écrans » que l'on veut mettre sans cesse entre la réalité et nous, de l'effroyable protection que l'on cherche.

La Ribot est avec nous dans la salle et soutient, regarde, ces trois femmes, elle est sérieuse, elle rit, comme nous. Elle nous offre du terriblement simple. Elle nous offre du rire et de la souffrance. Elle nous offre et torture ses interprètes, pour que nous comprenions mieux la cruauté du monde ? La Ribot place A et B côte à côte, oui, c'est simple, rien de plus, mais regardez, saisissez !!! La Ribot a ligoté et bâillonné le « compliqué » et nous jette le simple à la figure, en toute amitié, sans hargne, façon verre d'eau en plein visage cependant, pour qu'enfin nous réalisions, nous tentions de le faire au moins. Oui, en entrant dans cette salle aux murs en béton, peu à peu recouverts de messages « cartons », on est sympathiquement surpris, amusés, puis une fois tout compris, que faire ? Peut-être suivre l'exemple de La Ribot, ne pas se couper les cheveux en quatre mais se bouger les fesses pour tenter d'avancer, de faire avancer ? Hahaha !!!

© Neyda Paredes

Laughing Hole, direction et chorégraphie de La Ribot

Adaptation et mise en scène Xavier Marchand

Avec Tamara Alegre, Olivia Csiky Trnka, Delphine Rosay, Fernando de Miguel

Son Clive Jenkins

Costumes La Ribot

Traduction anglaise Catherine Phelps

Spectacle créé le 12.06.2006, dans le cadre de Art Unlimited – Art Basel 37, Bâle.

Présenté le samedi 5 octobre 2019

Durée 5 h (de 15 h à 21 h)

CND Centre national de la danse
1 rue Victor Hugo
93500 Pantin

T+ 01 41 83 98 98

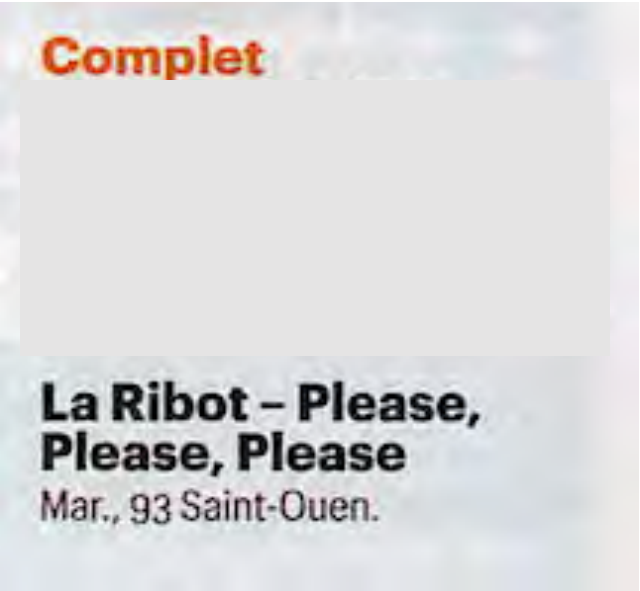
reservation@cnd.fr

www.cnd.fr

Festival d'Automne à Paris

www.festival-automne.com

Télérama Sortir – 9 – 15 octobre 2019



L'Humanité – 14 octobre 2019

SPECTACLE VIVANT

La Ribot torpille les frontières de la danse

Le Festival d'automne propose un portrait de la chorégraphe madrilène, avec six productions revisitées et une création, toutes des pièces hors des sentiers battus.

Extravagante, excentrique, cérébrale et rigoureuse, la Ribot (57 ans), chorégraphe madrilène qui vit à Genève depuis 2004, croise les genres (performance, vidéo, installation en direct) avec brio. Le Festival d'automne propose un portrait d'elle. De son vrai nom Maria José Ribot, elle présente six productions, ainsi qu'une création intitulée *Please Please Please*, avec Mathilde Monnier et le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues.

La pièce sera montrée demain soir à l'Espace 1789, à Saint-Ouen, puis au Centre Pompidou (du 17 au 20 octobre). On se souvient qu'avec Mathilde Monnier, déjà, la Ribot créait *Gustavia* en 2009, où, dans le genre burlesque, juchées sur de hauts talons, les cuisses nues, elles semblaient d'antiques figures de la déploration au chevet de la danse contemporaine, faisant mine de pleurer, au point que le public, à la longue, se payait un fou rire général. Si la Ribot vient de la danse classique (pratiquée à Madrid dès l'âge de 13 ans), elle a depuis beau temps jeté par-dessus les moulins le carcan académique. N'a-t-elle pas quitté son pays natal à la fin des années 1990, car elle y voyait stagner la danse ?

ENFANT DE LA MOVIDA, LA RIBOT VIT D'AILLEURS COMME ELLE BOUGE, EN ÉVITANT L'INERTIE.

L'exposition « Se vende » propose 1 000 entrées sur son travail, enrichies de ses cahiers d'artiste

Performeuse plasticienne, elle est l'une des premières à avoir bravé les attendus scéniques en investissant musées et galeries d'art. Elle torpille les frontières, occupe l'espace, désaliène le regard, renverse les normes. Elle prend, par exemple, un malin plaisir à mettre sur un pied d'égalité les éléments du décor, l'action et le corps du danseur. Quand elle filme, c'est moins le danseur que le mouvement lui-même qu'elle ausculte. Elle pointe ainsi l'enveloppe de chair instrumentalisée, au profit d'une caméra animée de mouvements et d'intentions. Emblématiques de son goût de la subversion sont ses *Pièces distinguées*, déclinées depuis le début des années 1990. Il s'agit de brèves performances (numérotées et à vendre !) comme des tableaux vivants où elle peut mettre son corps à nu au plus près des spectateurs. *Panoramix* (durée trois heures), programmé en septembre, a rebattu les cartes de 34 d'entre elles, conçues entre 1993 et 2003, tandis qu'*Another Distinguée* (du 13 au 16 novembre, au Centquatre) embrasse les huit pièces constitutives de la cinquième série.

L'exposition « Se vende » (la « Partie II » a lieu au Centre national de la danse [CND], à Pantin, jusqu'au 16 novembre) propose 1 000 entrées sur son travail, enrichies de ses cahiers d'artiste, montrés pour la première fois.

Les influences de la Ribot voyagent de Pina Bausch à Jérôme Bel en passant par Loïe Fuller, la photographe Cindy Sherman ou la romancière Virginie Despentes, sans oublier Goya « *pour le noir* » et Miro « *pour le bleu* ». Elle exprime sa colère contre l'enfer de Guantanamo dans *Laughing Hole* (c'était le 5 octobre) et sort des sentiers battus face au handicap dans *Happy Island* (du 7 au 9 novembre au CND).

MURIEL STEINMETZ

(1) Renseignements au 01 53 45 17 00.

***Please Please Please*, la dernière création de la Ribot avec la chorégraphe Mathilde Monnier.** G. Batardon

Télérama Sortir – 16–22 octobre 2019

La Ribot – Please, Please, Please

Du 17 au 20 oct., 20h30 (du jeu. au sam.), 17h (dim.), Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, 4e, 01 53 45 17 17, festival-automne.com. (9-18 €).

T Une triplette qui risque de mettre dans le mille. Maria Ribot, Mathilde Monnier et l'auteur-metteur en scène Tiago Rodrigues font cause commune dans *Please, Please, Please*, une pièce sur le thème de la rébellion, insistant sur l'exposition spectaculaire du désir le plus ravageur de chacun. Ils mélangeront, selon leurs propres termes, *« la danse du beau et celle de l'exécrable dans une performance polymorphe qui prend le sauvage pour prisme de lecture »*. A découvrir dans le cadre du grand portrait que consacre le Festival d'Automne à Maria Ribot.

Lesinrocks.com – 17 octobre 2019

"Modern Living" de Gerard & Kelly (James Welling)

SCÈNES

Réservez : les spectacles à ne pas manquer cette semaine

17/10/19 14h43

***Please, Please, Please*, spectacle de La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues**

Trois fois *Please* pour trois signatures, la performeuse La Ribot, la chorégraphe Mathilde Monnier et l'auteur metteur en scène Tiago Rodrigues. Car c'est le fruit de leur rencontre qui préside à cette création présentée au Centre Pompidou du 17 au 19 octobre, dans le cadre du festival d'Automne à Paris.

Enfin, *Please*, c'est aussi la rengaine bien connue des mères de famille s'adressant à leur progéniture, indique Mathilde Monnier : "*Deux femmes sur le plateau s'adressent à leurs fils et filles, c'est un message pour les générations futures, un message du présent qui est envoyé dans le temps, un dialogue sur le monde qui vient, sur l'évolution du monde et une réflexion sur une extinction possible et lente de la planète… Please, écoute-moi !*".

Le Monde – 20-21 octobre 2019

Maria Ribot et Mathilde Monnier en duo face au temps qui passe

Onze ans après « Gustavia », les deux danseuses se retrouvent dans « Please Please Please », une pièce sur la vieillesse et la transmission

DANSE

Maria Ribot et Mathilde Monnier dans « Please Please Please ». GREGORY BATARDON

Est-ce une limace surdimensionnée ? », s'interroge un spectateur en pénétrant dans la Grande Salle du Centre Pompidou, à Paris. La scénographie imaginée par Annie Tolleter, sur laquelle s'adosse la pièce *Please Please Please*, cosignée par les danseuses et chorégraphes Maria Ribot, 57 ans, et Mathilde Monnier, 60 ans, ainsi que le metteur en scène Tiago Rodrigues, 42 ans, est un mystère. Et soudain, vlan, après une heure de représentation, voilà que les deux interprètes dépècent la chose et nous abandonnent sans prévenir devant un tapis de fourrure et une structure de grillage, belle comme une carcasse d'animal échoué. La peau de bête est devenue accessoire décoratif biffant la vie au passage. Est-ce parce que les duettistes viennent de parler transmission et vieillesse que l'image finale prend cette résonance ? Sans doute, mais l'envie d'une suite persiste, suspendue dans le vide après une virée intrigante, mais erratique, qui laisse perplexe.

Please Please Please est l'une des six productions qui s'affichent depuis le 14 septembre jusqu'au 16 novembre, dans quatre théâtres, à Paris et en Ile-de-France, dans le cadre du grand portrait de La Ribot, proposé par le Festival d'automne, à Paris. Entre la performance d'une durée de trois heures *Panoramix* qui relance trente-quatre *Pièces distinguées,* créées entre 1993 et 2000, celle autour du rire cruellement hystérique transperçant trois femmes dans *Laughing Hole* (2006), ce zoom sur le parcours de La Ribot permet de prendre la mesure d'une pensée intense et frondeuse qui chahute les frontières.

Combinaison bonbon de pop star

Avec *Please Please Please,* l'artiste déploie un autre talent que celui de danseuse performeuse : elle devient comédienne. Lestée d'un texte écrit par Tiago Rodrigues qu'elle a dû apprendre par cœur, non sans difficulté selon ses dires, elle se jette dans cette dérive en eaux incertaines avec la fièvre qu'on lui connaît. En combinaison bonbon de pop star, Ribot et Monnier s'emparent d'une dizaine d'histoires courtes plus ou moins bizarres sur du gros rock qui stimule le cardio. Une femme en fauteuil roulant échappe de justesse à la noyade ; une autre écrit une lettre de désaccord à son père qu'elle n'enverra jamais ; une troisième tombe du manège dans un trou… Peur, instabilité, incompréhension, perte de soi, accident, le cauchemar semble ne jamais s'arrêter.

La Ribot et Mathilde Monnier maintiennent un joli taux d'engagement physique. La course contre le temps les fait d'abord patiner en se jouant d'une séance gym tonic avec brio. La danseuse s'escrime à rester dans le mouvement, la prouesse, à résister, et mieux plier si besoin. Se mettre en quatre au sens strict, casser les articulations, avoir la jambe à l'oreille pour tendre un arc vers des horizons impossibles fait partie de l'ordinaire quotidien. Quand la musique donne, le duo vrille illico et rampe vers de nouvelles incarnations.

Le thème de la transmission surfile de rouge l'ensemble de la pièce. La question de devenir père ou mère, plus précisément ici celle de la maternité, du lien aux enfants, ouvre un dialogue cocasse entre les deux femmes. Si le texte s'accroche un peu trop aux clichés de l'amour et de la mort, il fait en particulier surgir le périlleux accord entre les générations qui s'opposent et c'est sans doute bien ainsi. Plus grande que sa mère, plus belle, mais surtout différente et meilleure assurément, merveilleusement autre, là est aussi le cœur de l'affaire pour une fille. Que laisse-t-on derrière soi au-delà de l'increvable besoin d'amour et de reconnaissance ?

Avec *Please Please Please,* auréolé d'un ton de supplication, La Ribot et Mathilde Monnier, qui vient de clore six ans passés à la direction du Centre national de la danse, à Pantin, se sont bien retrouvées. Leur premier duo, *Gustavia,* créé en 2008, faisait un joli tête-à-queue en se prenant les pieds dans le tapis du burlesque féminin. Elles se risquent aujourd'hui dans un autre exercice de style aux mailles nettement plus lâches en dépit de la présence du fameux metteur en scène portugais à leurs côtés. Si elles tiennent bien les rênes d'un spectacle qui les distinguent, ce dernier fait rêver à une version plus virulente et inconfortable, dont les thèmes sont là, mais qui reste à l'état latent. Comme les textes troués et déconnectés de Tiago Rodrigues ou l'armature en fil de fer dépouillée laisse un arrière-goût d'inachevé. ■

ROSITA BOISSEAU

Portrait La Ribot, *Festival d'automne, jusqu'au 16 novembre.*
Please Please Please, *de Maria Ribot, Mathilde Monnier, Tiago Rodrigues. Centre Pompidou, Paris 4e. Jusqu'au 20 octobre, à 20 heures et dimanche à 17 heures.*

Pasunecritique.wordpress.com – 21 octobre 2019

Please Please Please (La Ribot / Mathilde Monnier / Tiago Rodrigues / Centre Pompidou / Festival d'Automne)

21 OCTOBRE 2019 · *Publié dans* DANSE, FESTIVAL, PARIS, THÉÂTRE · *Tagué* CENTRE POMPIDOU, FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS, LA RIBOT, MATHILDE MONNIER, TIAGO RODRIGUES

(de quoi ça parle en vrai)

Dans Please Please Please, sa dernière création en date de 2019, La Ribot s'allie à nouveau à la chorégraphe Mathilde Monnier (...) et pour la première fois au metteur en scène portugais Tiago Rodrigues. Ils signent ensemble un pacte dérégulé par lequel tous trois s'engagent à préserver ce que la danse a de plus indomptable. Comme une contre-proposition au contrat social, l'accord déjoue les normes du spectacle pour laisser s'exprimer des corps rendus à leur seul désir, incluant le public à son insu. La pièce s'interroge sur ce que l'institution (de l'école au centre d'art) peut faire au corps en déclinant des figures de marginalité, présentées comme autant de façons de contourner la norme. Please Please Please mutualise, selon leurs propres termes, la danse du beau et celle de l'exécrable dans une performance polymorphe qui prend le sauvage pour prisme de lecture. Au cours de cette négociation, les clauses du spectacle se redéfinissent sans cesse. Placé en situation d'autonomie, chacun éprouve alors seul son corps, au risque assumé du ridicule, de l'incertitude et du dysfonctionnement. (source : ici)

Crédits photos : Grégory Batardon – DR

(ceci n'est toujours pas une critique, mais...)

Je ne connaissais pas La Ribot, je n'avais jamais vu Mathilde Monnier sur scène mais avant ce soir, j'avais déjà assisté à huit spectacles écrits par Tiago Rodrigues (1). Les plus fidèles d'entre vous savent combien je suis attaché au travail de l'artiste portugais (2). Depuis que j'ai démarré cet espace qui ne se veut pas critique, il y a deux ans et demi, je souffre de deux syndromes : Celui de l'Imposteur (Qui suis-je pour donner mon avis ?) et celui du Fan (Puis-je parler d'un spectacle alors que je connais (plus ou moins) en personne l'artiste et qu'en plus j'apprécie son travail ?). Je prenais toujours des pincettes, annonçait la couleur mais me voilà libéré : **Je n'ai pas aimé « Please Please Please » !**

Sur scène, une masse non identifiée qui mesure la largeur de la grande scène du Centre Pompidou. Certains diront un Monstre type du Loch Ness qui sera finalement deshabillé à la fin du spectacle, d'autres un tube digestif... une longue et interminable bouse ? Mathilde Monnier et La Ribot entrent sur scène et amorcent une danse infinie, jusqu'à la fin de la première partie. Elles dansent. Elles parlent. Je m'endors. Les deux artistes laissent alors parler leurs corps. Je lutte contre le sommeil. Je parviens à le vaincre. Puis une mère, un bébé se parlent. En espagnol non sur-titré, en français.

Perplexité sera le maître-mot de cette soirée. Je suis en train de voir quoi. J'aurais pu me raccrocher à la poésie des mots de Tiago Rodrigues, mais ses saillies ne m'atteignent pas. Elles sont, de manière incompréhensible pour moi, fades et sans intérêt. Je ne suis, non plus, pas touché par le parcours de Mathilde Monnier et La Ribot.

Je ne chercherai pas à en dire plus, je ne ferai que confirmer le premier syndrome cité.

(1) : By Heart (3), Bovary (2), Sopro (2), The Way She Dies (2), Tristesse et joie dans la vie des girafes, Ça ne se passe jamais comme prévu, Je t'ai vu pour la première fois au Théâtre de la Bastille (2), Antoine et Cléopâtre (2)

(2) : J'avais participé en 2016 à l'Occupation Bastille qu'il avait dirigée.

PLEASE PLEASE PLEASE

Un spectacle de La Ribot, Mathilde Monnier, Tiago Rodrigues

Avec Mathilde Monnier, La Ribot

Traduction, Thomas Resendes – Musique, Béla Bartók (extraits) – Lumières, Eric Wurtz – Scénographie, Annie Tolleter – Réalisation scénographie, Christian Frappereau, Mathilde Monier – Costumes, La Ribot, Mathilde Monnier

Costumes, Marion Schmid, Letizia Compitiello – Création musique et régie son, Nicolas Houssin – Direction technique et régie lumière, Marie Prédour – Régie plateau, Guillaume Defontaine

En tournée en 2020 à Strasbourg, Nantes et Angers

(d'autres histoires)

Si j'étais venu au Centre Pompidou sans avoir lu la note d'intention du spectacle, sans connaître les noms des gens ayant commis ce spectacle, j'aurais pu penser qu'il s'agissait d'un hommage à cette chanson interprétée par James Brown. En voyant cette vidéo, je repense à la performance du groupe The National qui, sur invitation de l'artiste Ragnar Kjartansson, a interprété pendant six heures, soit 99 fois, le morceau « A lot of sorrow », et ce, de manière ininterrompue. As-tu déjà écouté 99 fois d'affilée une chanson ?

****

Entre deux micro-siestes, je repense à tout ce que je dois faire durant les prochains jours : le ménage, remplacer l'ampoule de ma lampe de chevet, la lessive, remplir le frigo, relancer C. qui doit me faire un retour sur la soixante-dix-huitième version de ma pièce (et éventuellement lui proposer de la mettre en scène), dormir, courir, ne pas tousser, répondre à des questions sur la frustration, trouver un logement pour mon Noël québécois, aller pour la dernière fois chez mon coiffeur marseillais bientôt à la retraite, sortir du placard la couette, transpirer en mettant la housse de la couette, lire le dernier Fabcaro et cette pièce québécoise qu'A. m'a envoyée le mois dernier, écouter les nouveaux disques de Pierre Lapointe et Patrick Watson, écrire... toujours.

Vu le vendredi 18 octobre 2019 au Centre Pompidou dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

Prix de ma place : 14€ (abonnement Festival d'Automne)

Textes (sauf mention contraire) : Axel Ito

Unfauteuilpourlorchestre.com – 22 octobre 2019

Please Please Please, création de La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues, Centre Pompidou, Festival d'Automne à Paris

Oct 22, 2019 | Commentaires fermés sur Please Please Please, création de La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues, Centre Pompidou, Festival d'Automne à Paris

© Bruno Simao

ƒƒ article de Denis Sanglard

Ça commence par des histoires, des nouvelles contées sur un rythme trépidant, martelées par une batterie, en mouvement continu, telles deux joggeuses vêtues d'aluminium, deux étranges libellules affairées. Un petit côté gym tonic qui détonne et surprend. Où il est question d'Hiroshima, de monstres, de père, de solitude, de noyade évitée, de manège et de trou… Histoires de cauchemars écrites par Tiago Rodrigues pour La Ribot et Mathilde Monnier, comédiennes pour l'occasion. Puis vient la danse, deux solos qui se rejoignent, étrange et ramassée sur elle-même. On rampe plus qu'on ne marche. Parfois on stoppe net avant de reprendre au même point d'arrêt. Le corps est désarticulé. Enfin, en conclusion, un dialogue mère/fille, quelque peu surréaliste, où il est question de transmission. De celle qui engage l'avenir, pour le meilleur comme pour le pire. Et puis comme scénographie, importante celle-là tant elle occupe étrangement la place, une masse énorme, limace, renard, fouine, on ne sait… fait de peau et de fourrure. Mon voisin malveillant penchait pour un étron.

Création déroutante il est vrai, qui scelle les retrouvailles entre ce deux-là auxquelles s'adjoint pour l'occasion Tiago Rodrigues, troisième larron. C'est d'une énergie de dingue et l'occasion aussi de mettre encore une fois les points sur les i, constat d'une humanité en roue libre, désespérante que chacun à sa façon, par leur art, n'ont eu de cesse de dénoncer. L'union fait la force. Histoire de corps aussi. Empêchés, contraints, triturés, métamorphosés. Libres aussi. Affranchi du carcan social, libéré de la norme, contournée par la danse, la performance. ***Please Please Please*** objet hybride à la fois performance, danse et théâtre, accolés plus que lié, trois séquences en échos, mais traversées de la même préoccupation, le corps empêché. La Ribot et Mathilde Monnier se soucient comme d'une guigne du résultat et que cela soit quelque peu bancal… Ce qu'elles balancent, le corps en avant, ne tient pas à la forme mais au fond. En cela la parole soulage le corps du discours, bienvenu Tiago Rodrigues et la finesse de son écriture énigmatique, pour lui impulser à contrario une sauvagerie, une énergie incontrôlable, enfin presque, qui n'a d'autres soucis que d'être rendu à son état premier, primaire voire archaïque, acculturé. Paradoxalement affranchi de la performance. Un retour à la nature, à la peau de bête donc, d'où le dépouillement en règle de la structure qui intriguait tant, dépecé promptement, réduite à une carcasse, un squelette. C'était bien ça le but de cette affaire, un équarrissage en règle de notre société déclinante et une mise à nu de la danse réduite à sa plus simple expression. Et non, ça pour mon voisin, ce n'était pas de la merde.

© Bruno Simao

Please Please Please, une création de La Ribot, Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues

Avec Mathilde Monnier et La Ribot

Traduction Thomas Resendes

Musique Béla Bartók (extrait)

Lumières Éric Wurtz

Scénographie Annie Tolleter

Réalisation scénographie Christian Frappereau, Mathilde Monnier

Costumes La Ribot, Mathilde Monnier

Costumes Marion Schmid, Letizia Compitellio

Création musique et régie son Nicolas Houssin

Direction technique et régie lumière Marie Prédour

Régie plateau Guillaume Defontaine

Du 17 au 20 octobre 2019

Du jeudi au samedi 20 h 30, dimanche 17 h

Centre Pompidou

75001 Paris

Réservation 01 44 78 12 33

www.centrepompidou.fr

Festival d'Automne à Paris

Réservation 01 53 45 17 17

www.festival-automne.com

Avoiretadanser.blogspot.com – 30 octobre 2019

A voir et à danser : Agenda de novembre 2019

C'est pour bientôt !

En ce mois de novembre, les festivals de danse à Paris se suivent, se croisent et ne se ressemblent pas forcément.

< CND >

 # *Se Vende II* + *Another Distinguée* + *Happy Island* de La Ribot.

La Ribot, *Another Distinguée* © Anne Maniglier

Parallèlement à l'exposition (gratuite) *Se Vende* encore accessible jusqu'au 16 novembre, le focus mis sur la chorégraphe et performeuse s'achève avec comme point d'orgue *Another Distinguée* de la série des *Pièces dinstinguées* et la présentation de *Happy Island*, pièce coécrite avec la compagnie Dançado com a diferença composée de danseurs en situation de handicap. "Vibrant témoignage de vie autant que pur hommage au désir de danser, la pièce exalte ainsi sur scène la beauté insoupçonnée de ces corps émancipés, qui tiennent leur force de leur indiscipline". Info et réservation sur le site du CND ou du festival.

< Lafayette Anticipations >

 # *Warm Up Session* avec La Ribot le 3 nov.

Par ailleurs Lafayette Anticipations propose une Warm Up Session, soit une petite séance de training avec la chorégraphe elle-même, suivie d'une discussion et d'un échange sur son travail. C'est gratuit mais la réservation est obligatoire par ici >.

La Terrasse – Novembre 2019

LE CENTQUATRE-PARIS /
CONCEPTION **LA RIBOT**

Another Distinguée

© Anna Van Waeg

Signature parmi les signatures, les *Pièces Distinguées* constituent une partie non négligeable de l'œuvre de La Ribot, qu'il est essentiel de redécouvrir.

© Anne Maniglier

Radicales, engagées et nécessaires, d'autres *Pièces distinguées* à voir au Centquatre-Paris.

L'artiste espagnole bénéficie d'une aura particulière, que lui rend bien le portrait que lui consacre le Festival d'Automne en accueillant

un grand nombre de ses œuvres performatives, ainsi qu'une exposition. C'est justement par ses *Pièces distinguées* que le public français l'a découverte dans les années 1990 : en solo, elle faisait de son corps le sujet et l'objet de sa représentation, mêlant accessoires et performance, humour et gravité. Produites en série et numérotées, ces œuvres n'étaient pas nécessairement conçues pour l'espace scénique. Par la suite, La Ribot a pu inviter d'autres artistes dans l'espace de ses rituels. En témoigne la série *Another Distinguée*, cinquième et dernière en date (2016), sorte de cérémonie dans un espace obscur où les corps portent les traces d'un sacrifice déroutant.

Nathalie Yokel

Le Centquatre-Paris, 5 rue Curial, 75019 Paris. Du 13 au 16 novembre 2019 à 20h30. Tél. 01 53 35 50 00.

Mouvement – Novembre-Décembre 2019

DANSE

Portrait La Ribot

-

jusqu'au 16 novembre au CN D, Pantin

-

Avec sa chevelure flamboyante et son allure de diva, La Ribot est la classe incarnée. La chorégraphe espagnole est connue pour sa série des *Pièces distinguées*, brèves performances souvent dénudées détournant les objets comme notre regard. Mais au CN D à Pantin, elle présente un autre de ses visages. Dans *Happy Island*, elle imagine, avec les danseurs handicapés de la compagnie Dançando com a diferença, une autre façon de se libérer, sans retirer ses vêtements. Se superpose à ce spectacle l'exposition *Se Vende - partie 2* qui effeuille, par l'image, les dessous de ses créations.

◊ L. P.

Laughing Hole de La Ribot. p. Oronoz

Paris-art.com – 5 novembre 2019

DANSE | SPECTACLE

Festival d'Automne | Happy Island

07 Nov - 09 Nov 2019

CENTRE NATIONAL DE LA DANSE

LA RIBOT

Souvent interprète de ses pièces et performances, pour *Happy Island* la chorégraphe La Ribot laisse cette fois toute la scène à cinq danseurs de la compagnie Dançando com a Diferença. Une compagnie de danse inclusive, pour une pièce conjuguant danse en live et film.

La Ribot et la Cie Dançando com a Diferença, Happy Island, 2018. Danse contemporaine. Durée : 1h10.
© Caroline Morel Fontaine.

Quand la chorégraphe madrilène La Ribot rencontre la compagnie portugaise Dançando com a Diferença, cela peut devenir quelque chose comme *Happy Island* (2018). Soit une pièce chorégraphique et filmique pour cinq danseurs. Une joyeuse utopie que *Happy Island* ? Peut-être, mais ce lieu est bien réel, et les personnes qui le peuplent et le dansent aussi. Scène dépouillée, le film projeté en grand, de Raquel Freire, n'en entraîne que davantage les publics dans un autre espace. Un lieu où la brume existe encore, à l'écart des paysages urbains. Des arbres, des herbes, des flancs rocheux, des montagnes avec leur végétation alambiquée… L'Île de Madère. Car c'est ici que s'est installée, en 2001, la compagnie Dançando com a Diferença d'Henrique Amoedo. À Funchal, une ville de cent-onze-mille habitants jouxtant la réserve naturelle homonyme. Chorégraphe et théoricien de la danse, Henrique Amoedo a forgé le concept de 'danse inclusive' en 2002.

Happy Island de La Ribot et la Cie Dançando com a Diferença : danse inclusive

Danse inclusive ? Une danse perméable aux différences. Il y a la danse classique, par exemple, qui demande aux corps de se mettre intégralement à son service. Et tous ne sont pas en mesure de remplir ces exigences. La danse inclusive relève plutôt d'une attention aux plasticités et virtuosités personnelles. Certains des danseurs de la compagnie Dançando com a Diferença sont par exemple porteurs du syndrome de Down. Mais ce n'est pas non plus une condition *sine qua non* pour intégrer la compagnie. Image dans l'image, *Happy Island* joue sur la danse, les cimes et les mises en abîme. Les danseurs se dansent en se voyant danser en différé. Un jeu d'images et de regards assez récurrent dans le travail de La Ribot. Qui a notamment choisi de délaisser les scènes de théâtre pour investir les musées, les galeries… Afin de mettre au même niveau physique les regards des créateurs, interprètes et publics.

Happy Island : un jeu de danse live et de danse filmée (par Raquel Freire)

Dans *Happy Island* aussi les regards se télescopent. Regard sur l'autre, sur soi, sur la danse. Et sur la liberté créatrice à se conquérir dans cette toile serrée de jugements. Sur scène, les danseurs arborent des attributs colorés, carnavalesques. Froufrou de tulle rouge vif, bandeau de plumes vertes et jaunes, tenue léopard, justaucorps en lamé, chaussures à talons et plateformes… Les cinq danseurs de la compagnie Dançando com a Diferença — Joana Caetano, Sofia Marote, Bárbara Matos, Maria João Pereira, Pedro Alexandre Silva — s'entrelacent en live au reste de la compagnie, sur l'écran. Comme le note l'écrivaine Claudia Galhós, pour la danseuse Maria João Pereira par exemple, « se transformer, sur scène, en corps artistique, passe par l'étirement et l'hésitation du geste de s'attacher les cheveux en queue de cheval, de lâcher la chaise roulante et de se laisser tomber par terre. Puis, rester ainsi, étendue sur le côté, tremblante. »

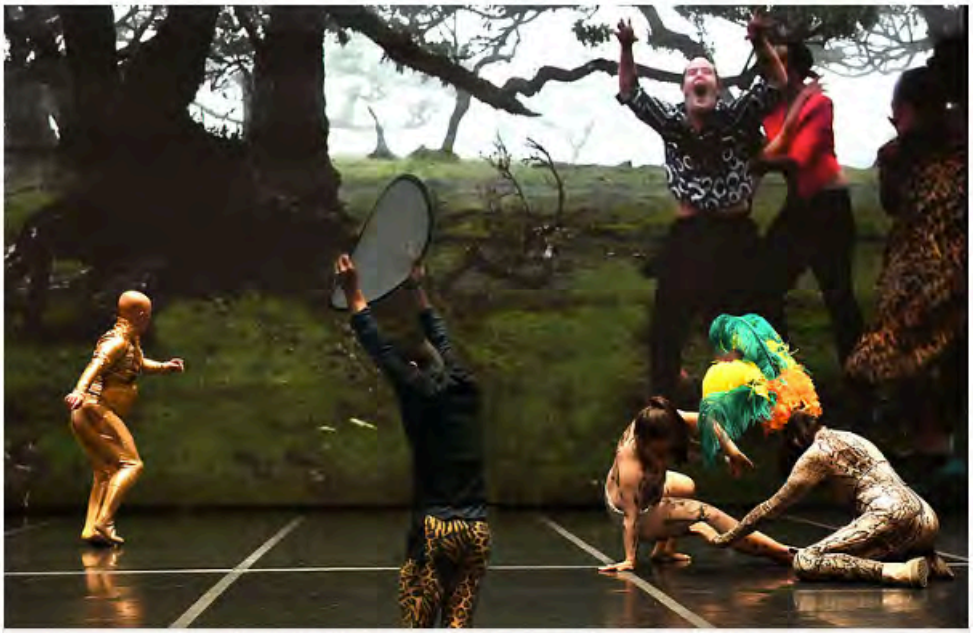
À retrouver dans le cadre du Portrait La Ribot, au Festival d'Automne à Paris 2019.

Dansercanalhistorique.fr – 13 novembre 2019

Au CN D, le voyage de La Ribot au « Happy Island »

La rencontre fulgurante entre la chorégraphe espagnole et une compagnie de danseurs « en situation de handicap » sur l'île de Madère.

Les choses, souvent, ne sont pas ce qu'elles semblent être, et cette différence est au cœur de *Happy Island,* où La Ribot travaille sur le décalage entre la réalité et notre perception ou nos idées préconçues. L'île de Madère, par exemple, ne se résume pas à ses côtes ensoleillées. Cette île se révèle être tout autant brumeuse, mystérieuse. Les interprètes professionnels de la compagnie Dançando com a Diferença (terme déjouant la notion de handicap) ont certes à lutter avec leurs difficultés individuelles au quotidien, mais en quoi cela les empêcherait-il de s'épanouir ? D'où le titre, *Happy Island*.



"Happy island" – La Ribot – Cie Dançando com a Diferença © MUDAS Funchal

Danser avec la différence

Le but est justement de démontrer que l'isolement n'est pas une fatalité et que toute différence est subjective. Il existe de multiples façons de créer des spectacles avec des personnes atteintes, comme celles de Dançando com a Diferença, d'autisme, de troubles moteurs, du syndrome de Down ou autres handicaps qu'on a pris l'habitude de résumer sous l'étrange appellation de « situation », terme qui résonne avec « isolement ». Aurait-on eu l'idée, il y a vingt ans, de décrire Bobò, l'acteur microcéphale de la compagnie de Pippo Delbono, comme une personne « en situation de… » ?

"Happy island" – La Ribot – Cie Dançando com a Diferença © Julio Silva Castro

Plus que les villes qui sont conçues pour des personnes « valides », la scène offre à chacun.e la possibilité de construire un univers adapté et de se sentir pleinement chez soi, à la fois dans son corps et dans ses rêves. On le sait, la scène devient ainsi un espace de liberté. *Happy Island* le démontre avec panache. La création commune de La Ribot et des danseuses et danseurs de la compagnie madéroise reprend le flambeau de multiples compagnies comme L'Oiseau Mouche en France, des Anglais de Stopgap Dance ou des Suisses de Theater Hora, remarqués par le monde de la danse dans *Disabled Theater* de Jérôme Bel. Dançando com a Diferença, compagnie fondée en 2001, a par ailleurs créé une pièce avec Tania Carvalho en 2017.

Rêves et réflexions

Du plateau aux vidéos, le rêve a sa place dans *Happy Island,* autant que la réflexion et une dimension documentaire, avec des interviews où certains danseurs parlent de leur rapport à la vie, d'espoir, de confiance, des limites qui sont dans les têtes et de sexualité. que les vidéos sur grand écran, où l'on voit l'ensemble de la compagnie faisant la fête à la vie. Entre les arbres féeriques de la forêt de Fanal (Madère), certains prennent la parole pour s'exprimer. Ils sont ainsi présents dans la pièce, même s'ils ne sont pas sur scène. C'est juste une histoire de budget de production, nous assure-t-on, d'autant plus que le but de la pièce est d'inclure, et pas le contraire.

"Happy island" - La Ribot - Cie Dançando com a Diferença © Raquel Freire.

Inclure le rêve et les légendes. Une combinaison dorée et scintillante comme un boule à facettes pour Barbara Matos, un tutu rouge couvrant presque le corps entier pour Sofia Marote, un juste-au-corps au dessin de serpent pour Maria Joao Pereira, un simple slip argenté pour Joana Caetano, une couronne à plumes qui passe de l'une à l'autre... Les costumes sont à la mesure de la transfiguration, et les manières contraintes de se mouvoir, différentes pour chacune, permettent de percer les limites normatives et de réinventer sa condition.

"Happy island" – La Ribot – Cie Dançando com a Diferença © Caroline Morel Fontaine

Humour et transformations

Quand Pereira sort, difficilement, de son fauteuil roulant pour s'asseoir au sol et enfiler la coiffe de danseuse de revue, se bras tremblent. Mais la musique de piano haletante de Francesco Tristano transforme cet acte en thriller à la manière d'un film burlesque. En compagnie de La Ribot, les membres de la compagnie savent traiter leur condition avec humour…

"Happy island" – La Ribot – Cie Dançando com a Diferença © Caroline Morel Fontaine

Les univers de Robyn Orlin ou de Jérôme Bel (en pensant ici à *Gala*) ne sont pas loin de ce show carnavalesque et philosophique, où chaque protagoniste voit sa « situation » investir un champ nouveau, ouvert à d'autres possibles. Même les images participent à la recherche du soi-même occulté, quand les néons d'un tunnel, traversé en voiture, se transforment en gouttes cosmiques, comme aspirées par le vide. Oui, la compagnie Dançando com a Diferença est une île heureuse en soi, et ouverte aux rencontres.

Thomas Hahn

Spectacle vu au Centre National de la Danse, le 8 novembre 2019, dans le cadre du Festival d'Automne

En tournée :

Le 13 novembre 2019 à Montbéliard, Ma Scène Nationale

Unfauteuilpourlorchestre.com – 14 novembre 2019

Another Distinguée, La Ribot, Le CENTQUATRE-PARIS, Festival d'Automne à Paris

Nov 14, 2019 | Commentaires fermés sur Another Distinguée, La Ribot, Le CENTQUATRE-PARIS, Festival d'Automne à Paris

© Grégory Batardon

fff article de **Nicolas Brizault**

Le Festival d'Automne à Paris présente cette année installations plastiques, spectacles, films, moyens d'expressions multiples, simples et tenaces de La Ribot. Un vrai plaisir lorsqu'on connaît La Ribot, un vrai plaisir lorsqu'on la découvre. ***Another Distinguée*** est en ce moment au CENTQUATRE-PARIS, moment évidemment curieux, frôlant le splendide, plongeant dans l'étonnant, étant tout simplement efficace, remuant, beau… C'est tout. Une petite pancarte prévenait, discrète et amène, que les spectateurs seraient plongés dans une relative obscurité tout au long du spectacle et que tenter de se servir de son téléphone pour voir clair était, ce soir-là, une mauvaise idée. Ceux qui ne connaissaient pas La Ribot survolaient cette affiche naine sans y prêter attention, les autres, déjà, frémissaient d'aise.

Another Distinguée, créée en 2016, reprend, se sert, utilise huit « pièces » déjà mises en place, avec La Ribot et deux danseurs, Juan Loriente, Thami Manekehla, complices, reflets, apparition, ou non, on ne le sait pas. Les spectateurs sont jetés dans le noir, ou presque, essaient de comprendre, d'avancer en suivant des règles (euh…), en faisant comme ils peuvent, comme si. Autour d'un immense rocher-caverne en caoutchouc noir, à mi-chemin entre latex et sac poubelle, débute donc une longue et forte procession, un va et vient au hasard, pour tenter d'être plus proche, de voir. Les trois personnages se battent, dansent, se touchent, se défont, se déchirent, dansent, bref font l'amour au milieu du public, silencieux, emporté, plongé très vite lui aussi dans un rythme violent, et donc vrai.

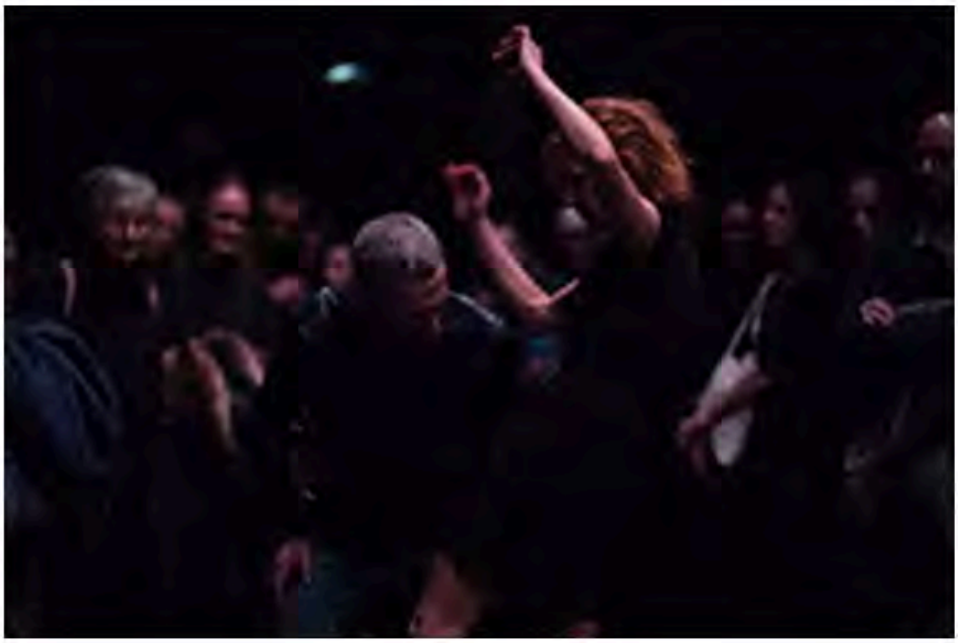
Les spectateurs deviennent mobiles, sont happés ici ou là, par des silhouettes qui tentent de s'ébattre entre ces silhouettes de moins en moins passives, « entourantes » et proches. La Ribot pliée en deux se retient à votre cheville, pendant qu'un homme découpe, allège les couches de tissus qui la dissimulent et la rende anonyme. Puis c'est elle qui déchire, découpe, allège, la nudité est proche, la nudité est là.

Trois corps au milieu d'une foule aspirante, une musique qui assomme ou pire encore et si terriblement rare, un silence pur, rien, ni d'eux ni de nous, extase simplement, partage, vision, et les tremblements qui surviennent, là, juste après l'envie.

Les corps se cherchent, se trouvent, s'attendent. On sent un immense calcul dans cette « mise en scène », de quoi hypnotiser réellement le spectateur. Montrer combien la vie est folle, rapide, les rapports tendus et sérieux, que l'amour n'est pas rose bonbon, que le sexe n'est pas facile et tendre, mais tout simplement vrai, même s'il mène parfois à la mort.

On a l'impression d'être dans des artères, dans des cellules s'engageant enfin vers cet échange étrange où le présent est là, où tu es là, où je suis là, où il est là. Déchirés, à même le sol, perdus, écrasés, oui, mais là, pour de vrai. Connaissant la saleté, la douleur, une errance ultra rapide ou fort lente et silencieuse mais en somme le mouvement entre homme et femme, l'énergie, la couleur. La souffrance est absente de ces échanges, le regard apparaît, s'appuie, rebondit.

La vie est dans ses virages obscurs, la vraie, la forte, l'animale, l'originelle. Elle est même là tout à la fin, dans la mort, elle fait respirer la mort et empêche d'applaudir pour mal la réveiller, pour mal la relever. Les trois sont là, couverts de sang, peinture grasse, étendus au sol et le public, tout autour, assis, debout, allongé parfois lui aussi. Et pas un bruit, ou à peine. La Ribot nous a tenu dans sa main et nous tient encore, étouffés de beauté vermillon.



© Grégory Batardon

Another Distinguée, chorégraphie et direction La Ribot

Conception et interprétation : La Ribot

Avec La Ribot, Juan Loriente, Thami Manekehla

Lumières : Éric Wurtz

Costumes : La Ribot

Construction de décors : Marie Prédour, Victor Roy

Musique : Alvaro de Cardenas feat Fernando Palacios, Materiel Object and Atom™, Sagittarius A

La Ribot, née à Madrid, vit et travaille à Genève.
Plus d'information sur : www.laribot.com